

<<La>> vie et les aventures de Robinson Crusoe: Contenant  
ce qui se passa dans l'isle de Madagascar, son séjour à  
Bengale, son voyage dans la Chine, & c.

Aux Dépens de la Compagnie  
Amsterdam; NLD 1765

Signatur: 251349-A.4 / FKB 6-070  
Barcode: +Z124118301  
Zitierlink: <http://data.onb.ac.at/rep/10365142>  
Umfang: Bild 1 - 264

---

## Nutzungsbedingungen

Bitte beachten Sie folgende Nutzungsbedingungen: Die Dateien werden Ihnen nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke zur Verfügung gestellt. Nehmen Sie keine automatisierten Abfragen vor. Nennen Sie die Österreichische Nationalbibliothek in Provenienzanangaben. Bei der Weiterverwendung sind Sie selbst für die Einhaltung von Rechten Dritter, z.B. Urheberrechten, verantwortlich.

Hinweis: Das Dokument enthält hinterlegte Textdaten, die eine Suche in der Datei ermöglichen. Diese Textdaten wurden mit einem automatisierten OCR-Verfahren ermittelt und weisen Fehler auf.

*L E S*  
**AVENTURES**  
*D E*

**ROBINSON CRUSOE.**

**QUATRIEME PARTIE.**



L. A. V. I. B.

AVENTURES

ROBINSON CRUSOE

AVENTURES

TRADUIT DE L'ANGLAIS

ROBINSON CRUSOE

QUATRIEME PARTIE

**L A V I E**  
**E T L E S**  
**A V E N T U R E S**

**D E**

**ROBINSON CRUSOE,**

*Contenant ce qui se passa dans l'Isle de  
Madagascar, son séjour à Bengale,  
son Voyage dans la Chine, &c.*

**TRADUIT DE L'ANGLAIS.**

**QUATRIEME PARTIE.**



**A A M S T E R D A M,**  
**AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.**

---

**M. DCC. LXV.**

LA VIE  
ET LES  
AVENTURES

DE  
ROBINSON CRUSOE

Contenant ce qui se passe dans l'île de  
Maboussou, son séjour à l'étranger,  
son voyage dans la Chine, &c.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

QUATRIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM  
Aux Dépens de la Compagnie

M. DCC. LXX.





*S U I T E*  
*D E S*  
*A V E N T U R E S*  
*D E*  
*ROBINSON CRUSOE.*



*QUATRIEME PARTIE.*

**C**OMME Atkins & sa femme n'étoient plus dans cet endroit, nous n'avions aucune raison pour nous y arrêter. Nous revinmes donc sur nos pas, & nous les trouvâmes déjà qui nous attendoient. Quand je les vis, je demandai au Prêtre s'il trouvoit à propos, que nous leur découvrissions que nous les avions vus dans le bosquet. Ce n'étoit pas-là son avis, il vouloit lier con-

versation avec Atkins , pour voir ce qu'il nous diroit de son propre mouvement. Là-dessus nous le fîmes entrer sans permettre que personne y fut que nous trois , & voici quel fut notre entretien.

ROBINSON CRUSOE. Je vous prie, Atkins , dites-moi , quelle éducation avez-vous eue ? de quelle profession étoit votre Pere ?

GUILLAUME ATKINS. Un plus honnête homme que je ne serai de ma vie ; c'étoit un Ecclésiastique , Monsieur.

R. CR. Quelle éducation vous a-t-il donnée ?

G. AT. Il n'a rien négligé pour me porter à la vertu , mais j'ai méprisé ses préceptes & ses réprimandes , comme une véritable bête féroce que j'étois.

R. CR. Salomon dit effectivement , que celui qui méprise la correction , est semblable aux bêtes.

G. AT. Hélas , Monsieur , je n'ai été que trop semblable aux bêtes les plus cruelles , puisque j'ai assassiné mon propre Pere : Ah mon Dieu ! Monsieur , ne parlons plus de cela ; j'ai tué mon propre Pere.

Le Prêtre , à qui j'interpretois tout mot à mot , recula à ces dernières paroles , & devenant pâle comme la mort , s'écria tout haut : *O Ciel , un Parricide !*

R. CR. J'espère , Atkins , qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que vous venez

de dire : Auriez-vous tué votre Pere réellement ?

G. ATK. Il est bien vrai que je ne lui ai pas plongé un poignard dans le sein, mais j'ai abrégé ses jours en lui ôtant toute sa consolation, & en emprisonnant tous ses plaisirs. Je l'ai tué, Monsieur, par la plus noire ingratitude, par laquelle j'ai répondu à la tendresse la plus forte que jamais pere eut pour son fils.

R. CR. Tranquillisez-vous, Atkins, je ne vous ai pas fait cette question, pour vous arracher l'aveu que vous venez de faire; je prie Dieu de vous en donner un sincère repentir, comme aussi de tous vos autres péchés. Je vous l'ai faite seulement, parce que je remarque, que quoique vous ne soyez pas extrêmement éclairé, vous ne laissez pas d'avoir une idée de la Religion & de la morale, & que vous en sçavez davantage que vous n'en avez pratiqué.

G. ATK. Ce n'est pas vous qui m'avez arraché cet aveu, Monsieur, c'est ma Conscience. Quand nous commençons à jeter la vue sur nos péchés passés, il n'y en a point qui nous touchent plus sensiblement, que ceux que nous avons commis contre des parens pleins d'indulgence pour nous. Il n'y en a point qui fassent des impressions si profondes & qui nous accablent davantage.

R. CR. Il y a dans votre discours quel-



que chose de si pathétique, Atkins, que je ne sçaurois l'entendre sans me troubler.

G. ATK. Et pourquoi vous troubleriez-vous, Monsieur? des sentimens comme les miens vous devroient être absolument étrangers.

R. CR. Non, non, Atkins tout ce rivage, chaque arbre, chaque colline dans toute cette Île, est un témoin des inquiétudes affreuses que m'a causées le souvenir de l'ingratitude que j'ai eue dans ma première jeunesse pour les soins d'un Pere aussi tendre que paroît avoir été le vôtre : J'ai tué mon Pere aussi-bien que vous, mon pauvre Atkins, mais je crains fort que votre repentir ne surpasse beaucoup le mien.

J'en aurois dit davantage, si j'avois été maître de ma douleur, le repentir d'Atkins me paroïssoit si fort l'emporter sur le mien, que je n'étois plus en état de soutenir cette conversation. Je voyois que cet homme que j'avois apellé pour lui donner des leçons, m'en donnoit à moi de fort touchantes, où naturellement je ne devois pas m'attendre.

Le jeune Prêtre, à qui je communiquai tout ce discours, en fut fort ému : *Eh bien, me dit-il, ne vous ai-je pas averti d'avance, que dès que cet homme-là seroit converti, il deviendrait notre Prédicateur? Je vous assure, Monsieur, que s'il persévère dans sa*

*repentance , je serai inutile ici , & qu'il fera des Chrétiens de tous les Habitans de l'Isle.*

Me tournant alors de nouveau du côté d'Atkins : mais Guillaume , *lui dis-je* , d'où vient que précisément dans ce moment ici vos péchés vous touchent d'une si grande force ?

G. ATK. Hélas ! Monsieur , vous m'avez mis à un ouvrage qui m'a percé le cœur. Je viens de parler avec ma femme de Dieu & de la Religion , afin de lui faire goûter le Christianisme ; & elle m'a fait un Sermon elle-même , qui ne me sortira jamais de l'esprit , tant que je vivrai.

R. CR. Ce n'est pas votre femme qui vous a prêché , mon cher Atkins , mais votre conscience vous a rétorqué à vous-même les argumens dont vous vous êtes servi.

G. ATK. Il est vrai , Monsieur , ma conscience me les a rétorqués avec une force à laquelle il m'a été impossible de résister.

R. CR. Informez-nous , Guillaume , de tout ce qui vient de se passer entre vous & votre femme ; j'en sçai déjà quelque chose.

G. AT. Ah ! Monsieur , il ne m'est pas possible de vous en donner un compte exact ; quoique j'en sois pénétré , je ne sçaurois pourtant trouver des termes pour m'expliquer comme il faut ; mais qu'importe dans le fond ? Il suffit que j'en suis touché , & que j'ai pris une ferme résolution de réformer ma vie.

R. CR. Mais encore , Atkins , dites-nous en quelque chose ; par où avez-vous entamé la conversation ? Le cas est tout-à-fait extraordinaire certainement ; si votre femme vous a porté à une résolution filouable , elle vous a fait effectivement un excellent Sermon.

G. AT. J'ai débuté par la nature de nos Loix sur le mariage , qui tendent à lier l'homme & sa femme par des nœuds indissolubles. Je lui ai fait entendre que , sans de pareilles Loix , l'ordre ne pouvoit pas être maintenu dans la Société ; que les hommes abandonneroient leurs familles , & qu'ils se mêleroient confusément avec d'autres femmes , ce qui embrouilleroit toutes les successions , & rendroit tous les héritages incertains.

R. CR. Comment , Guillaume , vous parlez comme un Docteur en Droit. Mais avez-vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'*héritages & familles* ? Les Sauvages n'en ont pas seulement une idée , à ce qu'on dit , & se marient sans aucun égard pour l'alliance. On m'a assuré même , que parmi eux les freres se marient avec leur sœur , les peres avec leurs filles , & les fils avec leurs meres.

G. AKT. Je crois , Monsieur , que vous êtes mal informé , ma femme m'a dit au moins , que sa Nation abhorre de pareils mariages , & que dans les degrés de parenté , dont vous venez de faire mention , ils ne



DE ROBINSON CRUSOE. 7  
se marient jamais , quoiqu'ils ne soient pas  
si scrupuleux que nous , peut-être , par ra-  
port aux degrés plus éloignés.

R. CR. Eh bien que vous répondit-elle ?

G. ATK. Elle me dit qu'elle trouvoit ces  
Loix fort bonnes , & qu'elles étoient meil-  
leures que celles de son pays.

R. CR. Mais lui avez-vous expliqué ce  
que c'étoit proprement que le mariage ?

G. ATK. Oui , & c'est par-là qu'a com-  
mencé notre Dialogue ; je lui demandai si  
elle vouloit être mariée avec moi à notre  
maniere ? Quelle maniere , me dit-elle ? Je  
veux dire , repliquai-je , la maniere que Dieu  
a établie pour le mariage. Cette replique  
donna lieu à la conversation la plus particu-  
liere , que jamais mari eut avec sa femme.

\* *Voici le Dialogue d'Atkins & de sa fem-  
me précisément de la maniere que je l'ai  
écrit sur le champ à mesure qu'il me le  
communiquoit.*

LA FEMME. *Etablie par Dieu , com-  
ment ? vous avez donc aussi un Dieu dans  
votre Pays ?*

GUILLAUME ATKINS. Sans doute , ma  
chere , Dieu est dans tous les Pays.

\* Tout ce que dit la femme dans ce dialogue  
est en fort mauvais Anglois ; j'aurois pu l'imi-  
ter en François comme j'ai fait dans le premier  
volume en pareil cas , mais je ne l'ai pas trouvé  
à propos , parce que la matiere est sérieuse &  
que ce mauvais langage y répandroit quelque  
chose de trop badin.

LA F. Point du tout , votre Dieu n'est pas dans mon Pays ; nous n'avons que le grand vieux Dieu *Benamuckée*.

G. ATK. Hélas ! ma pauvre enfant , je ne suis pas assez habile pour vous expliquer ce que c'est que Dieu. Il est dans le Ciel , il a fait le Ciel & la Terre , & tout ce qui s'y trouve.

LA F. Il a fait toute la Terre peut-être , mais il n'a pas fait mon Pays.

G. ATK. Ayant souri à propos de l'exception que venoit de faire sa femme , elle s'en scandalisa , & reprit de cette maniere.

LA F. Pourquoi vous moquez-vous de moi ? pourquoi riez-vous ? ceci n'est pas une matiere à rire , ce me semble.

G. ATK. Vous avez raison , je ne rirai plus , ma chere Enfant.

LA F. Vous dites donc que votre Dieu a fait tout ?

G. ATK. Oui , mon cœur , Dieu a fait tout le monde , & vous & moi , enfin tout ; c'est le seul Dieu véritable , il n'y en a point d'autre ; il vit éternellement dans le Ciel.

LA F. Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela , il y a long-tems ?

G. ATK. Vous avez bien raison ; mais jusqu'ici j'ai été un abominable scélérat ; non-seulement j'ai négligé de vous parler de Dieu , mais j'ai vécu moi-même comme si je ne le connoissois pas.

LA F. Comment vous avez le grand Dieu dans votre Pays , & vous ne le connoissez

pas ? vous ne l'adorez pas ? vous ne faites rien pour lui plaire ? Cela n'est pas possible.

G. ATK. Cela est pourtant certain , quoique nous vivions souvent comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le Ciel , & que son pouvoir ne s'étendît point jusqu'à la Terre.

LA F. Mais pourquoi Dieu le permet il ? pourquoi ne vous fait-il pas vivre mieux ?

G. ATK. C'est notre propre faute.

LA F. Mais vous dites qu'il est grand , qu'il a un grand pouvoir , qu'il peut vous tuer , s'il veut , pourquoi ne vous tue-t-il pas , quand vous ne le servez pas , & que vous faites du mal ?

G. ATK. Il est vrai qu'il auroit pu me tuer il y a long-tems ; & que je devois m'y attendre , car j'ai été un homme indigne de vivre ; mais il est miséricordieux , & il ne nous punit pas toujours quand nous le méritons.

LA F. Et bien n'avez-vous pas remercié votre Dieu de sa bonté pour vous ?

G. ATK. Hélas ! je l'ai remercié aussi peu de sa miséricorde , que je l'ai craint pour son pouvoir.

LA F. Si cela est , votre Dieu n'est pas Dieu , je ne sçaurois le croire. Il est grand , il a du pouvoir , & il ne vous tue pas quand vous le fâchez ?

G. ATK. Faut-il donc ma chere , que ma mauvaise conduite vous empêche de croire en Dieu ? que je suis malheureux ! Je suis.



Chrétien , & mes crimes empêchent les Païens de le devenir.

LA F. Mais comment puis-je croire , que vous ayez là-haut un Dieu grand & fort , & que cependant vous ne faires point de bien ? Il faut donc qu'il ne sçache pas ce que vous faites.

G. ATK. Vous vous trompez. Il sçait tout , il nous entend , il voit ce que nous faisons ; il connoît nos pensées , quoique nous ne parlions pas.

LA F. Cela ne se peut pas ; il ne vous entend pas jurer & dire à tout moment *Dieu me damne.*

G. ATK. Il entend tout cela assurément.

LA F. Mais où est donc son grand pouvoir ?

G. ATK. *Il est miséricordieux* , c'est tout ce que je puis vous dire , & c'est cela qui prouve qu'il est le véritable Dieu. Il n'a point de passion comme les hommes , & c'est pour cette seule raison que sa colere ne nous consume pas dès que nous péchons contre lui.

Atkins nous dit qu'il étoit rempli d'horreur en disant à sa femme que Dieu voit , & entend tout , & qu'il connoît nos pensées les plus secretes , en songeant , que malgré cette vérité , il avoit osé faire un si grand nombre de mauvaises actions.

LA F. Miséricordieux ! que voulez-vous dire par là ?

G. ATK. Il est notre Créateur , & no-

tre Pere. Il a pitié de nous , & nous épargne.

LA F. Quoi ! il n'est pas en colere contre vous , il ne vous tue pas quand vous faites du mal ? Il n'est donc pas bon lui-même , ou il n'a pas beaucoup de force.

G. ATK. Il est infiniment bon , ma chere femme , infiniment grand , & capable de nous punir. Fort souvent même il donne des exemples de sa justice & de sa vengeance , en faisant périr les pécheurs au milieu de leurs crimes.

LA F. Il ne vous a pas tué pourtant , il faut donc qu'il vous ait averti qu'il ne vous tueroit pas , & que vous ayez fait un accord avec lui de pouvoir faire du mal sans qu'il soit en colere contre vous , comme contre les autres hommes.

G. ATK. Bien loin delà , mon cœur , j'ai péché hardiment par une fausse confiance en sa bonté , & il auroit été infiniment juste en me détruisant , comme il a souvent détruit d'autres pécheurs.

LA F. Il est donc bien bon à votre égard ? qu'est-ce que vous lui avez dit pour l'en remercier ?

G. ATK. Rien , ma pauvre femme , je suis un indigne scélérat , rempli de la plus noire ingratitude.

LA F. Mais vous dites qu'il vous a fait : que ne vous a-t-il fait meilleur ?

G. ATK. Il m'a fait comme il a fait tous les autres hommes , mais je me suis cor-

rompu moi-même, j'ai abusé de sa bonté ; & je suis parvenu à ce comble de scélératesse par ma propre faute.

LA F. Je voudrois que vous fissiez en sorte que Dieu me connût, je ne le fâcherois pas, je ne ferois point de mauvaises choses.

G. ATK. Vous voulez dire, ma chere, que vous souhaiteriez que je vous fisse connoître Dieu ; car Dieu vous connoît déjà, & il n'y a pas une seule de vos pensées qui ne lui soit connue.

LA F. Il sçait donc aussi ce que je vous dis à present ? Il sçait que je souhaite de le connoître ? Hélas ! qui pourra faire en sorte que je connoisse celui qui m'a fait ?

G. ATK. Ma chere, je suis au désespoir de n'être pas en état de vous éclairer là-dessus ; c'est lui-même qui doit se faire connoître à vous ; je m'en vais le prier de vous enseigner lui-même, & de me pardonner de m'être rendu indigne & incapable de vous instruire.

C'est là-dessus qu'Atkins pénétré de douleur de ne pouvoir pas satisfaire au desir ardent qu'avoit sa femme de connoître Dieu, s'étoit jetté devant elle à genoux, pour le prier d'illuminer cet esprit ténébreux par la connoissance salutaire de l'Evangile, de lui pardonner ses péchés à lui-même, & de vouloir bien se servir d'un aussi indigne instrument, pour la conversion de cette malheureuse Païenne. Après avoir été à genoux pendant quelques momens, il s'étoit



remis auprès de sa femme , & la conversation recommença de la manière suivante.

LA F. Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux ? pourquoi avez-vous parlé ? que signifie tout cela ?

G. ATK. Je me suis mis à genoux , ma chère femme , pour m'humilier devant celui qui m'a fait , je lui ai dit *O* , comme vos vieillards font au faux Dieu *Benamuckée* ; je veux dire que je lui ai adressé mes prières.

LA F. Et pourquoi lui avez-vous dit *O* ?

G. ATK. Je l'ai prié d'ouvrir les yeux de votre entendement , afin que vous puissiez le connoître , & lui être agréable.

LA F. Peut-il faire cela encore ?

G. ATK. Sans doute , il peut faire tout , rien ne lui est impossible.

LA F. Et il entend tout ce que vous lui dites ?

G. ATK. Certainement. Il nous a ordonné de le prier , avec promesse de nous écouter , & de nous accorder ce que nous lui demanderions.

LA F. Il vous a ordonné de le prier , quand vous l'a-t-il ordonné ? où vous l'a-t-il ordonné ? Il vous a donc parlé lui-même ?

G. ATK. Non , ma chère , il ne nous a pas parlé lui-même , mais il s'est révélé à nous de différentes manières. Il a parlé autrefois à quelques saints hommes en termes fort clairs , & il les a dirigés par son esprit pour rassembler toutes ses Loix dans un Livre ?

LA F. Je ne vous comprends pas : Où est ce Livre ?

G. ATK. Hélas, ma pauvre femme, je n'ai pas ce Livre ; mais j'espère que je le trouverai un jour, & que je vous enseignerai à le lire.

C'est dans cette occasion, que nous l'avions vu embrasser sa femme avec beaucoup de tendresse, mais en même-tems avec beaucoup de chagrin de se voir sans Bible.

LA F. Mais comment me ferez-vous comprendre que Dieu lui-même a enseigné à ces hommes à faire ce Livre ?

G. ATK. Par la même règle par laquelle nous sçavons qu'il est Dieu.

LA F. Eh bien, par quelle règle, par quel moyen sçavez-vous qu'il est Dieu ?

G. ATK. Parce qu'il ne nous ordonne & ne nous commande rien, qui ne soit bon & juste, rien qui ne tende à nous rendre parfaitement bons, & parfaitement heureux, & parce qu'il nous défend tout ce qui est mauvais en soi-même, ou mauvais dans ses conséquences.

LA F. Ah ! je voudrois bien comprendre tout cela, je voudrois bien voir tout ce que vous venez de dire. Il enseigne tout ce qui est bon, il défend tout ce qui est mauvais, il récompense le bien & il punit le mal, il a fait tout, il donne tout, il m'entend quand je lui dis O, il ne me tuera pas si je souhaite d'être bonne ; si je veux faire du mal il peut me tuer, mais il peut

DE ROBINSON CRUSOE. 15  
m'épargner aussi , & il est pourtant le  
grand Dieu. Eh bien , je crois qu'il est le  
grand Dieu ; je veux lui dire *O* avec vous ,  
mon cher.

C'est ce discours qui avoit sur-tout touché le cœur d'Atkins. Il s'étoit mis à genoux avec elle pour prier Dieu tout haut de l'illuminer de son Saint-Esprit , & de faire en sorte par sa Providence , qu'il pût trouver une Bible , afin de la lire avec sa femme , & de la faire parvenir par-là à la connoissance de la véritable Religion.

Parmi les autres discours qu'ils eurent ensuite de cette priere , sa femme lui fit promettre , que puisque de son propre aveu toute sa vie n'avoit été qu'une suite de péchés propre à *provoquer Dieu à colère* , de la réformer , & de ne plus irriter Dieu , de peur qu'il ne fût ôté du monde , & qu'elle ne perdit par-là le moyen de connoître mieux la Divinité ; enfin de peur qu'il ne fût éternellement misérable lui-même , comme il lui avoit dit que les méchans seroient après leur mort.

Ce recit nous toucha beaucoup l'un & l'autre , mais sur-tout le jeune Religieux. D'un côté il étoit extasié de joie , mais de l'autre , il étoit cruellement mortifié de n'entendre pas l'Anglois , pour pouvoir parler lui-même à cette femme qui avoit de si excellentes dispositions. Revenu de ses réflexions il se tourna vers moi , en disant qu'il y avoit plus à faire avec cette femme ,



que de la marier. Je ne le compris pas d'abord , mais il s'expliqua , en me disant qu'il croyoit qu'il falloit la baptiser.

J'y consentis , & lui voyant que je me hâtois d'en ordonner les préparatifs : *Patience , Monsieur , me dit-il , mon sentiment est , qu'il faut la baptiser absolument ; son Mari l'a fait résoudre à embrasser le Christianisme , il lui a donné des idées justes de l'existence d'un Dieu , de son pouvoir , de sa justice & de sa clémence , mais il faut que je sçache avant que d'aller plus loin , s'il lui a dit quelque chose de Jesus-Christ , du Salut qu'il nous a procuré par sa mort , de la Foi du Saint Esprit , de la Résurrection , du dernier Jugement , & de la Vie à venir.*

J'appellai là-dessus Atkins , & je le lui demandai ; il se mit à pleurer en disant , qu'il en avoit dit quelque chose , mais fort superficiellement , qu'il étoit un homme si criminel , & que sa conscience lui reprochoit avec tant de force sa conduite impie , qu'il trembloit à le seule idée , que la connoissance que sa femme avoit de sa mauvaise vie , ne lui donnât du mépris pour tous ces dogmes sacrés & importans ; mais qu'il étoit sûr que son esprit étoit tellement disposé à recevoir les impressions de toutes ces vérités , que si je voulois bien lui en parler , je viendrois facilement à bout de l'en persuader , & que je n'y perdrais pas mon tems ni mes peines.

Là-dessus je la fis entrer, & m'étant placé entre elle & le Prêtre, pour servir de truchement, je le priai d'entrer en matière. Il le fit, & je suis persuadé que dans ces derniers siècles jamais Prêtre Papisste ne fit un pareil Sermon ; aussi lui dis-je que je lui trouvois toutes les lumieres, tout le zèle, & toute la sincérité d'un vrai Chrétien, sans aucun mélange des erreurs de son Eglise, & qu'il me paroissoit semblable aux Evêques de Rome, avant que l'Eglise Romaine eut usurpé la Souveraineté sur les Consciences.

Pour faire court, il réussit à porter cette pauvre femme à embrasser la connoissance du Sauveur, & de la Rédemption, non-seulement avec surprise & avec étonnement, comme elle avoit reçu d'abord les Notions de Dieu & de ses attributs ; mais encore avec joie, avec foi, & avec un degré de lumieres, qu'on auroit de la peine à s'imaginer, bien loin de pouvoir en donner une idée juste.

Quand il se prépara à la baptiser, je le priai de s'acquitter de cette cérémonie avec quelque précaution, afin qu'on ne remarquât pas qu'il fût Catholique, ce qui auroit pu avoir de mauvaises conséquences, & causer des divisions parmi tous ces gens, qui n'avoient encore que de foibles idées de ces sortes de matieres. Il me répondit, que comme il n'avoit point-là de Chapelle consacrée, ni les autres choses nécessaires

aux formalités de son Eglise , il s'y prendroit d'une telle maniere que je ne remarquerois par moi-même qu'il étoit Catholique , si je n'en avois pas été instruit auparavant. Il tint sa parole , & après avoir prononcé à moitié bas quelques paroles Latines , il jetta tout un plat d'eau sur la tête de la femme , en disant tout haut , en françois : *Marie* , ( car en qualité de son parain je lui donnai ce nom-là à la priere de son Mari ) *je te baptise , au nom du Pere , du Fils , & du Saint-Esprit.*

Il n'étoit pas possible de deviner par-là de quelle Religion il étoit. Il est vrai , qu'il lui donna ensuite la bénédiction en Latin : mais Atkins s'imagina que c'étoit du François , ou bien il n'y prit pas garde du tout.

Cette cérémonie étant achevée il la maria , & se tournant ensuite du côté d'Atkins , il l'exhorta d'une maniere très-pathétique , non-seulement à persévérer dans ses bonnes dispositions , mais encore de répondre par une sainte vie , aux lumieres qui venoient d'être répandues dans sa conscience. Il lui dit qu'il feroit en vain profession de se repentir , si actuellement il ne renonçoit à tous ses crimes. Il lui representa que puisque Dieu lui avoit fait la grace de se servir de lui comme d'un instrument à la conversion de sa femme , il devoit bien prendre garde de ne pas deshonorar cette faveur du Ciel ; & que s'il se négligeoit là-dessus , il pourroit voir une Païenne se



fauver , & l'instrument de son Salut rejeté.

Il y ajouta un grand nombre d'autres excellentes leçons , & les recommandant l'un & l'autre à la Bonté divine , il leur donna sa bénédiction de nouveau ; se servant toujours de moi comme de son interprète ; & c'est ainsi que finit toute la Cérémonie. Je puis dire que ce jour-là a été le plus agréable que j'aie passé de ma vie.

Pour mon Religieux , il n'étoit pas encore à bout de tous ses pieux desseins : ses pensées continuoient toujours à rouler sur la conversion des trente-sept Sauvages , & il seroit resté de tout son cœur dans l'Isle pour y travailler ; mais je lui fis voir que son entreprise étoit impraticable , & que je trouverois peut-être un moyen de la faire réussir sans qu'il fût besoin qu'il s'en mêlât.

Ayant ainsi réglé les affaires de mon Isle , je me préparois à retourner à bord du Vaisseau , quand le jeune Anglois , que j'avois tiré du Bâtiment affamé , me vint me dire qu'il avoit appris que j'avois un Eccésiaastique avec moi , & que par son moyen j'avois marié les Anglois formellement avec les femmes Sauvages ; il ajouta qu'il sçavoit un autre mariage à faire entre deux Chrétiens , qui pourroit bien ne m'être pas désagréable.

Je vis d'abord qu'il s'agissoit de la servante de sa défunte Mere , qui étoit la seule femme Chrétienne qui fut dans l'Isle. Là-

dessus je l'exhortai à ne pas faire une chose de cette importance précipitamment , & seulement pour adoucir la solitude où il se devoit se trouver dans l'Isle. Je lui dis que j'avois sçu de lui-même , & de la servante , qu'il avoit du bien considérablement , & des amis capables de le pousser dans le monde ; que d'ailleurs cette fille n'étoit pas seulement une pauvre servante , mais que son âge n'étoit pas proportionné au sien , puisqu'elle pouvoit bien avoir vingt-sept à vingt-huit ans , au lieu qu'il en avoit à peine dix-huit ; que par mes soins il pouvoit bientôt sortir de ce désert , & revenir dans sa Patrie , où certainement il se repentiroit de son choix précipité , ce qui les rendroit malheureux l'un & l'autre.

J'allois en dire davantage , quand il m'interrompit en souriant , pour me dire avec modestie , que je me trompois dans ma conjecture , & qu'il n'avoit rien de tel dans l'esprit , se trouvant dans des circonstances assez tristes , pour n'y pas mettre encore le comble par un mariage mal assorti ; qu'il étoit charmé de mon dessein de le faire retourner dans sa Patrie ; mais que mon voyage devant être de longue haleine , selon toutes les apparences , & très-hasardeux , il ne me demandoit pour toute grâce , par rapport à lui , que de lui donner quelques Esclaves , & tout ce qui étoit nécessaire pour établir une Plantation ; que

de cette maniere-là , il attendroit avec patience l'occasion de retourner en Angleterre , persuadé que quand j'y ferois revenu , je ne l'oublierois pas. Enfin , il me dit qu'il avoit envie de me donner des Lettres pour ses parens , afin de les informer des bontés que j'avois eues pour lui , & de l'endroit où je l'avois laissé , & il me promit , que dès que je le ferois sortir de l'Isle , il me céderoit sa Plantation , de quelque valeur qu'elle pût être.

Ce petit discours étoit fort bien arrangé , pour un garçon de cet âge , & il m'étoit d'autant plus agréable , qu'il m'assuroit positivement que le mariage en question ne le regardoit pas lui-même. Je lui donnai toutes les assurances possibles de rendre ses Lettres , si je revenois sain & sauf en Angleterre , de n'oublier jamais la fâcheuse situation dans laquelle je le laissois , & d'employer tous les moyens possibles pour l'en tirer.

J'étois fort impatient cependant de savoir de quel mariage il avoit voulu parler , & il m'aprit qu'il s'agissoit de Susanne , ( c'étoit le nom de la servante , ) & de mon Artisan universel.

J'en fus charmé au pied de la lettre , parce que le parti me paroissoit très-bon de côté & d'autre ; j'ai déjà donné le caractère du jeune homme. Pour la fille , elle étoit modeste , douce & pieuse ; elle avoit du bon sens , & assez d'agrément , elle



parloit bien & à propos , d'une maniere décente & polie , toujours prête à répondre quand il le falloit , & jamais impertinemment précipitée à se mêler de ce qui ne la regardoit pas ; elle avoit beaucoup d'adrefse pour faire toutes sortes d'ouvrages , & elle étoit si bonne ménagere , qu'elle auroit pu être la femme de charge de toute la Colonie. Elle fçavoit parfaitement bien se conduire avec des personnes de toutes sortes de rangs , & par conféquent il ne lui étoit pas mal-aifé de plaire à tous les habitans de l'Ifle.

Nous les mariâmes ce même jour , & comme je lui tenois lieu de Pere dans cette cérémonie , je lui donnai auffi fa dot ; car je lui assignai à elle & à fon époux , une espace de terre affez confidérable pour en faire une Plantation. Ce mariage , & la proposition que le jeune homme m'avoit faite , de lui donner en propre une petite étendue de terrain , me firent penser à partager toute l'Ifle aux habitans , afin de leur ôter toute occasion de querelles.

J'en donnai la commission à Atkins , qui étoit devenu grave , modéré , bon ménager ; en un mot , qui étoit alors parfaitement honnête homme , très-pieux , fort attaché à la Religion , & si j'ose décider d'une affaire de cette nature , véritablement converti.

Il s'acquitta de cette commission avec tant de prudence , que tout le monde

en fut satisfait , & qu'ils me prièrent tous de ratifier le partage par un écrit de ma main. Je le fis dresser tout aussi-tôt , & en spécifiant les limites de chaque Plantation , je leur donnai à chacun un droit de possession pour eux , & pour leurs héritiers , ne me réservant que le *haut Domaine* de toute l'Isle , & une redevance , pour chaque Plantation , payable en onze ans à moi , ou à celui de mes héritiers , qui venant la demander produiroit une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du Gouvernement & des Loix , je leur dis qu'ils étoient aussi capables que moi , de prendre des mesures utiles là-dessus , & que je souhaitois seulement qu'ils me promissent de nouveau de vivre ensemble comme bons amis & bons voisins.

Il y a encore une particularité que j'aurois tort de passer sous silence. Comme tous les habitans de mon Isle vivoient , comme dans une espece de République , & qu'ils avoient beaucoup à faire , il paroïssoit ridicule qu'il y eut 37 Sauvages relegués dans un coin de l'Isle , à peine capables de gagner leur vie , bien loin de contribuer à l'utilité générale. Cette considération me fit proposer au Gouverneur Espagnol , d'y aller avec le Pere de *Vendredi* , & de leur offrir de se joindre aux autres habitans , afin de planter pour eux-mêmes , ou bien de servir les autres , pour

la nourriture & l'entretien , en qualité de Domestiques & non pas en qu'alité d'Esclaves. Car je ne voulois pas absolument permettre qu'on les réduisît à l'Esclavage ; ce qui auroit été contraire à la capitulation qu'ils avoient faite , en se rendant.

Ils acceptèrent la proposition de grand cœur , & quittèrent leurs habitations dans le moment même. Il n'y en eut que trois où quatre , qui prirent le parti de cultiver leurs propres terres ; tous les autres aimèrent mieux être distribués dans les différentes familles , que nous avions établies.

Toutes les Colonies se réduisoient alors à deux. Il y avoit celles des Espagnols , qui demeuroient dans mon Château , & qui étendoient leurs plantations du côté de l'Est , tout le long de la petite Baye , jusqu'à ma maison de Campagne. Les Anglois vivoient dans le Nord-Est de l'Isle où Atkins & ses camarades s'étoient établis dès le commencement , & ils s'étendoient du côté du Sud , & du Sud-Ouest derriere la plantation des Espagnols. Chaque Colonie avoit encore à sa disposition une assez grande étendue de terre en friche , qu'elles pouvoient cultiver en cas de besoin , en sorte que de ce côté-là il n'y avoit aucun sujet de jalousie & de discorde.

On avoit laissé déserte la partie Orientale de l'Isle , afin que les Sauvages pussent y aller & venir à leur ordinaire , & on avoit résolu de ne se point mêler de leur affaires ,



res, s'ils ne se mêloient pas de celles des habitans. Il ne faut pas douter qu'ils n'y vinssent souvent, comme ils avoient fait autrefois, mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient entrepris la moindre chose contre mes Colonies.

Il me vint alors dans l'esprit que j'avois fait espérer à mon Religieux que la conversion des trente-sept Sauvages pouvoit se faire sans lui, d'une maniere dont il seroit satisfait. Je lui fis sentir que cette affaire étoit en bon train & que ces gens étant ainsi distribués, parmi les Chrétiens, il seroit facile de leur faire goûter les principes de notre Religion, pourvu que chacun de leurs maîtres voulût bien faire tous ses efforts pour y réussir.

Il en convint, *mais*, dit-il, *comment les porterons-nous à y travailler avec application?* Je lui répondis qu'il falloit les y engager, en les assemblant tous, ou bien en leur allant parler à chacun à part. Ce second parti lui parut le plus convenable, & là-dessus nous partageâmes l'ouvrage entre nous. Il entreprit d'aller voir les Espagnols, qui étoient tous Papistes, dans le tems que j'irois adresser mes exhortations aux Anglois qui étoient tous Protestans. Nous leur recommandâmes aux uns & aux autres très-fort de ne point faire entrer dans les instructions qu'ils adresseroient aux Sauvages, aucune distinction entre les Catholiques & les Protestans,

& de se contenter de leur donner les principes généraux de la Religion Chrétienne ; comme l'existence de Dieu , le mérite de Jesus-Christ , &c. Ils nous le promirent , & ils s'engagèrent même à ne parler jamais ensemble de Controverse.

En venant à la maison ou à la ruche d'Atkins , je vis avec plaisir que la jeune femme de mon Machiniste , & l'Epouse d'Atkins étoient devenues amies intimes , & que cette personne pieuse avoit perfectionné l'ouvrage que l'époux avoit commencé. Quoiqu'il n'y eut que quatre jours écoulés depuis le baptême de la femme d'Atkins , elle étoit devenue déjà si bonne Chrétienne , que je n'ai de ma vie entendu parler d'une conversion si subite , & poussée si loin en si peu de tems.

Il m'étoit venu justement dans l'esprit le même matin que je méditois cette visite , qu'en leur laissant tout ce qui leur étoit nécessaire , j'avois oublié de leur donner une Bible : en quoi je confesse que j'avois moins de soin pour eux que ma *bonne Veuve* n'avoit eu autrefois pour moi , m'envoyant trois Bibles & un Livre de *Communes Prières* , avec la Cargaïson de la valeur de cent livres sterling , qu'elle eut soin de me faire tenir dans le Bresil.

La charité de cette pauvre femme eut un effet plus étendu qu'elle n'avoit prévu elle-même , car ces Bibles servirent alors d'instruction & de consolation à des gens qui

en faisoient un meilleur usage que je n'en avois fait alors moi-même.

J'avois une de ces Bibles dans ma poche, en arrivant à la maison d'Atkins où je remarquai que les deux femmes venoient de parler ensemble sur des matières de Religion. *Ah ! Monsieur*, dit Atkins dès qu'il me vit, *quand Dieu veut se réconcilier avec des pécheurs, il en sçait bien trouver les moyens. Voilà ma femme, qui a trouvé un Prédicateur nouveau ; je sçais que j'étois aussi indigne qu'incapable de mettre la main à un pareil ouvrage : & voilà cette jeune femme qui paroît nous être envoyée du Ciel. Elle est en état de convertir toute une Isle pleine de Sauvages.*

La jeune femme rougit à ces mots & se leva pour s'en aller, mais en la priant de demeurer, je lui dis qu'elle avoit entrepris un dessein excellent, & que je souhaitois de tout mon cœur, que le Ciel voulût benir ses soins.

Nous continuâmes sur ce sujet, pendant quelque tems ; & ne voyant pas qu'ils eussent aucun Livre, je tirai ma Bible de ma poche. » Voici du secours que je vous apporte, Atkins, *dis-je*, & je ne doute point que vous ne le receviez avec plaisir. » Le pauvre homme étoit si surpris de ce présent que pendant quelques minutes il fut incapable de prononcer un seul mot. Mais s'étant remis de son trouble, il prit le Livre de ses deux mains, & se tournant du



côté de sa femme : *Ne vous ai-je pas dit , ma chere* , lui dit-il , *que , quoique Dieu soit là-haut dans le Ciel , il peut entendre nos prieres. Voici le Livre que je lui ai demandé , quand nous nous sommes mis à genoux ensemble dans le bosquet. Dieu nous a entendus , il nous l'a envoyé.* Après avoir fini ce discours , il tombe dans de si grands transports de joie , qu'au milieu des actions de graces qu'il adressoit au Ciel , il versoit un ruisseau de larmes.

Sa femme étoit dans une surprise extraordinaire , & elle étoit prête à tomber dans une erreur où personne de nous ne s'étoit attendu. Elle croyoit fermement que Dieu avoit envoyé ce Livre directement du Ciel , à la priere de son Mari , & elle prenoit pour un present immédiat , ce qui n'étoit qu'un effet équivalent de la Providence. Il ne tenoit qu'à nous de la confirmer dans cette pensée : mais la matiere me parut trop sérieuse , pour permettre que la bonne personne tombât dans une illusion semblable. Je m'adressai donc à la jeune femme en lui disant , qu'il n'en falloit point imposer là-dessus à notre nouvelle convertie , & je la priai de faire sentir à son amie , qu'on peut dire avec vérité , que Dieu répond à nos prieres quand nous recevons de sa Providence d'une maniere naturelle ce que nous lui avons demandé , & que nos prieres ne tendent jamais à exiger de Dieu des miracles.

La jeune femme s'acquitta parfaitement bien, & avec un heureux succès, de cette commission ; par conséquent il n'y eut aucune fraude pieuse dans toute cette affaire ; & dans le fond, d'en employer dans une telle occasion me paroîtroit la chose du monde la plus inexcusable.

J'en reviens à la joie d'Atkins, qui étoit inexprimable ; certainement jamais homme ne fut plus reconnoissant de quelque présent que ce pût être, qu'il l'étoit du don que je lui fis de cette Bible, & jamais homme ne se réjouit d'un don pareil par un meilleur principe. Cet homme, qui avoit été un des plus grands scélérats de l'Univers, établit par son changement cette maxime certaine ; que les Pères ne doivent jamais desespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs Enfans, quelque insensibles qu'ils y paroissent être. Si jamais Dieu trouve bon dans la suite de toucher le cœur de ces sortes de gens, la force de l'éducation se saisit de nouveau de leur ame, & les instructions qu'ils ont reçues dans leur première jeunesse, opèrent sur eux avec tout le succès imaginable. Les préceptes, qui ont été endormis, pour ainsi dire, pendant long-tems, se réveillent alors & produisent des effets merveilleux.

Il en étoit ainsi du pauvre Atkins. Il n'étoit pas des plus éclairés, mais voyant qu'il étoit appelé à instruire une personne plus ignorante que lui, il ramassoit toutes les le-

cons de son Pere , qu'il pouvoit se rapeller , & il s'en servoit avec beaucoup de fruit.

Il se ressouvenoit sur-tout avec force , de ce que son Pere lui avoit dit , sur l'excellence de la Bible , qui répandoit sur des familles , & sur des Nations entieres , les bénédictions du Ciel ; vérité dont il n'avoit jamais compris l'évidence , que dans cette occasion , où voulant instruire des Païens & des Sauvages , il ne pouvoit pas se passer du secours des Oracles divins.

La jeune femme étoit bien-aise aussi de voir cette Bible , pour le besoin qu'elle en avoit alors. Elle en avoit une , comme aussi son jeune Maître , à bord du Vaisseau , parmi ses autres hardes , qu'on n'avoit pas encore portées à terre ; mais il lui en falloit une pour s'en servir d'abord.

J'ai déjà tant dit de choses touchant cette jeune femme , que je ne sçaurois m'empêcher d'en rapporter encore une particularité fort remarquable , & fort instructive.

J'ai raconté ci-dessus à quelle extrémité elle avoit été réduite , quand sa Maîtresse mourut de faim , dans le malheureux Vaisseau que nous avions rencontré en pleine Mer.

Causant un jour avec elle sur la fâcheuse situation où elle s'étoit trouvée alors , je lui demandai si elle pouvoit me donner une idée de ce qu'elle avoit senti dans cette occasion , & me faire comprendre ce que c'est que de mourir de faim. Elle me dit qu'elle croyoit



qu'oui, & voici comme elle me détailla toute cette description.

*Après avoir souffert beaucoup pendant presque tout le voyage, par la disette des vivres, il ne nous resta rien à la fin qu'un peu de sucre, un peu de vin, & un peu d'eau. Le premier jour que je n'avois pris aucune nourriture, je me trouvai vers le soir un grand vuide dans l'estomac, avec de grandes douleurs, & à l'aproche de la nuit je me sentis fort endormie, & je ne cessai de bâiller; ayant pris un verre de vin, je me mis sur un lit, & ayant dormi environ trois heures, je me trouvai un peu rafraîchie. Après avoir veillé trois autres heures, environ les cinq heures du matin, je sentis les mêmes douleurs d'estomac, & je voulus dormir de nouveau; mais il me fut impossible de fermer les yeux, étant fort foible & ayant de grands maux de cœur, ce qui continua pendant tout le second jour, avec beaucoup de variété; tantôt j'avois faim & tantôt j'avois mal au cœur, avec des nausées, comme une personne qui a pris un vomitif. Je me remis sur le lit, vers le soir, ayant pris un verre d'eau pour toute nourriture; m'étant endormie je révois que j'étois dans les Barbares, que j'y trouvois le Marché rempli de toutes sortes de vivres, que j'en achetois copieusement, & que je dînois avec ma Maîtresse avec un très-grand apétit. A la fin de ce rêve,*

*je crus mon estomac aussi rempli , que si j'avois dîné réellement ; mais quand je fus réveillée , je me trouvai dans une extrême inanition , & comme sur le point de rendre l'ame. Je pris alors notre dernier verre de vin , j'y mis du sucre parce qu'il y a quelque chose de nourrissant , mais n'ayant rien dans mon estomac sur quoi le vin put opérer , tout l'effet que j'en tirois , consistoit dans quelques désagréables fumées , qu'il m'envoyoit au cerveau , & l'on m'a dit , qu'après avoir vuide ce verre , j'avois été pendant long-tems comme une personne qui ne sent rien par un excès d'yvresse.*

*Le troisieme jour après avoir passé toute la nuit dans des songes sans liaison , en sommeillant plutôt que je ne dormois , je m'éveillai , en sentant une faim enragée , & je ne sçai pas , si j'avois été mere , & que j'eusse eu un de mes enfans avec moi , si j'aurois eu assez de force d'esprit pour n'y pas mettre les dents.*

*Cette rage dura environ trois heures , pendant lesquelles j'étois aussi furieuse , à ce que m'a dit ensuite mon jeune Maître , que ceux qui le sont le plus dans l'Hôpital des fous.*

*Dans un de ces accès de frenésie , soit par un mouvement extraordinaire du vaisseau , ou que le pied me glissât , je tombai à terre , & je me cognai le visage contre le lit de ma Maîtresse , ce qui me fit*

sortir le sang abondamment du nez ; à mesure que le sang couloit , ma rage diminuoit , aussi-bien que la faim qui en étoit la cause.

Mes maux de cœur , & mes nausées revinrent ensuite , mais il me fut impossible de rendre , puisque je n'avois rien du tout dans l'estomac. Affoiblie par la perte du sang je m'évanouis & l'on me crut morte , mais je revins bientôt à moi , souffrant des douleurs d'estomac , dont il m'est impossible de vous donner une idée. A l'approche de la nuit je ne sentis qu'une faim terrible , avec des desirs de manger , que je m' imagine avoir été semblables aux envies d'une femme grosse.

Je pris encore un verre d'eau avec du sucre , mais mon estomac incapable de retenir cette douceur rendit le tout dans le moment même : ce qui me fit prendre de l'eau pure , qui me resta dans le corps. Là-dessus je me mis au lit , en priant Dieu de toute mon ame , qu'il lui plût de me délivrer d'une vie si malheureuse ; & me tranquillisant par l'espérance d'être bientôt exaucée , je parvins à sommeiller pendant quelque tems. M'étant réveillée , je me crus mourante , ayant la tête toute accablée par les vapeurs qui s'élevoient de mon estomac vuide. Je recommandai alors mon ame à Dieu , en souhaitant fort que quelqu'un abrégât mes souffrances , & me jettât dans la mer.

Pendant tout ce tems , ma Maîtresse étoit



couchée auprès de moi , comme une personne expirante ; mais elle soutint sa misere avec plus de courage & de patience que moi , & dans cet état , elle donna sa dernière bouchée de pain à son fils , qui ne voulut la prendre , qu'après les ordres redoublés de sa mere , & je suis persuadée que ce peu de nourriture lui a sauvé la vie.

Vers le matin , je me rendormis , & mon sommeil étant dissipé de nouveau , je sentis une envie extraordinaire de pleurer , qui fut suivie par un autre violent accès de faim. Je me levai toute furieuse & dans le plus déplorable état , qu'on puisse s'imaginer , si j'avois trouvé ma Maîtresse morte , je crois fort que j'aurois mangé un morceau de sa chair avec autant d'appétit , que la viande de quelque animal destiné à nous servir de nourriture. Deux ou trois fois je voulus arracher un morceau de mon propre bras , & voyant le bassin dans lequel j'avois saigné le jour auparavant , je me jettai dessus , & j'avalai le sang , avec précipitation , comme si j'avois craint qu'on ne me l'arrachât des mains.

Cependant dès que je l'eus dans l'estomac , la seule pensée m'en remplit d'horreur , & elle bannit ma faim pour quelques momens. Je pris alors un autre verre d'eau , qui me rafraîchit , & me tranquillisa pendant quelques heures. C'étoit-là le quatrième jour , & je restai dans cet état jusqu'à la nuit ; alors dans l'espace de quatre heures je fus

*fujette successivement à tous les différens accès que la faim m'avoit déjà causés ; j'étois tantôt foible , tantôt accablée de sommeil , tantôt tourmentée de violens maux d'estomac , tantôt pleurant , tantôt enragée , & mes forces diminuèrent cependant d'une manière extraordinaire. Je me couchai de nouveau , n'ayant d'autre espérance que de mourir avant la fin de la nuit.*

*Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette nuit , & ma faim étoit changée dans une maladie continuelle : c'étoit une affreuse colique causée par les vents , qui s'étoient fait un passage dans mes boyaux vuides & qui me donnoient des tranchées insupportables. Je demurai dans ce triste état jusqu'au lendemain matin , que je fus surprise & troublée par les cris & les lamentations de mon jeune Maître , qui m'aprit que sa Mere étoit morte. N'ayant pas la force de sortir du lit , je levai un peu la tête , & je m'aperçus que Madame respiroit encore , quoiqu'elle donnât fort peu de signes de vie.*

*J'avois alors des convulsions d'estomac épouvantables , avec un apétit furieux , & des douleurs que celles de la mort seule peuvent égaler. Dans cette affreuse situation , j'entendis les Matelots crier de toutes leurs forces, UNE VOILE, UNE VOILE. Ils sautoient & couroient par-tout le Vaisseau comme des gens qui auroient perdu l'esprit.*

*J'étois incapable de me lever du lit , ma pauvre Maîtresse l'étoit encore plus , & mor-*

*jeune Maître étoit si malade , que je m'attendois à le voir respirer dans le moment. Ainsi il nous fut impossible d'ouvrir la porte de notre chambre , & de nous informer au juste de ce que vouloit dire tout ce vacarme. Il y avoit déjà deux jours , que nous n'avions parlé à qui que ce fût de l'Equipage. La dernière fois qu'on nous étoit venu voir , on nous avoit dit qu'il n'y avoit plus un seul morceau de pain dans tout le Vaisseau , & les Matelots nous ont avoué dans la suite , qu'ils nous avoient crus tous morts.*

*Nous étions dans cet état affreux , quand vous nous envoyâtes des gens pour nous sauver la vie , & vous sçavez mieux que moi-même quelle fut notre situation quand vous vintes nous voir.*

C'étoient-là à peu près les propres paroles de cette femme , & il me semble , qu'il n'est pas possible de donner une description plus exacte de toutes les circonstances , où se trouve une personne prête à mourir de faim. J'en suis d'autant plus persuadé que le jeune homme me rapporta à peu près les mêmes particularités de l'état où il s'étoit trouvé. Il est vrai que son récit étoit moins détaillé & moins touchant ; aussi y a-t-il de l'apparence qu'il avoit moins souffert , puisque sa bonne Mere avoit prolongé sa vie aux dépens de la sienne , & que tout ce que la servante avoit eu de plus que sa Dame pour soutenir une misère si affreuse , avoit été la force de son âge , & de sa constitution.



De la maniere que ce fait me fut rapporté, il est certain que si ces pauvres gens n'avoient pas rencontré notre Vaisseau, ou quelqu'autre, ils auroient tous péri en peu de jours, à moins que de s'être mangés les uns les autres. Ce triste expédient même n'auroit pas servi de grande chose, puisqu'ils étoient éloignés de terre de plus de cinq cens lieues. Il est tems de finir cette digression, & d'en venir à la maniere dont je réglai toutes les affaires dans l'Isle.

Il faut observer ici, que pour plusieurs raisons, je ne jugeai point à propos de parler à mes gens de la chaloupe que j'avois eu soin d'embarquer par pieces détachées, dans l'intention de les faire joindre ensemble dans l'Isle.

J'en fus détourné d'abord en y arrivant, par les semences de discorde qui étoient répandues parmi les différentes Colonies, persuadé qu'au moindre mécontentement, on se serviroit de la chaloupe pour se séparer les uns des autres; peut-être aussi en auroient-ils fait usage pour pirater, & de cette maniere, mon Isle seroit devenue un nid de Brigands, au lieu que j'en voulois faire une Colonie de gens modérés & pieux. Je ne voulois pas leur laisser non plus les deux pieces de canon de bronze, ni les deux petites pieces de tillac, dont mon Neveu avoit chargé le Vaisseau, outre le nombre ordinaire. Je les crus sans cela assez forts & assez bien armés, pour soute-

nir une guerre défensive, & mon but n'étoit nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes, ce qui ne pouvoit que les précipiter à la fin dans les derniers malheurs. Pour toutes ces raisons, je laissai dans le Vaisseau, & la chaloupe & l'artillerie, dans le dessein de les leur rendre utiles d'une autre maniere.

Voilà tout ce que j'avois à dire de mes Colonies que je quittai dans un état florissant, & je revins à bord le . . . . . de . . . . . après avoir été 25 jours dans l'Isle, & promis à mes gens, qui avoient pris la résolution d'y rester jusqu'à ce que je les en tirasse, de leur envoyer du Bresil de nouveaux secours, si j'en trouvois quelque occasion. Je m'étois engagé sur-tout à leur faire avoir quelque bétail, vaches, moutons, cochons, &c. car pour les deux vaches & le veau, que j'avois fait embarquer en Angleterre, la longueur de notre voyage nous avoit obligés de les tuer au milieu de la mer, n'ayant plus de quoi les nourrir.

Le jour d'après, nous fîmes voile après avoir salué les Colonies de cinq coups de canon, & nous vîmes dans la Baye de tous les Saints, dans le Bresil, en 22 jours de tems, sans rencontrer rien qui soit digne de remarque, excepté une seule particularité.

Le troisieme jour après avoir mis à la voile, la mer étant calme, & le courant

allant avec force vers l'Est Nord-Est, nous fumes quelque peu entraînés hors de notre cours, & nos gens crièrent jusqu'à trois fois ; *Terre du côté de l'Est*, sans qu'il nous fût possible de sçavoir si c'étoit le Continent, ou des Isles. Vers le soir, nous vîmes la mer du côté de la terre, toute couverte de quelque chose de noir, que nous ne pûmes pas distinguer ; mais notre Contre-maître étant monté dans le grand Mât, avec une Lunette d'approche, se mit à crier que c'étoit toute une *armée*. Je ne sçavois pas ce qu'il vouloit dire avec *son armée*, & je le traitai d'extravagant : » Ne vous » fâchez pas, Monsieur, *dit-il*, c'est une » armée navale, je vous en répons. Il y a » plus de mille canots, & je les vois dis- » tinctement venir tout droit à nous.

Je fus un peu surpris de cette nouvelle, aussi-bien que mon Neveu le Capitaine, qui avoit entendu raconter dans l'Isle de si terribles choses de ces Sauvages, & qui n'ayant jamais été dans ces mers, ne sçavoit qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois, que nous devions nous attendre à être dévorés. J'avoue que voyant la mer calme, & le courant qui nous portoit vers le rivage, je n'étois pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conseillant de laisser tomber l'ancre, aussi-tôt qu'il verroit inévitable d'en venir aux mains avec ces Barbares.

Le calme continuant, & cette Flotte



étant fort proche de nous , je commandai qu'on jettât l'ancre , & qu'on ferlât les voiles , j'assurai en même-tems l'Equipage , qu'on ne devoit rien craindre des Sauvages , sinon qu'ils ne missent le feu au Vaisseau , & que pour les en empêcher , falloit remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés , & les attacher de bien près , l'une à la poupe & l'autre à la proue. Cet expédient ayant été approuvé , je fis prendre à ceux des chaloupes un bon nombre de *Sceaux* , pour éteindre le feu , que les Barbares pourroient s'efforcer de mettre au dehors du Navire.

Nous attendîmes les ennemis dans cette posture , & bientôt nous les vîmes de fort près ; je ne crois pas que jamais un plus horrible spectacle se soit offert aux yeux d'un Chrétien. Il est vrai que le Contre-maître s'étoit fort trompé dans son calcul : au lieu de mille canots il n'y en avoit à peu près que 126, mais ils étoient tellement chargés , que quelques-uns contenoient jusqu'à dix-sept personnes ; & que les plus petits étoient montés de sept hommes tout au moins.

Ils s'avançoient hardiment , & paroissoient avoir le dessein d'environner le Vaisseau de tous côtés : mais nous ordonnâmes à nos chaloupes de ne pas permettre qu'ils aprochassent trop.

Cet ordre même nous engagea contre notre intention dans un combat avec ces Sauvages. Cinq ou six de leurs plus grands

canots approcherent tellement de la plus grande de nos chaloupes , que nos gens leur firent signe de la main de se retirer. Ils le comprirent fort bien , & ils le firent , mais tout en se retirant , ils lancèrent une cinquantaine de javelots contre nous , & blessèrent dangereusement un de nos hommes.

Je criai pourtant à ceux des chaloupes de ne point faire feu , & le leur fis jeter un bon nombre de planches , pour se couvrir contre les fleches des Sauvages , en cas qu'ils vinssent à en tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après , ils avancèrent sur nous tous en corps du côté de la poupe , sans que nous puissions d'abord deviner leur dessein. Ils approcherent assez , pour que je visse sans peine que c'étoient de mes vieux amis ; je veux dire de ces Sauvages , avec lesquels j'avois été souvent aux mains. Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau , jusqu'à ce qu'ils fussent tous ensemble directement opposés à un des côtés de notre Navire , & alors ils firent force de rames pour venir à nous. Ils approcherent si fort effectivement qu'ils pouvoient nous entendre parler , & là-dessus je commandai à tout l'Equipage de se tenir en repos , jusqu'à ce qu'ils tirassent leurs fleches une seconde fois , mais qu'on tint le canon tout prêt.

En même-tems j'ordonnai à *Vendredi* de se mettre sur le tillac pour les arraisonner , & pour leur demander quel étoit leur

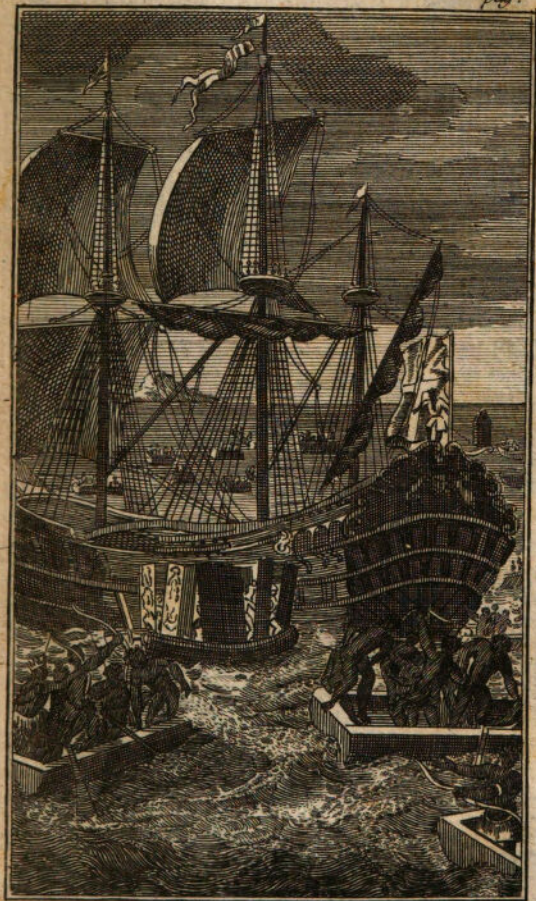
dessein. Je ne sçai pas s'ils l'entendirent , mais je sçai bien que cinq ou six de ceux qui étoient dans les canots les plus avancés , nous montrèrent leur derriere tout nud , comme s'ils nous vouloient prier gracieusement de les leur baïser. Si c'étoit seulement une marque de mépris ou si par-là ils nous défioient , & donnoient le signal aux autres , c'est ce que j'ignore ; mais immédiatement après *Vendredi* s'écria , qu'ils alloient tirer , & malheureusement pour le pauvre garçon , ils firent voler dans le Vaisseau plus de trois cens fleches , dont personne ne fut blessé que mon fidèle valet lui-même , qui à mes yeux eut le corps percé de trois fleches , ayant été le seul qui fut exposé à leur vue.

La douleur que me causoit la perte de ce vieux compagnon de tous mes travaux , me porta à un violent desir de vengeance. J'ordonnai d'abord qu'on chargeât cinq canons à cartouche , & quatre à boulets , & nous leur donnâmes une telle bordée , que le souvenir leur en est resté certainement pendant toute leur vie.

Ils n'étoient éloignés de nous , que de la moitié de la longueur d'un cable , & nos canonniers viserent si juste , que quatre de leurs canots furent renversés selon toutes les apparences d'un seul & même coup.

Ce n'étoit pas le *fort compliment* qu'ils nous avoient fait , qui avoit excité ma colere , nous n'en comprenions pas le sens ,





Mort de vendredi.

&  
le  
en  
c  
la  
fa  
q  
to  
d  
re  
ro  
c  
  
e  
c  
il  
m  
u  
tr  
f  
c  
P  
r

& tout ce que j'avois résolu de faire pour les punir de leur impolitesse, c'étoit de les effrayer en tirant quatre ou cinq canons chargés seulement de poudre. Mais voyant la décharge furieuse qu'ils nous faisoient sans raison, & la mort du pauvre *Vendredi*, qui méritoit si bien toute mon estime, & toute ma tendresse, je crus être en droit devant Dieu & devant les hommes, de repousser la force par la force, & j'aurois été charmé même d'abymer tous leurs canots.

Quoi qu'il en soit, notre bordée fit une exécution terrible; je ne sçaurois dire précisément combien nous en tuâmes; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur & une consternation semblable. Il y avoit treize ou quatorze de leurs canots tant brisés que renversés & coulés à fond, & ceux qui les avoient montés étoient tués en partie, ils tâchoient de se sauver à la nage.

Les autres étoient hors de sens à force d'être effrayés, & ne songeoient qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades, dont les canots avoient été coulés à fond ou ruinés par notre canon. Leur perte par conséquent doit avoir été considérable; nous n'en prîmes qu'un seul, qui nageoit encore dans la mer une heure après le combat.

Leur fuite fut si précipitée, que dans trois



heures ils furent absolument hors de la portée de nos yeux, excepté trois ou quatre canots, qui faisoient eau selon toutes les apparences, & qui ne pouvoient pas suivre le gros avec la même rapidité.

Notre Prisonnier étoit tellement étourdi de son malheur, qu'il ne vouloit ni parler, ni manger, & nous crûmes tous qu'il se vouloit faire mourir de faim. Je trouvai pourtant un moyen de lui faire revenir la parole, en faisant semblant de le faire rejeter dans la mer, & de le remettre dans l'état où on l'avoit trouvé, s'il vouloit s'obstiner à garder le silence. On fit plus, on le jeta effectivement dans la mer, & l'on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe en nageant, & y étant rentré à la fin, il devint plus traitable, & commença à parler, mais dans un langage dont personne de nous ne pouvoit entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant levé, nous remîmes à la voile, tout le monde étant charmé de s'être tiré de cette affaire, hormis moi qui étois au désespoir de la perte de *Vendredi*, & qui aurois souhaité de retourner à l'Isle, pour en tirer quelque autre propre à me servir; mais c'étoit une chose impossible, & il falloit suivre notre route. Notre prisonnier cependant commençoit à comprendre quelques mots Anglois, & à s'apivoiser avec nous. Nous lui demandâmes alors de quel Pays il étoit venu avec ses compagnons, mais il nous fut impossible d'entendre un

mot de sa réponse. Il parloit du gosier d'une maniere si creuse & si étrange, qu'il ne paroïssoit pas seulement former des sons articulés ; & nous crûmes tous qu'on pouvoit parfaitement bien parler cette Langue-là avec un baillon dans la bouche. Nous ne pûmes pas remarquer qu'il se servît des dents, des levres, de la langue, ni du palais : ses paroles ressembloient aux différens tons qui sortent d'un cor de chasse. Il ne laissa pas, dans quelque-tems delà, d'apprendre un peu d'Anglois, & alors il nous fit entendre que la flotte, qui nous avoit attaquée, avoit été destinée par leurs Rois pour leur donner une grande bataille. Nous lui demandâmes, combien de Rois ils avoient donc ? Il dit qu'ils étoient cinq Nations, & qu'ils avoient cinq Rois, & que leur dessein avoit été d'aller combattre deux Nations ennemies. Nous lui demandâmes encore par quelle raison ils s'étoient aprochés de nous, & nous scûmes de lui, que leur intention n'avoit été d'abord que de contempler une chose si merveilleuse que notre Vaisseau le leur avoit paru. Tout cela fut exprimé dans un langage, plus mauvais encore que ne l'avoit été celui de *Vendredi*, quand il commença à s'énoncer en Anglois.

Il faut que je dise encore un mot ici du pauvre garçon, du fidèle *Vendredi* ; nous lui rendîmes les derniers honneurs, avec toute la solemnité possible ; nous le mîmes dans un cercueil, & après l'avoir jetté dans

la mer , nous prîmes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainfi que finit la vie du meilleur & du plus eftimable de tous les Domestiques.

Continuant notre Voyage avec un bon vent , nous découvrîmes la terre , le douzieme jour après cette Aventure , au cinquieme degré de Latitude Méridionale : c'étoit la Partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le Nord-Eft. Nous fîmes cours vers le *Sud-quart à l'Eft* , en ne perdant point le rivage de vue pendant quatre jours , à la fin defquels nous doublâmes le Cap de Saint-Augustin , & trois jours après nous laiffâmes tomber l'ancre dans la Baye de Tous-les-Saints , l'endroit d'où étoit venue toute ma bonne & toute ma mauvaife fortune.

Jamais Vaisseau n'étoit venu qui y eût moins d'affaires , & cependant nous n'obtînmes qu'avec beaucoup de peine , d'avoir la moindre correspondance avec les Habitans du Pays ; ni mon Affocié , qui faisoit dans ce Pays une très-belle figure , ni mes deux Facteurs , ni le bruit de la maniere miraculeuse , dont j'avois été tiré de mon désert , ne me purent obtenir cette faveur. Mon Affocié à la fin , se souvenant que j'avois donné autrefois 300 *Moidores* au Prieur du Monastere des Augustins , & deux cens aux pauvres , obligea ce Religieux d'aller parler au Gouverneur , & de lui demander la permission d'aller à terre , pour moi , le



Capitaine, & huit autres hommes. On nous l'accorda, mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée, & que nous n'emmenerions personne delà sans une permission expresse.

Ils nous firent observer ces conditions avec tant de sévérité, que j'eus toutes les peines du monde à faire venir à terre trois balles de draps fins, d'étoffes, & de toiles que j'avois apportées exprès pour en faire présent à mon Associé.

C'étoit un homme très-généreux, & qui avoit de fort beaux sentimens, quoique, tout comme moi, il eût eu d'abord peu de chose. Sans sçavoir que j'eusse le moindre dessein de lui faire un présent, il m'envoya à bord du vin & des confitures, pour plus de 30 *Moïdores*; & il y ajouta du tabac, & quelques belles médailles d'or. Mon présent n'étoit pas de moindre valeur que le sien, & lui devoit être très-agréable: j'y joignois la valeur de cent livres sterling en en mêmes marchandises, mais dans une autre vue, & je le priai de faire dresser ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma Colonie ce que je lui avois promis.

L'affaire fut faite en fort peu de jours, & quand ma barque fut toute équipée, je donnai au Pilote de telles instructions pour trouver mon Isle, qu'il étoit absolument impossible qu'il la manquât; aussi la trouva-t-il, comme j'ai appris dans la suite par les lettres de mon Associé.

En moins de rien elle fut chargée de la cargaison que je destinois à mes gens , & un de nos Matelots , qui avoit été à terre avec moi dans l'Isle , s'offrit d'aller avec la chaloupe , & de s'établir dans ma Colonie , pourvu que j'ordonnasse par une lettre au Gouverneur Espagnol , de lui donner des habits , du terrain , & des outils nécessaires pour commencer une plantation ; ce qu'il entendoit fort bien , ayant été *Planteur* autrefois à *Mary-Land* , & Boucanier par-dessus le marché.

Je l'encourageai dans ce dessein , en lui accordant tout ce qu'il me demandoit , & en lui faisant present de l'Esclave que nous avions pris dans la dernière rencontre ; & je donnai ordre au Gouverneur Espagnol de lui donner une portion de tout ce qui lui étoit nécessaire , égale à celles qui avoient été distribuées aux autres.

Quand la chaloupe fut prête à mettre en mer , mon Affocié me dit qu'il y avoit-là un *Planteur* de sa connoissance fort brave homme , mais qui avoit eu le malheur de s'attirer la disgrâce de l'Eglise : *Je n'en sçai pas trop bien la raison* , me dit-il , *mais je le crois hérétique dans le fond du cœur , & il a été obligé de se cacher , pour ne pas tomber entre les mains de l'Inquisition. Il seroit charmé de trouver cette occasion d'échapper avec sa femme & avec ses deux filles , & si vous voulez lui donner le moyen de commencer une plantation dans votre Isle ,*  
je

*je lui donnerai quelque argent pour commencer ; car les Officiers de l'Inquisition ont saisi tous ses effets , & il ne lui resterien , que quelques meubles & deux Esclaves. Quoique je haïsse ses principes , ajoutat-il , je serois fâché qu'il tombât entre leurs mains , car il est certain qu'il seroit brûlé tout vif.*

J'y consentis dans le moment , & nous cachâmes ce pauvre homme avec toute sa famille dans notre Vaisseau , jusqu'à ce que la chaloupe fût prête à partir , & alors nous y mîmes toutes ses hardes , & nous l'y menâmes lui-même dès qu'elle fut sorti de la Baye.

Le Matelot qui avoit pris le même parti , fut charmé de se voir un pareil compagnon. Ils étoient à peu près également riches ; ils avoient quelques outils nécessaires pour commencer une plantation , & voilà tout. Néanmoins ils avoient avec eux quelques plantes de Cannes de sucre avec les matériaux nécessaires pour en tirer de l'utilité , & l'on m'assuroit que le Planteur Portugais prétendu Hérétique , entendoit parfaitement tout ce qui concerne cette sorte de plantation.

Ce que j'envoyois de plus considérable à mes Sujets , consistoit en trois Vaches à lait , cinq Veaux , vingt-deux Porcs , trois Truies pleines , deux Cavales , & un Cheval entier.

Outre cela , pour faire plaisir à mes Espagnols , je leur envoyois trois femmes Por-



tugaises , en les priant de leur donner des époux , & de les traiter avec douceur. J'aurois pu leur en faire avoir un plus grand nombre ; mais je sçavois que mon Portugais persécuté avoit avec lui deux filles , & qu'il n'y avoit que cinq Espagnols en état de se marier , puisque les autres avoient des femmes dans leur Patrie.

Toute cette Cargaison arriva en bon état dans l'Isle , & l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes Sujets , qui avec cette addition se trouvoient alors au nombre de soixanté ou soixante-dix , sans les petits enfans , qui étoient en grande quantité , comme j'appris ensuite au retour de mes Voyages , par des Lettres que je reçus à Londres par la voie de Portugal.

Il ne me reste pas un mot à dire à présent de mon Isle , & quiconque lira le reste de mes Mémoires , fera fort bien de n'y songer plus , & de s'attacher entièrement aux folies d'un Vieillard , qui ne devient pas plus sage , ni par ses propres malheurs , ni par les malheurs d'autrui ; d'un vieux imbécille , dont les passions ne sont pas amorties par quarante ans de miseres & de disgraces , ni satisfaites par une prospérité qui surpasse ses espérances mêmes.

Je n'étois non plus obligé d'aller aux Indes , qu'un homme , qui est en liberté , & qui n'est coupable d'aucun crime , est obligé d'aller au Geolier de *Newgate* , pour le prier de l'enfermer parmi les autres prison-

niers , & de le laisser mourir de faim.

Puisque j'avois une si grande tendresse pour mon Isle , j'aurois pu prendre un petit Vaisseau , pour m'y en aller directement ; j'aurois pu décharger de tout ce que j'avois embarqué dans le Vaisseau de mon Neveu , & j'aurois pu prendre avec moi une patente du Gouvernement , pour m'assurer la propriété de mon Isle , en la soumettant au *Haut Domaine* de la Grande-Bretagne. J'aurois pu y transporter du Canon , des munitions , des Esclaves , des Planteurs. J'aurois pu y faire une Citadelle au nom de l'Angleterre , & y établir une Colonie stable & florissante. Ensuite pour agir par principe , & en homme sage , je devois m'y fixer moi-même , renvoyer mon petit Navire chargé de bon ris , comme il m'étoit aisé de le faire en six mois de tems , & prier mes Correspondans de le charger de nouveau de tout ce qui pourroit être utile & agréable à mes Sujets. Malheureusement je n'avois pas des vues si raisonnables ; je n'étois pas touché des avantages considérables que j'aurois pu trouver dans un pareil établissement ; j'étois possédé seulement par un *Démon Aventurier* , qui me forçoit à courir le monde simplement pour courir. Il est vrai que je me plaisois fort à être le bienfaiteur de mes Sujets , à leur faire du bien par ma propre autorité , sans dépendre d'aucun Souverain , enfin à représenter ces anciens Patriarches ,

qui étoient les Rois de leurs familles. Je n'avois pas des desseins plus étendus ; je ne songeois pas même à donner un nom à l'Isle ; & je l'abandonnai comme je l'avois trouvée , n'appartenant proprement à personne , & sans y établir aucune forme de Gouvernement parmi mes gens. Quoiqu'en qualité de pere & de bienfaiteur j'eusse quelque influence sur leur conduite, je n'avois pourtant sur eux qu'une *Autorité précaire* , & ils n'étoient obligés de m'obéir que par les regles de la bienséance. Passe encore , si j'avois resté avec eux ; les affaires auroient pu prendre un bon train ; mais comme je les plantois-là pour reverdir , sans remettre jamais le pied dans l'Isle , tout devoit tomber nécessairement dans le désordre. C'est ce qui arriva précisément , à ce que j'appris dans la suite par une Lettre de mon Associé , qui y avoit envoyé de nouveau une chaloupe. Je ne reçus cette Lettre que cinq ans après qu'elle avoit été écrite , & je vis que les affaires de ma Colonie ne faisoient que des progrès très-chétifs , que mes gens étoient fort las de rester dans cet endroit ; qu'Atkins étoit mort ; que cinq Espagnols s'en étoient allés ; que quoiqu'ils n'eussent pas reçu de grandes insultes de la part des Sauvages , ils ne laissoient pas d'avoir eu quelques petits combats avec eux. Enfin qu'ils l'avoient conjuré de m'écrire que je me souvinsse de ma promesse de les tirer delà , & de leur procurer le plaisir d'aller mourir dans leur Patrie.



Mes courses & mes nouvelles disgraces ne me laisserent pas le loisir de me souvenir de cet engagement , ni de tout autre chose qui concernât l'Isle ; & ceux qui veulent sçavoir le reste de mes Aventures , n'ont qu'à me suivre dans une nouvelle carrière de folies & de malheurs : ils pourront du moins apprendre par-là , que bien souvent le Ciel nous punit en exauçant nos desirs , & qu'il nous fait trouver les plus grandes afflictions en satisfaisant nos vœux les plus ardens.

Que par conséquent aucun homme sage ne se flatte de la force de sa raison , quand il s'agit de choisir un genre de vie. L'homme est un animal qui a la vue bien courte. Ses passions ne sont pas ses meilleurs amis , & ses penchans les plus vifs sont d'ordinaire ses plus mauvais Conseillers.

Je dis tout ceci , en réfléchissant sur le desir impétueux que je m'étois senti dès ma plus tendre jeunesse , de courir le monde , & sur les malheurs où m'a précipité ce penchant si naturel , qu'il paroïssoit être né avec moi. Il m'est aisé de vous rapporter d'une maniere historique , & de vous faire comprendre les effets de ce penchant , avec les circonstances qui l'ont , pour ainsi dire , animé & fait agir ; mais les vues secrètes de la Providence en nous permettant de suivre aveuglément des penchans si bizarres , ne sçauroient être comprises que par ceux qui ont pris l'habitude de consi-

dérer avec attention les voies de cette Providence, & de tirer des conséquences pieuses de la Justice de Dieu, & de nos propres égaremens.

Mais je me suis assez étendu sur le ridicule de ma conduite ; il est tems d'en revenir à mon Histoire. Je m'étois embarqué pour les Indes, & j'y fus. Il faut pourtant que j'avertisse ici, qu'avant que de continuer ma course, je fus obligé de me séparer de mon jeune Ecclésiastique, qui m'avoit donné de si fortes preuves de sa piété. Trouvant-là un Navire prêt à faire voile pour Lisbonne, il me demanda permission de s'y embarquer ; c'est ainsi qu'il paroïsoit prédestiné à n'achever jamais ses Voyages. J'y consentis, & j'aurois fait sagement de prendre le même parti.

Mais j'en avois pris un autre, & le Ciel fait tout pour le mieux. Si j'avois suivi ce Prêtre, je n'aurois pas eu si grand nombre de sujets d'être reconnoissant envers Dieu, & l'on n'auroit jamais entendu parler de la seconde Partie des *Voyages & des Aventures* de ROBINSON CRUSOE.

Du Bresil nous allâmes tout droit par la mer Atlantique au Cap de Bonne-Espérance, notre Voyage jusques-là fut passablement heureux, quoique de tems en tems nous eussions les vents contraires & quelques tempêtes, mais mes grands malheurs sur mer étoient finis, mes disgraces futures devoient m'arriver par terre, afin qu'il pa-

rût qu'elle peut nous servir de châtiment , aussi-bien que la mer , quand il plaît ainsi au Ciel , qui dirige à ses fins les circonstances de toutes les choses.

Comme notre Vaisseau étoit uniquement destiné au commerce , nous avions , à bord , un *Inspecteur* ou *Super-Cargo* , qui en devoit régler tous les mouvemens , après que nous serions arrivés au Cap de Bonne-Espérance. Tout avoit été confié à ses soins , & à sa prudence , & il n'étoit limité que dans le nombre de jours qu'il falloit rester dans chaque Port. Ainsi je n'avois que faire de m'en mêler ; ce *Super-Cargo* & mon Neveu le Capitaine délibéroient entr'eux , sur les différens partis qu'il y avoit à prendre.

Nous ne nous arrêtâmes pas plus long-tems au Cap qu'il le falloit pour prendre de l'eau fraîche , les autres choses qui nous étoient nécessaires , & nous nous hâtâmes autant qu'il fut possible pour arriver à la Côte de Coromandel , parce que nous étions informés qu'un Vaisseau de guerre François de 50 pieces , avec deux grands Vaisseaux Marchands , avoient pris la route des Indes. Je sçavois que nous étions en guerre avec les François , & par conséquent je n'étois pas sans appréhension : heureusement ils allèrent leur chemin , sans que nous en ayons entendu parler dans la suite.

Je n'embarrasserai pas ma narration de la description des Lieux , du Journal du



Voyage, des variations de la Bouffole, des Latitudes, des Mouffons, de la situation des Ports, & d'autres particularités qui rendent si ennuyeuses les Relations des Voyages de long cours, & qui sont si inutiles à ceux qui n'ont pas dessein de faire les mêmes courses.

Il suffira de nommer le Pays & les Ports où nous nous sommes arrêtés, & de dire ce qu'il nous est arrivé de remarquable. Nous touchâmes d'abord à l'Isle de Madagascar : le Peuple y étoit féroce & traître, très-bien armé d'arcs & de lances, dont il se sert avec beaucoup de dextérité. Cependant nous y fûmes fort bien pendant quelque tems : ils nous traitèrent avec civilité, & pour des babioles que nous leur donnâmes, comme des couteaux, des ciseaux, &c. ils nous apportèrent onze jeunes bœufs assez petits, mais gras & bons, nous nous servîmes d'une partie pour la manger, pendant le tems que nous devions nous arrêter-là, & nous fîmes saler le reste pour la provision du Vaisseau.

Nous fûmes obligés de demeurer-là quelque-tems, après nous être fournis de vivres; & moi, qui étois curieux de voir de mes propres yeux ce qui se passoit dans tous les coins de l'univers, où la Providence me menoit, je vins à terre aussi-tôt qu'il me fut possible. Un soir nous débarquâmes dans la Partie Orientale de l'Isle, & les Habitans, qui sont en grand nom-

bre , se presserent autour de nous , & d'une certaine distance ils nous considérèrent avec attention. Toutefois étant traités d'eux jusques-là fort honnêtement , nous ne nous crûmes pas en danger ; nous coupâmes seulement trois branches d'arbre que nous plantâmes en terre à quelque pas de nous , ce qui non-seulement dans ce Pays-là est une marque de paix & d'amitié , mais qui porte encore les Insulaires à faire la même chose de leur côté , pour indiquer qu'ils acceptent la paix. Dès que cette cérémonie est faite , il ne leur est pas permis de passer vos branches , & vous ne sçauriez passer les leurs , sans leur déclarer la guerre. De cette maniere chacun est en parfaite sûreté derriere ses limites , & la place qui est entre-deux , sert de marché , & de côté & d'autre on y trafique librement. En y allant il n'est pas permis de porter des armes , & les gens du Pays même , avant que d'avancer jusques-là , fichent leurs lances en terre ; mais si on rompt la convention , en leur faisant quelque violence , ils sautent d'abord sur leurs armes , & tâchent de repousser la force par la force.

Il arriva un soir que nous étions venus à terre , que les Insulaires s'assemblèrent en plus grand nombre que de coutume ; mais tout se passa avec la civilité ordinaire. Ils nous apportèrent plusieurs provisions , qu'ils troquèrent contre quelques bagatelles , & leurs femmes mêmes nous fournirent du

lait & quelques racines , que nous reçûmes avec plaisir ; en un mot tout étoit paisible , & nous résolûmes même de passer toute la nuit à terre , dans une hutte que nous nous étions faite de quelques rameaux.

Je ne sçai pas par quel pressentiment je n'étois pas si content que les autres de rester toute la nuit à terre ; & sçachant que notre chaloupe étoit à l'ancre à un jet de pierre du rivage , avec deux hommes pour la garder , j'en fis venir un à terre , pour couper quelques branches , pour nous en couvrir dans la chaloupe , & ayant étendu la voile , je me couchai dessus à l'abri de cette verdure.

Environ à deux heures après minuit , nous entendîmes des cris terribles d'un des mariniers , qui nous prioit au nom de Dieu de faire aprocher la chaloupe , si nous ne voulions pas que tous nos gens fussent massacrés ; en même-tems j'entendis cinq coups de fusils , qui furent répétés deux fois immédiatement après ; je dis cinq coups , car c'étoit le nombre de toutes les armes à feu qu'ils avoient. On voit assez par la nécessité où ils furent de tirer si souvent , que ces Barbares ne sont pas si effrayés de ce bruit , que ceux avec qui j'avois eu affaire dans mon Isle.

M'étant réveillé en sursaut par tout ce tumulte , je fis avancer la chaloupe , & voyant trois fusils devant moi , je pris la résolution d'aller à terre avec mes deux



Matelots , & d'assister nos gens attaqués.

Nous fûmes près du rivage en moins de rien , mais il nous fut impossible d'exécuter notre dessein , car nos Matelots poursuivis par trois ou 400 de ces Barbares , se jetterent dans la mer avec précipitation pour venir à nous. Ils n'étoient que neuf en tout , n'ayant que cinq fusils : il est vrai que les autres étoient armés de pistolets & de sabres , mais ces armes leur avoient été d'un fort petit usage.

Nous en sauvâmes sept avec bien de la peine , parmi lesquels il y en avoit trois fort blessés. Pendant que nous étions occupés à les faire entrer , nous étions tout aussi exposés qu'eux , car ils nous jettèrent une grêle de dards , & nous fûmes obligés de barricader ce côté de la chaloupe avec nos bancs , quelques planches qui s'y trouvoient par un pur hasard , ou pour mieux dire , par un effet de la Providence Divine.

Cependant si l'affaire étoit arrivée en plein jour , ces gens visent si juste , qu'ils nous auroient percés de leurs fleches , à moins de nous tenir entierement à couvert. La lumiere de la Lune nous les faisoit voir peu distinctement , pendant qu'ils faisoient voler une quantité de dards dans notre barque. Cependant ayant tous rechargé nos fusils , nous fîmes feu dessus , & leurs cris nous firent assez comprendre que nous en avions blessé plusieurs. Cela ne les empêcha pas de rester sur le rivage en ordre de

bataille jusqu'au matin ; sans doute dans la vue d'avoir meilleur marché de nous , dès qu'ils pourroient nous voir.

Pour nous , nous fumes forcés de rester dans cet état , sans sçavoir comment faire pour lever l'ancre , & pour faire voile , ne pouvant pas y réussir sans nous tenir debout ce qui leur auroit donné autant de facilité pour nous tuer , que nous en avons d'abattre un oiseau qui est sur une branche.

Tout ce que nous pumes faire , fut de donner au Vaisseau des signaux , que nous étions en danger ; & quoiqu'il fut à une lieue delà , mon Neveu entendant nos coups de fusil , & voyant par sa Lunette d'approche que nous faisions feu du côté du rivage , comprit d'abord toute l'affaire , & levant l'ancre au plus vite , il vint aussi près de nous qu'il fut possible. Il nous envoya delà l'autre chaloupe , avec dix hommes ; mais nous leur criâmes de ne pas approcher , en leur aprenant notre situation. Alors un de nos Matelots prenant le bout d'une corde , & nageant entre les deux chaloupes , de maniere qu'il étoit difficile aux Sauvages de l'apercevoir , vint à bord de ceux qui étoient envoyés pour nous tirer de ce danger. Là-dessus nous coupâmes notre petit cable , & laissant l'ancre nous fûmes retirés par l'autre chaloupe , jusqu'à ce que nous fussions hors de la portée des fleches. Pendant tout ce tems , nous nous étions couchés derriere notre barricade.

Dès que nous ne fûmes plus entre la Vaisseau & le rivage, le Capitaine donne une bordée terrible aux Barbares, ayant fait charger plusieurs canons à cartouche, & l'exécution en fut affreuse.

Quand nous fûmes revenus à bord, & hors de danger, nous eûmes tout le loisir nécessaire pour examiner la cause de tout ce tintamarre, & de cette rupture subite de la part des Sauvages. Notre *Super-Cargo*, qui avoit été souvent de ce côté-là, nous assura qu'il falloit absolument qu'on eut fait quelque chose pour irriter les Sauvages, qui sans cela ne nous auroient jamais attaqués, après nous avoir reçus comme amis. La meche fut à la fin découverte, & l'on aprit qu'une vieille femme s'étant avancée au-delà de nos branches, pour nous vendre du lait, avoit avec elle une jeune fille, qui apportoit des herbes & des racines; un des Matelots avoit voulu faire quelque violence à la jeune fille, ce qui avoit fait faire un terrible bruit à la vieille, qui en étoit peut-être la Mere ou la parente. Le Matelot néanmoins n'avoit pas voulu lâcher prise, mais il avoit tâché de mener la fille au milieu d'un bocage, hors de la vue de la vieille; celle-là s'étoit retirée là-dessus pour instruire de cet affront ses compatriotes, qui dans l'espace de trois heures avoient assemblé toute cette armée.

Un de nos gens avoit été tué d'un coup



de Javelot dès le commencement , dans le tems qu'il sortoit de la hutte faite de branches. Tous les autres s'étoient tirés d'affaire , excepté celui qui avoit été la cause de tout ce malheur , & qui paya bien cher le plaisir qu'il avoit goûté avec sa noire maîtresse.

Nous ne sçumes pas de long-tems ce qu'il étoit devenu , cependant nous voguâmes deux jours pardevant le rivage avec notre chaloupe , quoique le vent nous exhortât à partir ; nous fîmes toutes sortes de signaux pour lui faire connoître que nous l'attendions , mais toute cette peine fut inutile , nous le crumes perdu ; & s'il avoit souffert lui seul de sa sottise , le mal n'auroit pas été fort considérable.

Je ne pus cependant me satisfaire là-dessus , sans hasarder d'aller une seconde fois à terre , pour voir si je ne pouvois rien découvrir touchant le sort de ce malheureux. Je résolus de le faire pendant la nuit , de peur d'effuyer une seconde attaque des Noirs. Mais je fus fort imprudent en me hasardant de mener avec moi une troupe de Mariniers féroces , sans m'en être fait donner le commandement , ce qui m'engagea malgré moi dans une entreprise aussi malheureuse que criminelle.

Nous choisîmes , le *Super-Cargo* & moi , vingt des plus déterminés garçons de tout l'équipage , & nous débarquâmes dans le même endroit , où les Indiens s'étoient as-

semblés , quand ils nous avoient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein étoit de voir s'ils avoient quitté le Champ de Bataille , & d'en surprendre quelques-uns , s'il étoit possible , afin de les échanger contre le Matelot en question , si par hasard il vivoit encore.

Etant venus à terre sans aucun bruit à dix heures du soir nous partageâmes nos gens en deux pelotons , dont je commandai l'un , & le *Bosseman* l'autre. Nous ne vîmes , ni n'entendîmes personne d'abord , & nous nous avançâmes , en laissant quelque distance entre nos deux petits corps. Vers l'endroit où l'action s'étoit passée nous n'y découvrîmes rien d'abord à cause des ténèbres ; mais quelques momens après notre *Bosseman* tomba à terre , ayant donné du pied contre un cadavre. Là-dessus il fit halte jusqu'à ce que je l'eusse joint , & nous résolûmes de nous arrêter-là en attendant le lever de la Lune , qui devoit venir sur l'horison en moins d'une heure de tems. C'est alors que nous découvrîmes distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens , nous en vîmes 32 à terre , parmi lesquels il y en avoit deux qui respiroient encore. Les uns avoient le bras emporté , les autres la jambe , & les autres la tête , & nous suposâmes qu'on avoit emporté ceux qui avoient été blessés , & qu'on avoit espéré de pouvoir guérir.

Après avoir fait cette découverte , j'étois

d'avis de retourner à bord , mais le Bosseman me fit dire , qu'il étoit résolu , avec ses gens , d'aller rendre une visite à la Ville , où ces chiens d'Indiens demeuroient , & fit prier de l'y accompagner , ne doutant point que nous n'y pussions faire un butin considérable , & avoir des nouvelles de *Thomas Jeffery* ; c'étoit-là le nom du Matelot que nous avions perdu.

S'ils m'avoient demandé permission de tenter cette entreprise , je sçai bien que je leur aurois ordonné positivement de se rembarquer , mais ils se contentèrent de me faire sçavoir leur intention , & de me prier d'être de la partie. Quoique je sçusse combien un tel dessein , où l'on pouvoit perdre beaucoup de monde , étoit préjudiciable à un Vaisseau , dont l'unique but étoit d'aller négocier , je n'avois pas l'autorité nécessaire pour détourner le coup ; je me contentai de leur refuser de les accompagner , & j'ordonnai à ceux qui me suivoient de rentrer dans la chaloupe. Deux ou trois de ces derniers commencèrent d'abord à murmurer contre cet ordre , & de dire qu'ils vouloient y aller , en dépit de moi , & que je n'avois aucun commandement sur eux. *Allons Jean*, s'écria l'un , *veux-tu y venir , pour moi j'y vais certainement.* Jean répondit qu'il le vouloit bien. Il fut suivi d'un autre , & celui-là d'un autre encore , en sorte qu'ils m'abandonnèrent tous hormis un seul que je priai instamment de rester.



Il n'étoit demeuré dans la chaloupe , qu'un seul *Mouffe* ; ainsi il n'y avoit que ce Matelot , le *Super-Cargo* & moi qui retour-nâmes vers la chaloupe , où nous avertîmes les autres que nous resterions pour la garder , & pour en sauver autant qu'il nous seroit possible. Je leur répétois encore , qu'ils entreprenoiient le dessein du monde le plus extravagant , & qu'ils pourroient bien avoir la même destinée que *Jeffery*.

Ils me répondirent en vrais Mariniers , qu'ils agiroient prudemment , & qu'ils me garantissoient qu'ils en viendroient à bout à leur honneur. J'avois beau leur mettre devant les yeux les intérêts du Vaisseau , & que leur conduite étoit inexcusable devant Dieu , & devant les hommes ; c'étoit autant que si j'avois parlé au grand mâit du navire , ils me donnèrent seulement de bonnes paroles , & m'assurèrent qu'ils seroient de retour dans une heure au plus tard. La Ville des Indiens n'étoit , à ce qu'ils me dirent , qu'à un demi mille du rivage , mais ils trouvèrent qu'elle en étoit éloignée de plus de deux grands milles.

C'est ainsi qu'ils s'en allèrent tous , & quoique leur entreprise fût extravagante au suprême degré , il faut avouer pourtant , qu'ils s'y prirent avec toute la précaution possible. Ils étoient tous parfaitement bien armés , car outre un fusil ou un mousquet , ils avoient chacun un pistolet & une bayonnette ; quelques-uns s'étoient munis avec

cela de fabres , & le Bosselman & deux autres avoient des haches d'armes. D'ailleurs ils étoient pourvus tout ensemble de treize Grenades ; en un mot jamais gens plus hardis & mieux armés n'entreprirent un dessein abominable , & extravagant.

Quand ils s'en allèrent, ils n'étoient animés que par le desir du butin , & par l'espérance de trouver de l'or, mais une circonstance, où ils ne s'attendoient pas , les remplit de l'esprit de vengeance , & les changea tous en autant de Diablies incarnés. Étant arrivés à un petit nombre de maisons Indiennes , qu'ils avoient pris pour la Ville même , ils se virent fort éloignés de leur compte , puisqu'il n'y avoit-là que treize huttes , & qu'il leur étoit impossible de sçavoir la situation , & la grandeur de la Ville , qu'ils avoient dessein de saccager.

Ils délibérèrent long-tems sans sçavoir quel parti prendre. S'ils attaquoient ce hameau , il falloit égorger tous les habitans sans qu'il en échapât un seul , pour donner l'alarme à la Ville , ce qui leur attireroit toute une armée ; & s'ils laissoient ces gens-là en repos , il leur étoit absolument impossible de trouver le chemin de la Ville , & d'exécuter leur beau projet.

Ils choisirent pourtant ce dernier parti , résolu de chercher la Ville le mieux qu'il leur seroit possible. Après avoir marché quelques momens , ils trouverent une va-

che attachée à un arbre , & ils résolurent d'abord de s'en faire un Guide. Voici comme ils raisonnerent ; ou la vache appartient au Hameau , ou à la Ville. Si elle est déliée , elle cherchera son étable sans doute. Si elle retourne en arriere , nous n'avons rien à lui dire , elle nous est inutile absolument ; mais si elle va en avant , nous n'avons qu'à la suivre ; elle nous menera indubitablement où nous voulons être. Là-dessus ils couperent la corde , virent avec plaisir la vache marcher devant eux. Pour faire court , elle les mena tout droit vers la Ville , qu'ils virent composée à peu près de 200 Cabanes , dont quelques-unes contenoient plusieurs familles.

Ils y trouverent un profond silence ; & tout le monde endormi tranquillement comme dans un endroit , n'avoit jamais été exposé aux attaques de quelque Ennemi. Ils tinrent alors un nouveau Conseil de guerre , & ils résolurent de se partager en trois Corps , de mettre le feu à trois maisons , dans les trois différentes parties du Bourg , & de saisir & de garroter les gens , à mesure qu'ils sortiroient de leurs maisons embrasées. Si quelqu'un leur résistoit , leur parti étoit tout pris. Au reste le pillage étoit leur grand but , & ils étoient bien résolus de s'en acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Ils trouverent bon pourtant de commencer par visiter toute la Ville , sans faire le moindre bruit , afin d'en examiner



l'étendue , & de juger delà si leur dessein étoit praticable, ou non.

Après l'avoir fait , ils se déterminèrent hardiment à tenter fortune; mais tandis qu'ils s'animoient les uns les autres , les trois qui s'étoient les plus avancés , se mirent à crier tout haut qu'ils avoient trouvé *Thomas Jeffery* , ce qui fit courir tous les autres de ce côté-là. Ils trouverent effectivement ce malheureux , à qui on avoit coupé la gorge , pendu par un bras tout nud. Il y avoit près delà une maison Indienne , où se trouvoient plusieurs des principaux de la Ville , qui avoient été dans le combat , & dont quelques-uns avoient été blessés. Nos gens virent qu'ils étoient éveillés , puisqu'ils parloient les uns aux autres , mais il leur étoit impossible d'en scavoir le nombre.

Le spectacle de leur camarade égorgé leur donna une telle fureur , qu'ils jurèrent les uns aux autres de s'en venger & de ne donner quartier à aucun Indien , qui tomberoit entre leurs mains , & dans le moment ils mirent la main à l'œuvre. Comme les maisons étoient basses & routes couvertes de chaume , il ne leur fut pas difficile d'y mettre le feu , & en moins d'un quart-d'heure , toute la Ville brûloit en quatre ou cinq différens endroits. Ils n'oublierent pas sur-tout la Cabane où se trouvoient les Indiens éveillés , dont je viens de faire mention. Dès que le feu commença à y prendre , les pauvres gens ef-

frayés chercherent la porte pour se sauver, mais ils rencontrèrent un danger, qui n'étoit pas moindre, & le Bosseman en tua deux de sa propre main avec sa hache d'armes. La maison étant grande, & remplie de gens, il ne voulut pas y entrer pour en achever le massacre, mais il y jeta une Grenade, qui les effraya d'abord, mais qui en crevant ensuite leur fit pousser les cris les plus lamentables.

La plupart des Indiens qui se trouvoient dans cette maison furent tués, ou blessés par la grenade, excepté deux ou trois, qui voulurent de nouveau sortir par la porte, où ils furent reçus par le Bosseman & par deux autres la bayonnette au bout du fusil & misérablement massacrés. Il y avoit dans la maison un autre appartement plus reculé où se trouvoit le Roi, ou le Capitaine Général de cette Ville, avec quelques autres. Nos gens les forcèrent d'y rester, jusqu'à ce que la maison consumée par les flammes leur tombât sur la tête, & les écrasât.

Pendant toute cette exécution, ils ne tirèrent pas un seul coup de fusil, ne voulant éveiller le Peuple qu'à mesure qu'ils étoient en état de le dépêcher; mais le feu les fit sortir du sommeil assez vite, ce qui força les Anglois à se tenir ensemble en corps, l'incendie ne trouvant que des matières extrêmement combustibles, se répandit en moins de rien au long & au

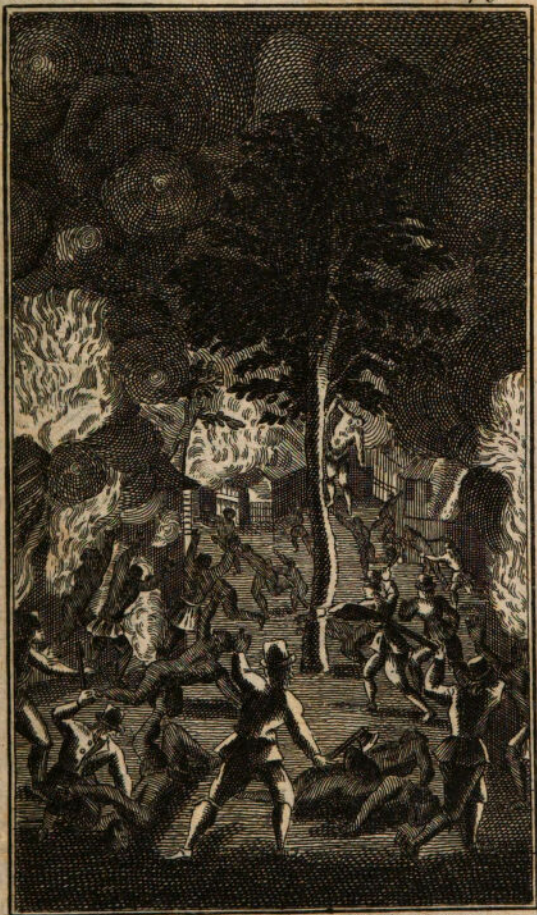
large, & rendit les rues, entre les maisons, presque impraticables. Il falloit pourtant suivre le feu, pour exécuter cet affreux dessein avec plus de sûreté, & dès que la flamme faisoit sortir les habitans hors de leurs maisons, ils étoient d'abord assommés par mes furieux, qui pour tenir leurs rages en haleine, ne faisoient que crier les uns aux autres, de se souvenir du pauvre *Jeffery*.

Pendant tout ce tems-là j'étois dans de fort grandes inquiétudes, particulièrement quand je vis l'incendie, que l'obscurité de la nuit me faisoit paroître comme s'il n'étoit qu'à quelques pas de moi.

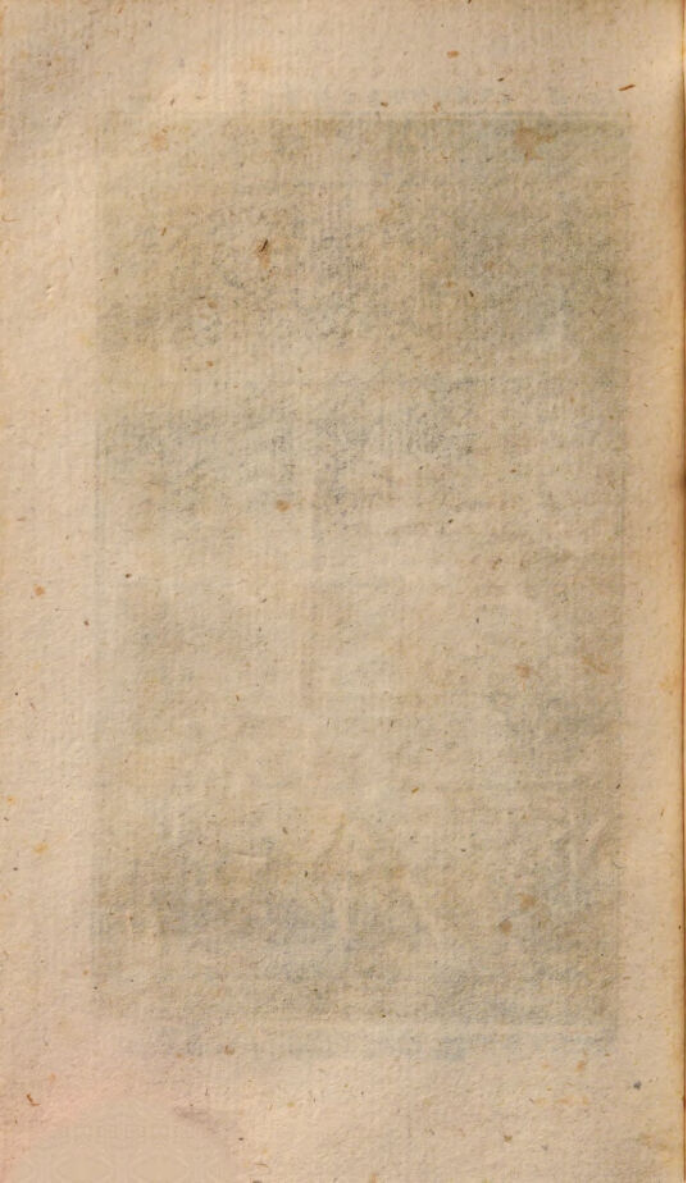
D'un autre côté mon Neveu le Capitaine, qui avoit été éveillé par ses gens, voyant ces flammes en fut dans une surprise extraordinaire; il n'en pouvoit pas deviner la cause & il craignit fort que je ne fusse dans quelque grand danger, aussi-bien que le *Super-Cargo*. Mille pensées lui rouloient dans l'esprit, & enfin, quoiqu'il ne pût qu'à peine tirer plus de monde du Vaisseau, il résolut de se jeter dans l'autre chaloupe, & de venir à notre secours lui-même avec treize hommes.

Il fut fort étonné de me trouver avec le *Super-Cargo* dans la chaloupe accompagnés seulement d'un seul Matelot, & du Mouffe. Quoiqu'il fût fort aisé de nous voir sains & saufs, il étoit très-impatient de sçavoir ce qui se passoit à l'égard des autres.





*Massacre et embrasement de Madagascar pour venger  
la mort de Iavahy.*



La flamme s'augmentoît de moment à autre, & nos gens ayant commencé à se servir de leurs armes à feu, les fréquens coups de fusil que nous entendions ne pouvoient que nous donner la plus grande curiosité, pour une affaire où nous étions si fort intéressés.

Le Capitaine ayant pris sa résolution, me dit qu'il vouloit aller donner du secours à ses gens, quelque chose qui en pût arriver. Je tâchai de l'en détourner par les mêmes raisons que j'avois employées contre les autres; je lui alléguai le soin qu'il devoit avoir de son Vaisseau, l'intérêt des Propriétaires, la longueur du voyage, &c. & je m'offrois d'aller reconnoître avec les deux hommes, qui m'étoient restés, pour découvrir de quelque distance, quel devroit être probablement l'événement de cette affaire, & pour l'en venir informer au plus vite.

C'étoit haranguer un sourd; mon Neveu étoit aussi incapable d'entendre raison que tout le reste. Il vouloit y aller, me dit-il, & il étoit fâché d'avoir laissé plus de dix hommes dans le Vaisseau. Il n'étoit pas homme à laisser périr ses gens faute de secours, il étoit résolu de leur en donner, quand il devroit perdre le Vaisseau, & la vie même.

Dans ces circonstances, bien loin de persuader le Capitaine de rester-là, je fus obligé de le suivre. Il ordonna à deux hommes de s'en retourner à bord avec la Pi-



nasse , & d'aller chercher encore douze de leurs camarades , dont six devoient garder les chaloupes , pendant que les six autres marcheroient vers la Ville. De cette maniere il ne devoit rester que seize hommes dans le Vaisseau , dont tout l'équipage ne consistoit qu'en soixante-cinq hommes, desquels deux avoient été tués dans la premiere action.

Ces ordres étant donnés , nous nous mîmes en marche , & guidés par le feu nous allâmes tout droit vers la Ville. Si les coups de fusil nous avoient étonnés de loin , nous fûmes remplis d'horreur quand nous fûmes près delà par les cris des malheureux habitans , qu'on traitoit d'une maniere si affreuse.

Je n'avois jamais été présent au sac d'une Ville : j'avois bien entendu parler de *Drogheda* en Irlande , où Olivier Cromwel avoit fait massacrer tout le Peuple , hommes , femmes , enfans. J'avois vu la description de la prise de Magdebourg par le Comte de Tilly , & du massacre de plus de 22000 personnes de tout sexe , & de tout âge ; mais je n'avois vu rien de pareil de mes propres yeux , il m'est impossible d'en donner une idée , d'exprimer les terribles impressions que cette action abominable fit sur mon esprit.

Parvenus jusqu'à la Ville nous ne vîmes aucun moyen d'entrer dans les rues ; nous fûmes donc obligés de la côtoyer , & le premier

premier objet qui s'offrit à nos yeux, étoient les ruines, ou plutôt les cendres d'une Cabane, devant laquelle nous vîmes à la lumière du feu, les cadavres de quatre hommes & de trois femmes, & nous crûmes en découvrir quelques autres au milieu des flammes. En un mot, nous aperçûmes d'abord les traits d'une rage si barbare, & si éloignée de l'humanité, que nous crûmes impossible que nos gens en fussent les Auteurs, & que nous les jugeâmes tous dignes de la mort la plus cruelle, s'ils en étoient effectivement coupables.

L'incendie cependant alloit toujours en avant, & les cris suivoient le même chemin que le feu, ce qui nous mit dans la plus grande consternation. Quand nous nous fûmes avancés de ce côté-là, nous vîmes à notre grand étonnement trois femmes nues poussant les cris les plus affreux, s'enfuir de notre côté, comme si elles avoient des ailes; 16 ou 17 hommes du Pays suivoient la même route, ayant à leurs trousses 3 ou 4 de nos bouchers Anglois, qui ne pouvant pas les atteindre firent feu sur eux, & en renversèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre Corps de leurs ennemis, & firent des hurlemens épouvantables, sur-tout les femmes, persuadées que nous allions les massacrer dans le moment.

Mon sang se glaça dans mes veines,  
*IV. Partie.*

quand je vis cet affreux spectacle , & je crois que si nos quatre Matelots étoient venus jusqu'à nous , j'aurois fait tirer dessus. Cependant nous nous mîmes un peu à l'écart , pour faire comprendre aux pauvres Indiens , qu'ils n'avoient rien à craindre de nous.

Là - dessus , ils s'aprocherent , se jetterent à terre , & en levant les mains vers le Ciel , ils sembloient nous demander , par les tons les plus lamentables , de vouloir bien leur sauver la vie.

Nous leur fîmes comprendre que c'étoit là notre dessein , sur quoi ils se mirent tous dans un petit peloton derriere un retranchement. Dans ces entrefaites , j'ordonnai à mes gens de se tenir tous ensemble , & de n'attaquer personne , mais de tâcher de saisir quelqu'un de nos gens , pour apprendre de quel Diable ils étoient possédés , & quelle étoit leur intention. Je leur dis encore , que s'ils rencontroient leurs camarades enragés , ils tâchassent de les faire retirer , en les assurant , que s'ils restoient-là jusqu'au jour , ils se verroient environnés de cent mille Indiens. Là-dessus je les quittai , & suivis seulement de deux hommes , je me mis parmi les pauvres fuyards , que nous avions sauvés. C'étoit la chose du monde la plus triste à voir ; quelques-uns avoient les mains brûlées , d'autres avoient les pieds tout grillés à force de courir par le feu. Une des femmes étant tombée en



passant par les flammes avoit le corps à moitié rôti, & deux ou trois hommes avoient plusieurs coups de sabres dans le dos, & dans les cuisses. Un quatrieme étoit percé de part en part d'un coup de fusil, & rendit l'ame à mes yeux.

J'aurois fort souhaité d'apprendre les motifs de cet abominable massacre, mais il me fut impossible d'entendre un mot de ce qu'ils me disoient; tout ce que je pus comprendre par leurs signes c'étoit, qu'ils étoient aussi ignorans là-dessus que moi-même. Cette horrible entreprise m'effraya tellement que je résolus à la fin de retourner vers mes gens, de pénétrer dans la Ville au travers des flammes, & de mettre fin à cette boucherie, à quelque prix que ce fût.

Dans le tems que je communiquois ma résolution à mes gens, & que je leur ordonnois de me suivre, nous vîmes quatre de nos gens avec le *Bosseman* à leur tête, courir comme des furieux par-dessus les corps de ceux qu'ils avoient tués. Ils étoient tous couverts de sang & de poussiere; nous leur criâmes de toutes nos forces de venir à nous, ce qu'ils firent dans le moment.

Dès que le *Bosseman* nous aperçut il poussa un cri de triomphe, charmé de voir arriver du secours. *Ah! mon brave Capitaine, s'écria-t-il, je suis ravi de vous voir, nous n'avons pas encore à moitié fait avec*

*ces Diables, avec ces chiens d'Enfer ; j'en tuerai autant que le pauvre Jefféry avoit de cheveux à la tête ; nous avons juré de n'en épargner pas un seul, nous voulons exterminer toute cette abominable Nation. Là-dessus il se remit à courir, tout échauffé & tout hors d'haleine, sans nous donner le tems de lui dire un mot.*

Enfin, criant de toutes mes forces ; arrête, barbare, chien, lui dis-je, je te défends sous peine de la vie, de toucher davantage un seul de ces pauvres gens ; si tu ne t'arrête, tu es mort dans le moment.

*Comment donc, Monsieur, répondit-il, sçavez-vous ce qu'ils ont fait ? Si vous voulez voir la raison de notre conduite, vous n'avez qu'à approcher. Là-dessus, il nous montra le malheureux Jefféry égorgé & pendu à un arbre.*

J'avoue que ce spectacle étoit capable de me porter à approuver leur vengeance, s'ils ne l'avoient pas poussée si loin, & je me remis dans l'esprit ces paroles que Jacob adressa autrefois à ses fils Simeon & Levi : *Maudit soit leur colere, car elle a été féroce, & leur vengeance, car elle a été cruelle.*

Le triste objet que nous venions de voir me donna dans le moment de nouvelles affaires ; car ceux qui me suivoient & mon Neveu, en conçurent une rage aussi difficile à modérer, que celle du Bosseman & de ses gens. Mon Neveu me dit, qu'il craignoit seulement que ses gens ne fussent pas

les plus forts, & qu'au reste il croyoit qu'il ne falloit pas épargner un seul de ces Indiens, qui tous avoient trempé dans un si abominable meurtre, & qui avoient mérité la mort, comme des assassins. Sur ce discours huit des derniers venus volèrent sur les pas du Bossleman pour mettre la dernière main à ce cruel attentat ; & moi, voyant inutile tout ce que je faisois pour les modérer, je m'en revins triste & pensif, ne pouvant pas soutenir la vue de ce meurtre, ni les cris des malheureux qui tomboient entre les mains de nos barbares Matelots.

Je n'étois accompagné que du *Super-Cargo*, & de deux autres hommes, & j'avoue qu'il y avoit bien de l'imprudence à moi de retourner vers nos chaloupes avec si peu de monde. Le jour aprochoit, & l'allarme, qui s'étoit répandue par tout le Pays, avoit rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances, d'arcs, & de fleches. Heureusement je manquai cet endroit allant tout droit au rivage, quand nous y arrivâmes il étoit déjà plein jour ; nous nous mîmes aussi-tôt dans la *Pinasse*, & après être venus abord, nous la renvoyâmes dans la pensée que nos gens pourroient bien en avoir besoin pour se sauver.

Je vis alors que le feu commençoit à s'éteindre, & que le bruit cessoit, mais une demi-heure après j'entendis une salve de



fufils; j'apris dans la fuite, que nos gens l'avoient faite sur les Indiens qui s'étoient attroupés près du petit hameau. Ils en tuerent 16 ou 17, & mirent le feu à leurs Cabanes, mais ils laisserent en repos les femmes & les enfans. Lorsque mes gens s'aprochoient du rivage avec la Pinasse, ceux qui venoient de faire cette affreuse expédition commençoient à paroître sur le rivage, sans aucun ordre, répandus çà & là, en un mot dans une telle confusion, qu'ils auroient pu être défaits facilement par un très-petit nombre de gens déterminés.

Heureusement ils avoient jetté la terreur dans tout le Pays, & les Indiens étoient si fort effrayés par une attaque peu attendue, qu'une centaine de leurs plus braves gens n'auroient pas attendu de pied ferme fix de nos Matelots. Aussi dans toute l'action, il n'y en avoit pas un seul qui se défendit. Ils étoient tellement étonnés du feu d'un côté, & de l'attaque de nos gens de l'autre, que dans l'obscurité de la nuit ils ne sçavoient de quel côté se tourner. S'ils fuyoient d'un côté, ils tomboient dans un de nos petits corps, & s'ils retournoient sur leurs pas, ils en rencontroient un autre, & la mort se presentoit à eux de toutes parts. Aussi dans toute cette affaire aucun de nos gens ne reçut le moindre mal, excepté deux dont l'un s'étoit brûlé la main, & dont l'autre s'étoit fait un entorse au pied.

J'étois fort en colere contre tout l'équipage, mais sur-tout contre mon Neveu le Capitaine, qui avoit non-seulement négligé son devoir, en hasardant le succès de tout le voyage, dont le soin lui avoit été commis, mais encore, en animant la fureur de ses gens plutôt que de la calmer. Il répondit à mes reproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jefféry égorgé d'une maniere si cruelle, l'avoit tellement passionné, qu'il n'auroit pas dû s'y laisser entraîner en qualité de Commandant du Vaisseau; mais qu'en qualité d'homme, il avoit été incapable de raisonner dans cette occasion. Pour les Matelots, comme ils n'étoient pas soumis à mes ordres, ils se soucioient fort peu si leur expédition me déplaisoit ou non.

Le lendemain nous remîmes à la voile, & par conséquent nous ne scûmes rien de l'effet qu'avoit produit dans ce peuple l'action barbare de notre équipage. Nos gens différoient dans le calcul qu'ils faisoient de ceux qu'ils avoient tués, mais on ne pouvoit juger à peu près par leurs différens rapports, qu'ils avoient fait périr environ 150 personnes, hommes, femmes & enfans. Pour ce qui regarde les maisons, il n'en étoit pas échappé une seule de l'incendie.

Ils avoient laissé-là le pauvre Jefféry, parce qu'il étoit inutile de l'emporter avec eux, ils l'avoient seulement détaché de l'arbre, où il avoit été attaché par un bras.

Quoique nos gens crussent leur action fort juste, je n'étois rien moins que de leur sentiment, & je leur dis naturellement que Dieu ne beniroit point notre voyage, & qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu, comme d'un massacre exécrationnable : Que véritablement les Indiens avoient tué Jefféry, mais qu'il avoit été l'agresseur, & qu'il avoit violé la paix, en abusant d'une fille, qui étoit venue dans notre quartier, sur la foi du *Traité*.

Le Bosselman défendit sa cause, en disant, que quoique les nôtres semblaient avoir violé la paix, il étoit pourtant certain que les Indiens avoient commencé la guerre, en tirant leurs fleches sur nous, & en tuant un de nos gens sans aucune cause raisonnable; que trouvant l'occasion d'en tirer raison, il nous avoit été permis de le faire, & que les petites libertés que Jefféry avoit prises avec la jeune Indienne, n'avoient pas mérité qu'on l'égorgeât d'une si cruelle maniere : que par conséquent ils n'avoient rien fait que de punir des meurtriers, ce qui étoit permis par les Loix divines & humaines.

Qui ne croiroit, qu'une pareille aventure nous eût détournés de nous hasarder encore à terre parmi des Païens & des Barbares; malheureusement les hommes ne deviennent sages que par leurs propres disgraces, & jamais leur expérience ne leur est d'un si grand usage, que quand elle leur coûte cher,



Nous étions destinés pour le Golfe de Perse, & delà pour la côte de Coromandel, & notre but n'étoit que d'aller en passant à Suratte. Le principal dessein du *Super-Cargo* regardoit la *Baye de Bengale*, & s'il ne trouvoit pas occasion d'y faire ses affaires, il devoit aller à la Chine, & revenir à Bengale à son retour.

Le premier désastre qui nous arriva fut dans le Golfe de Perse, où cinq de nos gens étant allés à terre, sur la côte qui appartient à l'Arabie, furent tués ou emmenés comme esclaves par les gens du Pays. Leurs Compagnons ne furent point en état de les délivrer, ayant assez affaire eux-mêmes, pour se sauver dans la chaloupe. Je leur dis naturellement, que je regardois ce malheur comme une punition du Ciel. Mais le Bosseman me répondit avec chaleur, que j'aurois bien de la peine à justifier mes censures & mes reproches, par des passages formels de l'Écriture, & il m'alléqua celui où il est dit, *que ceux sur qui étoit tombé la Tour de Siloé, n'avoient pas été plus grands pécheurs que les autres Galiléens*. Je confesse que je ne trouvai rien de solide à lui répliquer, surtout à cause que parmi ceux que nous venions de perdre, il n'y en avoit pas un seul qui eut trempé dans le massacre de Madagascar; je me servois toujours de cette expression, quelque choquante qu'elle fut pour tout l'Equipage.

Les sermons fréquens que je leur faisois sur ce sujet , eurent de plus mauvaises conséquences pour moi que je n'avois cru. Le Bosselman qui avoit été le chef de toute cette entreprise , m'étant venu joindre un jour, me dit d'un ton fort résolu, que j'avois grand tort de remettre toujours cette affaire sur le tapis , & de m'étendre en reproches mal fondés & injurieux ; que tout l'Equipage en étoit fort mécontent , & lui sur-tout , sur lequel j'avois le plus tiré : qu'étant seulement un passager , sans aucun commandement dans le Vaisseau , je ne devois pas m'imaginer que j'eusse le moindre droit de les insulter , comme je faisois continuellement. *Que sçavons-nous , continua-t-il , si vous n'avez pas quelque mauvais dessein contre nous dans l'esprit , & si un jour , quand nous serons de retour en Angleterre , vous ne nous appellerez pas en Justice pour cette action ? Je vous prie , Monsieur , plus de discours sur cette matière ; si vous vous mêlez encore de ce qui ne vous regarde point , je quitte le Vaisseau , plutôt que de souffrir vos censures perpétuelles.*

Après l'avoir écouté avec patience , je lui dis , qu'à la vérité le massacre de Madagascar , que je n'appellerois jamais autrement , m'avoit toujours souverainement déplu , & que j'en avois parlé librement , sans pourtant réfléchir davantage sur lui que sur un autre ; qu'il étoit vrai que je



n'avois aucun commandement dans le Vaisseau, mais aussi que je n'avois jamais prétendu y exercer la moindre autorité, & que je n'avois fait que dire mon sentiment avec franchise, sur les choses qui nous concernoient tout également. Que je voulois pourtant, qu'il sçût que j'avois une part considérable dans la charge du Navire, & qu'en cette qualité, j'avois un droit incontestable de parler encore avec plus de liberté que je n'avois fait jusqu'alors, sans être obligé de rendre compte de ma conduite, ni à lui, ni à qui que ce fût; je lui tins ce discours avec assez de fermeté, & comme il n'y replica pas grande chose, je crus que c'étoit une affaire finie.

Nous étions alors dans le Port de Bengale, & ayant envie de voir le Pays, je m'étois fait mettre à terre quelques jours après notre arrivée, avec le *Super-Cargo* pour nous divertir pendant quelques heures. Vers le soir, dans le tems que je me préparois à retourner à bord, un de nos Mariniers vint me dire de ne pas prendre la peine d'aller jusqu'au rivage, puisque les gens de la chaloupe avoient ordre de ne point me ramener.

Surpris de ce compliment insolent, comme d'un coup de foudre, je demandai à cet homme, qui lui avoit donné ordre de me dire une pareille sottise? & ayant appris que c'étoit le Bossleman, je dis au messager, qu'il n'avoit qu'à rapporter à celui qui l'avoit



envoyé, qu'il s'étoit acquitté de sa commission, & que je n'y avois rien répondu.

J'allai d'abord trouver le *Super-Cargo*, & lui racontant toute l'Histoire, je lui dis que je prévoyois quelque mutinerie dans le Vaisseau, & je le priai de s'y transporter dans quelque Barque Indienne, pour informer le Capitaine de ce qui venoit de m'arriver. J'aurois bien pu m'épargner cette peine, car l'affaire étoit déjà faite à bord du navire. Le Bossleman, le Canonier, & le Charpentier, en un mot tous les Officiers subalternes, dès qu'ils m'avoient vu dans la Chaloupe, étoient montés sur le tillac, & avoient demandé à parler au Capitaine. Comme le Bossleman étoit un homme qui parloit fort bien, c'étoit lui qu'on avoit chargé du soin de faire la Harangue. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble, il dit en peu de mots au Capitaine, qu'ils étoient bien-aisés que j'eusse pris de mon propre mouvement le parti d'aller à terre; puisque sans cela ils m'y auroient obligé. Qu'ils s'étoient engagés à servir dans le Vaisseau sous son commandement, & qu'ils étoient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus-exacte fidélité; mais, que si je ne voulois pas quitter le Vaisseau de bon gré, & si en ce cas il ne vouloit pas m'y forcer, ils n'étoient pas d'avis d'aller plus loin avec lui, qu'ils abandonneroient le Vaisseau *tous*.

En prononçant ce dernier mot, il se

tourna du côté du grand mâ, où tous les Matelots étoient assemblés, qui se mirent aussitôt à crier d'une seule voix, *oui, tous, tous.*

Mon Neveu étoit un homme de courage, & d'une grande présence d'esprit, & quoiqu'il fut très-surpris d'un discours si peu attendu, il répondit d'une manière calme, qu'il prendroit l'affaire en considération, mais qu'il ne pouvoit rien résoudre là-dessus avant que de m'avoir parlé.

Il se servit alors de plusieurs raisonnemens, pour leur faire voir l'injustice de leur proposition, mais en vain; ils se donnèrent tous la main en sa présence, en jurant qu'ils iroient tous à terre, à moins qu'il ne leur promît positivement qu'il ne souffriroit pas que je remette le pied dans le Vaisseau.

C'étoit quelque chose de bien dur pour lui, qui m'avoit de si grandes obligations, & qui ignoroit de quelle manière je prendrois cette affaire-là. Il crut pouvoir détourner le coup d'une autre manière, & en le prenant sur un ton fort haut, il leur dit avec beaucoup de fermeté, que j'étois un des principaux intéressés dans le Vaisseau, & qu'il étoit ridicule de vouloir me chasser, pour ainsi dire, de ma propre maison; que s'ils quittoient le navire, ils paieroient cher cette désertion, s'ils étoient jamais assez hardis pour remettre le pied en Angleterre: que pour lui il aimeroit mieux risquer tout le fruit du Voyage, & de perdre le Vaisseau, que

de me faire un pareil affront , & qu'ainsi ils n'avoient qu'à prendre le parti qu'ils trouveroient à propos. Il leur proposa ensuite d'aller à terre lui-même avec le Bosseman pour voir de quelle maniere on pourroit accommoder toute cette affaire.

Ils rejetterent unanimement cette proposition , en disant qu'ils ne vouloient plus avoir rien à faire avec moi , ni à terre , ni à bord du Vaisseau , & que si j'y rentrois ils étoient tous résolus d'abandonner le navire. *Hé bien* , repliqua le Capitaine , *si vous êtes tous dans cette intention , j'irai parler à mon Oncle tout seul.* Il le fit , & il y vint justement , dans le tems qu'on venoit de me faire le compliment ridicule , dont j'ai parlé.

J'étois ravi de le voir , car j'avois crains qu'ils ne l'emprisonnassent , & qu'ils ne s'en allassent avec le navire , ce qui m'auroit forcé à demeurer-là seul , sans argent , sans hardes , & dans une situation plus terrible que celle où je m'étois trouvé autrefois dans mon Ile.

Heureusement ils n'avoient pas poussé leur insolence jusques-là , & lorsque mon Neveu me raconta qu'ils avoient juré de s'en aller tous , si je rentrois dans le Vaisseau , je lui dis de ne s'en point embarrasser , & que j'étois résolu de rester à terre ; qu'il eût soin seulement de me faire apporter mes hardes , une bonne somme d'argent , & que je trouverois bien le moyen de revenir en Angleterre.



Quoique mon Neveu fût au défefpoir de me laiffer-là , il vit bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Il retourna à bord , & dit à fes gens que son Oncle avoit cédé à leur importunité , & qu'on n'avoit qu'à m'envoyer mes hardes. Ce discours calma tout cet orage , l'équipage fe rangea à son devoir. Il n'y eut que moi d'embarraffé , ne fçachant quel parti prendre.

Je me trouvois tout feul dans l'endroit le plus reculé du monde , étant plus éloigné de l'Angleterre de 3000 lièues , que quand j'étois dans mon Ile. Il eft vrai que je pouvois revenir par terre ; en paffant par le Pays du Grand Mogol jufqu'à Suratte ; delà je pouvois aller par mer jufqu'à *Balfora* dans le Golfe Perfique , d'où je pouvois venir avec les Caravanes par les Deferts de l'Arabie jufqu'à Alep & à Sanderon. Delà il m'étoit facile de me transporter en France par l'Italie : toutes ces courtes mifes enfemble , faisoient le Diametre entier du Globe , & peut-être davantage.

Il y avoit encore un autre parti à prendre , c'étoit d'attendre quelques Vailleaux Anglois , qui d'*Achim* dans l'Ile de Sumatra devoient venir à Bengale ; mais comme j'étois venu-là fans avoir rien à démêler avec la Compagnie Angloife des Indes Orientales , il m'auroit été difficile d'en fortir fans son consentement , qu'il m'étoit impossible d'obtenir , finon par une grande faveur des Capitaines de ces Vailleaux , ou

des Facteurs de la Compagnie , & je n'avois pas la moindre relation , ni avec les uns , ni avec les autres.

Pendant que j'étois dans ces embarras , j'eus le plaisir charmant de voir partir le Vaisseau sans moi ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé auparavant à un homme qui fût dans une situation comme la mienne , à moins que l'équipage ne se fût révolté , & n'eût mis à terre ceux qui ne vouloient pas consentir à leurs mauvais desseins.

Ce qui me consolait un peu , c'est que mon Neveu m'avoit laissé deux Domestiques , ou pour mieux dire , un Domestique & un Compagnon. Ce dernier étoit le Clerc du Bourfier du Vaisseau , & l'autre étoit le propre Valet du Capitaine. Je pris un bon appartement chez une femme Angloise , où logeoient plusieurs autres Marchands Anglois , François & Juifs Italiens. J'y fus parfaitement bien accommodé , & pour qu'on ne pût pas dire que je prenois mon parti trop précipitamment , j'y restai pendant neuf mois , pour considérer mûrement par quel moyen je pourrois m'en revenir chez moi le plus commodément , & avec le plus de sûreté.

J'avois avec moi des marchandises d'Angleterre d'une assez grande valeur , outre une bonne somme d'argent : mon Neveu m'ayant laissé mille pieces de huit & une Lettre de crédit d'une somme beaucoup plus considérable , que j'étois le maître de tirer



si j'en avois besoin , en sorte que je ne cou-  
rois pas le moindre risque de manquer d'ar-  
gent.

Je me défis d'abord de mes marchandises  
très-avantageusement ; & suivant l'inten-  
tion que j'avois déjà eue en commençant le  
Voyage , j'achetai une belle partie de Dia-  
mans , ce qui réduisit mon bien dans un pe-  
tit volume , qui ne pouvoit point m'embar-  
rasser pendant le Voyage.

Après avoir demeuré-là assez long-tems ,  
sans goûter aucune des propositions qu'on  
m'avoit faites touchant les moyens de re-  
tourner en Angleterre , un Marchand An-  
glois , qui logeoit dans la même maison , &  
avec qui j'avois lié une amitié étroite , vint  
un matin dans ma chambre. *Mon cher Pays,*  
me dit-il , *je viens vous communiquer un pro-*  
*jet , qui me plaît fort , & qui pourroit bien*  
*vous plaire aussi , quand vous l'aurez consi-*  
*déré avec attention. Nous sommes placés ,*  
continua-t-il , *vous par accident , & moi par*  
*mon propre choix , dans un endroit du mon-*  
*de fort éloigné de notre Patrie : mais c'est*  
*dans un Pays où il y a beaucoup à gagner*  
*pour des gens comme vous & moi , qui enten-*  
*dons le commerce. Si vous voulez joindre*  
*mille livres sterling à mille autres que je*  
*fournirai , nous louerons ici le premier*  
*Vaisseau qui nous accommodera : vous serez*  
*Capitaine , & moi Marchand , & nous fe-*  
*rons le Voyage dans la Chine. Pourquoi*  
*diantre resterions-nous ici les bras croisés &*



*tout roule, tout s'agite dans le monde ; tous les corps terrestres & célestes sont occupés ; par quelle raison demeurerions-nous dans une lâche oisiveté ? Il n'y a, pour ainsi dire, des fainéans que parmi les hommes, & je ne vois pas qu'il soit nécessaire que nous soyons de cette méprisable classe.*

Je goûtai fort cette proposition, d'autant plus qu'elle me fut faite avec tant de marques d'amitié, & de franchises : l'incertitude de ma situation contribua beaucoup à m'engager dans le commerce, qui n'étoit pas naturellement l'Élément qui me fût le plus propre : en récompense le projet de voyager touchoit la véritable corde de mes inclinations, & jamais une proposition d'aller voir une partie du Monde, qui m'étoit inconnue, ne pouvoit m'être faite mal-à-propos.

Quelque tems s'écoula pourtant avant que nous puissions trouver un Navire qui nous agréât ; & quand nous l'eumes trouvé, il nous fut fort difficile d'avoir des Matelots Anglois, autant qu'il nous en falloit pour diriger ceux du Pays, que nous pouvions trouver sans peine. Bientôt pourtant nous engageâmes un *Contre-maître : un Bosseman, & un Canonier, tous Anglois, un Charpentier Hollandois, & trois Matelots Portugais*, qui suffisoient pour avoir l'œil sur nos Mariniers Indiens.

Il y a tant de Relations des Voyages qui ont été faits de ce côté-là ; que ce seroit

une chose fort ennuyeuse pour le Lecteur de trouver ici une description exacte des Pays où nous relâchâmes, & des Peuples qui les habitent. Il suffira de dire que nous allâmes d'abord à *Achim* dans l'Isle de Sumatra, & delà à *Siam* où nous troquâmes quelques-unes de nos marchandises, contre de l'*Opium* & contre de l'*Ara*, sçachant que la premiere de ces Marchandises sur-tout est d'un grand prix dans la Chine, particulièrement dans ce tems-là, où ce Royaume en manquoit. En un mot, dans cette premiere course nous fîmes jusqu'à *Juskan*: nous fîmes un très-bon voyage, où nous employâmes neuf mois, & nous retournâmes à Bengale, fort contents de ce coup d'essai.

J'ai observé que mes compatriotes sont fort surpris des fortunes prodigieuses que font dans ces Pays-là les Officiers que la Compagnie y envoie, & qui y gagnent en peu de tems soixante, soixante-dix, & quelquefois jusqu'à cent mille livres sterling.

Mais la chose n'est pas fort surprenante pour ceux qui considerent le grand nombre de Ports où nous avons un libre commerce, où les Habitans cherchent avec la plus grande ardeur tout ce qui vient des Pays étrangers; & qui plus est, où l'on peut acheter un si grand nombre de choses, qu'on peut vendre ailleurs, en y faisant un profit très-considérable.

Quoiqu'il en soit , je gagnai beaucoup dans ce premier voyage , & j'y acquis des lumieres pour faire de plus gros gains , & si j'avois eu quelques vingt années de moins , j'y serois resté avec plaisir , bien sûr d'y faire ma fortune : mais j'étois plus que sexagénaire , j'avois des richesses suffisamment , & j'étois sorti de ma Patrie moins pour acquérir de nouveaux trefors , que pour satisfaire à un desir inquiet de roder par le Monde : c'est avec bien de la justice , que j'appelle ce desir inquiet ; car quand j'étois chez moi , je n'avois point de repos que je ne fusse dans quelque course , & quand je courois j'étois impatient de revoir mon Pays. Ainsi le gain me touchoit fort peu , puisque j'étois riche , & que naturellement je n'étois pas avare ; je crus donc n'avoir guère profité par ma course , & rien ne pouvoit me déterminer à en entreprendre d'autre , que le desir de voir de nouveaux Pays ; mon œil étoit semblable à celui dont parle Salomon *qui n'étoit jamais rassasié de voir* , & mes voyages , bien loin de me contenter , ne faisoient qu'animer ma curiosité pour d'autres voyages. J'étois venu dans une partie du Monde , dont j'avois entendu parler beaucoup , & j'étois résolu d'y voir tout ce qu'il y avoit de plus remarquable pour pouvoir dire que j'avois vu tout ce qui méritoit d'être vu dans le Monde.

Mon compagnon de voyage avoit des



idées toutes différentes des miennes. Je ne le dis pas pour faire comprendre que les siennes étoient les moins raisonnables ; au contraire , je conviens qu'elles étoient plus justes & mieux assorties aux vues d'un Marchand , dont la sagesse consiste à s'attacher aux objets les plus lucratifs.

Cet honnête homme ne songeoit qu'au solide , & il auroit été content d'aller & de venir toujours par les mêmes chemins , & de loger dans des mêmes gîtes tout comme un cheval de poste , pourvu qu'il y eût *trouvé son compte* , selon la phase marchande ; au lieu que j'étois un vrai Aventurier , à qui une chose déplaçoit , dès que je la voyois pour la seconde fois.

D'ailleurs , j'avois une impatience extraordinaire de me voir plus près de ma patrie , & je ne sçavois comment faire pour me procurer cette satisfaction. Dans le tems que mes délibérations ne faisoient que me rendre plus irrésolu , mon ami , qui cherchoit toujours des occupations nouvelles , me proposa un autre voyage vers les Isles , dont on tire les Epiceries , afin d'y charger une cargaison entiere de clous de Girofle. Son intention étoit d'aller aux Isles *Manilles* , où les Hollandois font le principal commerce , quoiqu'elles apartiennent en partie aux Espagnols.

Nous ne trouvâmes pas à propos pourtant d'aller si loin , n'ayant pas grande envie de nous hasarder dans des endroits où

les Hollandois ont un pouvoir absolu , comme dans l'Isle de *Java*, dans celle de *Ceilon*, &c. Tout ce qui retarda le plus notre course , c'étoit mon irrésolution ; mais , dès que mon ami m'eut gagné , les préparatifs furent bientôt faits , n'ayant rien de meilleur à faire , je trouvois dans le fond que courir çà & là , dans l'attente d'un profit aussi grand que sûr , donnoit plus de satisfaction , que de rester dans l'inaction , qui étoit selon mon penchant naturel , l'état le plus triste & le plus malheureux de la vie. Je m'y résolus donc , nous touchâmes à l'Isle de Borneo , & à plusieurs autres dont j'ai oublié le nom , & notre voyage , qui ne réussit pas moins bien que le premier , ne dura en tout que cinq mois.

Nous vendîmes nos Epiceries , qui consistoient principalement en clou de Girofle & en noix de Muscades , à des Marchands de Perse qui vouloient les importer avec eux dans le Golfe Persique ; nous y gagnâmes cinq pour un , & par conséquent nous y fîmes un profit extraordinaire.

Quand nous fîmes nos comptes , mon ami me regarda avec un souris : *Eh bien , me dit-il en insultant à mon indolence naturelle , ceci ne vaut-il pas mieux , que d'aller courir de côté & d'autre , comme un faînéant , & d'ouvrir de grands yeux pour voir les extravagances des Païens ?* » Pour » dire la vérité , mon ami , lui répondis-je ,

» je commence à être un Profélyte du commerce ; mais permettez-moi de vous dire ,  
 » *continuai-je* , que si un jour je puis me  
 » rendre maître de mon indolence , tout  
 » vieux que je suis , je vous laisserai , à for-  
 » ce de vous faire courir le Monde avec  
 » moi ; vous n'aurez pas un moment de re-  
 » pos , je vous en réponds.

Peu de tems après notre retour , un Vaisseau Hollandois de 200 tonneaux à peu près , arriva à Bengale ; il étoit destiné à aller visiter les Côtes , & non pas à passer & à repasser l'Europe en Asie , & d'Asie en Europe. On nous debita que tout l'Équipage étant devenu malade , & le Capitaine n'ayant pas assez de gens pour tenir la mer , le Navire avoit été forcé de relâcher à Bengale , & que le Capitaine ayant gagné assez d'argent avoit envie de retourner en Europe , & qu'il avoit fait connoître qu'il vouloit vendre son Vaisseau.

J'eus le vent de cette affaire plutôt que mon Associé , & ayant grande envie de faire cet achat , je courus au logis pour l'en informer. Il y songea pendant quelque tems , car il n'étoit nullement homme à précipiter ses résolutions. *Ce Bâtiment est un peu trop gros , me dit-il , mais cependant il faut que nous l'ayons.*

Là-dessus nous achetâmes le Vaisseau , nous le payâmes & nous en prîmes possession ; nous nous résolûmes à en garder les Matelots pour les joindre à ceux que nous



avons déjà : mais tout d'un coup ayant reçu chacun , non leurs gages , mais leur portion de l'argent qui avoit été donné pour le Navire , ils s'en allerent. Nous ne sçumes pas pendant quelque tems ce qu'ils étoient devenus , mais nous apprîmes à la fin qu'ils avoient pris tous la route d'*Agra*, lieu de la résidence du grand Mogol , & que delà ils avoient dessein d'aller à *Suratte* , afin de s'y embarquer pour le Golfe Persique.

Rien ne m'avoit si fort chagriné depuis long-tems que de ne les avoir pas suivis ; une telle course dans une grande compagnie , qui m'auroit procuré en même-tems & du divertissement , & de la sûreté , auroit été mon vrai balot. D'ailleurs j'aurois vu le Monde , & en même-tems j'aurois approché de ma Patrie ; mais ce chagrin passa peu de jours après quand je sçus quelle sorte de Messieurs c'étoient que ces Hollandois. L'homme qu'ils apelloient Capitaine n'étoit que le Canonier. Ils avoient été attaqués à terre par des Indiens qui avoient tué le véritable Commandant du Vaisseau avec trois Matelots. Là-dessus ces drôles au nombre de onze avoient pris la résolution de s'en aller avec le Vaisseau. Ils l'avoient fait , après avoir laissé à terre le Contre-Maitre & cinq hommes , dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Quoiqu'il en soit , nous crûmes avoir un bon titre pour la possession du Vaisseau , quoique

quoique nous sentissions bien que nous ne nous étions pas informés assez exactement du titre de ces malheureux , avant que de faire le marché. Si nous les avions questionnés comme il falloit , ils se feroient coupés selon toutes les apparences , & ils feroient tombés en contradiction les uns avec les autres , & peut-être chacun avec soi-même. Il est vrai qu'ils nous montrèrent un transport , où étoit nommé un *Emmanuel Clooster-booven* ; mais je m'imagine que tout cela étoit supposé , quoique dans le tems que nous fîmes le marché , nous n'eussions aucune raison de le soupçonner.

Nous voyant maîtres d'un si grand Bâtiment , nous engageâmes un plus grand nombre de Matelots Anglois & Hollandois , & nous nous déterminâmes à un second Voyage du côté du Sud , vers les *Isles Philippines & Molucques* , pour chercher des clous de girofle.

Pour ne pas arrêter long-tems le Lecteur sur des choses peu dignes d'attention , ayant encore tant de choses remarquables à lui raconter , je dirai en peu de mots , que je passai six ans dans ce Pays à négocier avec beaucoup de succès , & que la dernière année je pris , avec mon Associé , le parti d'aller dans notre Vaisseau faire un tour vers la Chine , après avoir acheté du ris dans le Royaume de Siam.

Dans cette course étant forcés par les vents contraires d'aller & de venir pendant quel-

que tems dans les Détroits qui séparent les Isles Molucques ; nous ne nous en fumes pas plutôt débarrassés que nous aperçumes que notre navire s'étoit fait une *voie d'eau*, & quelque peine que nous prissions, il nous fut impossible de découvrir où c'étoit. Cet inconvénient nous obligea de chercher quelque Port, & mon Associé, qui connoissoit ces Pays mieux que moi, conseilla au Capitaine d'entrer dans la riviere de *Cambodia*. Je dis le Capitaine, car ne voulant pas me charger du commandement de deux Vaisseaux, j'avois établi pour Capitaine de celui-ci notre Contre-mâitre M. Thomson. La riviere, dont je viens de parler, est au Nord du Golfe qui va du côté de Siam.

Pendant que nous étions-là, & que nous allions tous les jours à terre pour avoir des rafraîchissemens, il arriva un matin qu'un homme vint me parler avec empressement. C'étoit un second Canonnier d'un Vaisseau des Indes Anglois, qui étoit à l'ancre dans la même riviere, près de la Ville de *Cambodia*. Il me parla Anglois ; *Monsieur*, me dit-il, *vous ne me connoissez pas, & cependant, j'ai quelque chose à vous dire, qui vous touche de près.*

Le regardant attentivement je crus d'abord le connoître, mais je me trompois. » Si cette affaire me regarde de près, *lui re-* » *pondis-je*, sans que vous y soyez intéressé, qu'est-ce qui vous porte à me la communiquer ? *J'y suis porté*, répartit-il,



*par le grand danger qui vous pend sur la tête, sans que vous en ayez la moindre connoissance. « Tout le danger où je crois être, » lui repliquai-je, c'est que mon Vaisseau à » fait une voie d'eau, mais j'ai dessein de le » mettre sur le côté pour tâcher de la découvrir. Monsieur, Monsieur, me dit-il, si vous êtes sage, vous ne songerez point à tout cela, quand vous sçavez ce que j'ai à vous dire. Sçavez-vous que la Ville de Cambodia n'est pas fort loin d'ici & qu'il y a près de là deux gros Vaisseaux Anglois, & trois Hollandois ? Eh bien, qu'est-ce que cela me » fait, lui répondis-je ? Comment, Monsieur, répartit-il, est-il de la prudence d'un homme, qui cherche des aventures, comme vous, d'entrer dans un Port sans examiner auparavant quels Vaisseaux peuvent y être à l'ancre, & s'il est en état de leur faire tête ; vous sçavez bien, je m'imagine, que la partie n'est pas égale.*

*Ce discours ne m'étonna point du tout, parce que je n'y comprenois rien ; je dis à mon homme, qu'il s'expliquât plus clairement, & que je ne voyois aucune raison pour moi de craindre les Vaisseaux de Compagnies Angloise & Hollandoise, puisque je ne faudois point les droits, & que je ne faisois aucun commerce défendu. Fort bien, Monsieur, me dit-il, en souriant d'un petit air aigre-doux, si vous vous croyez en sûreté, vous n'avez qu'à rester ici ; je suis mortifié pourtant de voir que votre sécurité vous*

*fait rejeter un avis salutaire. Soyez persuadé, que, si vous ne levez pas l'ancre dans le moment, vous allez être attaqué par cinq Chaloupes remplies de monde, & que si l'on vous prend, on commencera par vous pendre comme un Pirate, quitte à vous faire votre procès après. J'aurois cru, Monsieur, qu'un avis de cette importance m'auroit procuré une meilleure réception que celle que vous me faites. » Je n'ai jamais été ingrat, » lui dis-je pour ceux qui m'ont rendu service, mais il m'est absolument impossible de comprendre le motif du dessein, que, » selon vous, on a pris contre moi. Cependant je veux profiter de vos conseils : & » puisqu'on a formé un projet si abominable contre moi, je m'en vais dans le moment, » & je donnerai ordre qu'on mette à la voile, si on a bouché la voie d'eau, ou si elle ne nous empêche pas de tenir la mer. » Mais, Monsieur, faudra-t-il que je prenne ce parti-là sans sçavoir cette affaire à fond, » & ne pourriez-vous pas me donner quelques lumières là-dessus ? »*

*Je n'en sçai qu'une partie, me dit-il, mais j'ai avec moi un Marinier Hollandois, qui pourroit vous en instruire, si le tems le permettoit. Vous ne sçauriez l'ignorer entièrement vous-même, car voici ce dont il s'agit. Vous avez été avec le Vaisseau à Sumatra, où le Capitaine a été tué avec trois de ses gens par des Insulaires, & vous vous en êtes allés avec le Vaisseau,*

DE ROBINSON CRUSOE. 101  
*pour exercer la Piraterie. Voilà la base de toute cette affaire , & l'on vous exécutera en qualité de Pirate sans beaucoup de façons. Vous sçavez bien que les Vaisseaux Marchands n'en font pas beaucoup avec les écumeurs de mer , quand ils les ont en leur pouvoir.*

» Vous parlez bon Anglois à présent ,  
» lui dis-je , & je vous remercie. Quoique  
» nous n'ayons aucune part dans le crime  
» dont vous venez de parler , & que nous  
» avons acquis la propriété du Vaisseau par  
» les voies les plus légitimes , je veux pour-  
» tant prendre mes précautions pour éviter  
» le malheur dont votre discours me me-  
» nace. Prendre vos précautions, Monsieur,  
me répondit-il brusquement. *vous vous servez d'une expression bien foible. La meilleure précaution ici , c'est de se mettre au plus vite à l'abri du danger. Si vous vous intéressez dans votre propre vie , & dans celle de tous vos gens , vous leverez l'ancre sans délai dès que l'eau sera haute ; vous profiterez alors de toute la marée , & vous serez déjà bien loin en mer , avant qu'ils puissent descendre jusqu'ici. Ils doivent se servir de la marée tout comme vous , & comme ils sont à 20 milles d'ici , vous les devancerez de deux bonnes heures , & s'il fait un vent un peu gaillard , leurs chaloupes n'oseront pas nous donner la chasse en pleine mer.*

» Monsieur, lui dis-je , vous me rendez



» un service très-important ; que voulez-  
 » vous que je fasse , pour vous en marquer  
 » ma reconnoissance. *Vous n'êtes peut-être*  
*pas assez convaincu de la vérité de mon*  
*avis ,* me répondit-il , *pour avoir réelle-*  
*ment envie de m'en récompenser. Cependant*  
*si vous parlez sérieusement : j'ai une pro-*  
*position à vous faire. On me doit dix-neuf*  
*mois de paie dans le Vaisseau avec lequel*  
*je suis venu d'Angleterre , & il en est dû*  
*sept à mon camarade le Hollandois ; si*  
*vous voulez nous les payer , nous suivrons*  
*votre fortune sans vous rien demander de*  
*plus , si rien ne s'offre qui soit capable de*  
*vous convaincre de la vérité de mon avis ;*  
*& si le contraire arrive , nous vous laisse-*  
*rons le maître de nous récompenser comme*  
*vous le trouverez à propos.*

J'y topai d'abord , & dans le moment même je me fis mener au Vaisseau avec eux ; à peine en étois-je approché , que mon Associé qui étoit resté à bord monta sur le Tillac , me cria que la voie d'eau venoit d'être bouchée. *Dieu en soit loué ,* lui dis-je ; *mais qu'on leve l'ancre au plus vite.* » Et pourquoi donc , me répondit-il , que » voulez-vous dire par-là ? » Point de questions , lui repliquai-je , *que tout l'Equipage mette la main à l'œuvre , & qu'on leve l'ancre dans le moment sans perdre une minute.*

Quoiqu'il fut extrêmement surpris de cet ordre , il ne laissa pas d'appeller le Capi-

taine , & de le lui communiquer ; & quoique la marée ne fut pas encore tout-à-fait haute , favorisés d'un vent frais qui venoit de terre , nous ne laissâmes pas de mettre à la voile. Je fis venir ensuite mon Associé dans la hutte , je lui dis tout ce que je sçavois de cette histoire , & les deux nouveaux venus nous en racontèrent le reste.

Comme ce recit demandoit du tems , un des Matelots vint nous dire de la part du Capitaine , que cinq chaloupes fort chargées de monde nous donnoient la chasse , ce qui nous fit voir évidemment que l'avis que nous avions reçu n'étoit que trop bien fondé. Là-dessus je fis assembler tout l'Equipage , & je l'instruisis du dessein qu'on avoit formé de prendre notre Vaisseau , & de nous traiter tous comme des Pirates , & je leur demandai s'ils étoient résolus à se défendre. Ils répondirent tous avec allegresse , qu'ils vouloient vivre & mourir avec nous.

Comme j'étois du sentiment qu'il falloit se battre jusqu'à notre dernier soupir , je voulus sçavoir du Capitaine ce qu'il falloit faire pour nous défendre avec le plus de succès. Il me dit qu'il seroit bon de tenir les ennemis en respect avec notre artillerie tant que nous pourrions ; qu'ensuite il falloit leur donner de bonnes salves de mousqueterie , & si malgré tout cela ils aprochoient du Vaisseau , le meilleur parti seroit de nous retirer sous le Tillac , qu'il leur seroit peut-

être impossible de mettre en pieces faute d'outils nécessaires.

Nous donnâmes en même tems ordre au Canonnier de placer près du gouvernail deux pieces chargées à cartouches pour nettoyer le Tillac en cas de besoin, & dans cette posture nous attendîmes les chaloupes, gagnant toujours la haute mer à l'aide d'un vent favorable. Nous voyions distinctement les chaloupes à quelque distance de nous; elles étoient extrêmement grandes, montées d'un grand nombre de gens, & elles faisoient force de voiles pour nous atteindre.

Il y en avoit deux que, par nos lunettes d'aproche, nous reconnûmes pour Angloises, qui devançoient de beaucoup les autres, & gagnoient sur nous considérablement. Quand nous les vîmes sur le point de nous atteindre, nous tirâmes un coup de canon sans boulet pour leur donner le signal que nous voulions entrer en conférence avec eux, & en même-tems nous mîmes pavillon blanc. Ils continuoient toujours à nous suivre, en mettant au vent toutes les voiles qu'ils avoient, & quand nous les vîmes à portée, nous mîmes pavillon rouge, & leur tirâmes un coup de canon à boulet.

Ils ne laisserent pas pour cela de pousser leur pointe; & les voyant assez près de nous pour leur parler avec une trompette parlante, nous les arraisonnâmes, en les



DE ROBINSON CRUSOE. 105  
avertissant qu'il leur en prendroit mal s'ils  
aprochoient davantage.

C'étoit parler à des fourds ; nous remar-  
quâmes qu'ils faisoient tous leurs efforts pour  
venir sous notre poupe & pour attaquer le  
Vaisseau par-là. Là-dessus persuadé qu'ils  
se fioient sur les forces qui les suivoient , je  
fis porter sur eux , & les voyant vis-à-vis  
de notre bord , je leur fis tirer cinq coups  
de canon , un desquels emporta toute la  
poupe de la chaloupe la plus éloignée , ce  
qui força les Matelots à baisser toutes les  
voiles , & à se jeter tous du côté de la  
proue de peur d'aller à fond ; ce mauvais  
succès n'empêcha pas ceux de la chaloupe  
la plus avancée d'aller toujours leur che-  
min.

Dans le tems que nous nous préparions  
à donner à celle-là son fait à part , une des  
trois qui suivoient , s'en fut tout droit à  
celle qui venoit d'être mise dans un si pi-  
toyable état , & en tira tous les hommes.  
Cependant nous arraisonnâmes pour la se-  
conde fois la chaloupe la plus avancée , en  
lui offrant une treve pour parlementer , &  
pour être informé de la raison de leur pro-  
cédé. Point de réponse encore , elle tâ-  
cha seulement de gagner notre poupe , sur  
quoi notre Canonnier , qui entendoit son  
métier à merveille , lui tira encore deux  
coups de canon , ils manquèrent l'un &  
l'autre ; ce qui porta ceux de la chaloupe  
à pousser un grand cri en tournant leurs

bonnets à l'entour de la tête. Le Cannonier s'étant préparé de nouveau en moins de rien, fit feu sur eux avec plus de succès : & quoiqu'il manquât le corps de la chaloupe, un des coups donna au beau milieu des Matelots & fit un effet terrible. Trois autres coups que nous leur tirâmes immédiatement après, mit presque toute la chaloupe en pieces, & leur emporta le gouvernail avec une partie de l'arriere, ce qui les mit dans un grand désordre. Pour les achever, notre Canonnier fit encore feu sur eux de deux autres pieces, qui les accommodèrent si bien, que nous vîmes la chaloupe sur le point d'aller à fond, & plusieurs Matelots déjà dans l'eau.

Là-dessus, je fis d'abord armer la Pinafse, que nous avions tenue jusques-là tout près du Vaisseau, & je donnai ordre à nos gens d'empêcher nos ennemis de se noyer, d'en prendre autant qu'ils pourroient, & de revenir avec eux à bord dans le moment. Car nous voyions déjà les autres chaloupes avancer sur nous avec toute la vitesse possible.

Nos gens suivirent ponctuellement mes ordres. Ils en prirent trois, parmi lesquels il y en avoit un sur le point de se noyer, que nous eûmes bien de la peine à faire revenir à lui. Dès que nous les eûmes à bord, nous fîmes force de voile pour gagner la haute mer, & nous vîmes que quand les trois dernieres chaloupes avoient

joint les deux autres , ils avoient trouvé à propos d'abandonner la chasse.

Délivré d'un si grand danger , où je n'avois pas le moindre lieu de m'attendre , je résolus de changer de cours , & d'ôter par-là le moyen à qui que ce fût de deviner où nous avions dessein d'aller. Nous courûmes donc du côté de l'Est , hors de la route de tous les Vaisseaux Européens.

N'ayant plus rien à craindre alors , nous questionnâmes nos deux nouveaux venus sur les motifs de toute cette entreprise qu'on avoit faite contre nous , & le Hollandois nous en découvrit tout le mystere. Il nous dit que celui qui nous avoit vendu le Vaisseau , n'étoit qu'un scélérat qui s'en étoit emparé après que le Capitaine ( dont il nous dit le nom , sans que je m'en puisse souvenir à present ) eut été tué par les Insulaires avec trois de ses gens. Il avoit été lui-même de cet Equipage-là , & s'étoit échapé des mains des Barbares , s'étant jetté dans un Bois avec trois autres , & il avoit été obligé de s'y cacher quelque-tems. Ensuite il s'en étoit sauvé lui seul d'une maniere miraculeuse , en abordant à la nage la chaloupe d'un Vaisseau Hollandois qui revenoit de la Chine , & qui s'étoit mis à l'ancre sur cette Côte pour faire aiguade.

Quand il eut été quelque tems à *Batavia* , il y arriva deux hommes de ce Vaisseau , qui avoient abandonné leurs compagnons pendant le voyage : ils avoient ra-



porté que le Canonnier, qui s'en étoit fui avec le Navire, l'avoit vendu en Bengale à une troupe de Pirates, qui s'étant mis à croiser, avoient déjà pris un Bâtiment Anglois, & deux Hollandois très-richement chargés.

Cette dernière partie du discours nous embarrassa fort, quoique nous en connussions toute la fausseté; nous vîmes évidemment que si nous étions tombés entre les mains de ceux qui venoient de nous donner la chasse si chaudement, ç'auroit été fait de nous. En vain aurions-nous défendu notre innocence contre des gens si terriblement prévenus, qui auroient été nos accusateurs, & en même-tems nos Juges, & dont nous n'aurions dû attendre que tout ce que la rage peut inspirer & faire exécuter à des gens qui ne sont pas maîtres de leurs passions.

Cette considération fit croire à mon Associé que le meilleur parti pour nous étoit celui de retourner en Bengale sans toucher à aucun Port. Nous pouvions nous justifier-là sans peine, en faisant voir où nous avions été quand le Navire en question y étoit entré, de qui nous l'avions acheté, & de quelle maniere; & si l'affaire avoit été débattue devant les Juges, nous étions sûrs de n'être pas pendus d'abord, & de recevoir ensuite notre sentence.

Je fus d'abord de l'opinion de mon Associé, mais je la rejettai après y avoir songé.

plus mûrement ; puisque nous nous trouvions de l'autre côté du détroit de Malaga , nous ne pouvions retourner en Bengale sans courir les plus grands dangers. Le bruit de notre crime prétendu & de la mauvaise réception que nous avions faite à nos agresseurs , devoit avoir donné l'allarme par-tout , & nous devions être guettés en chemin par tous les Vaisseaux Anglois & Hollandois. D'ailleurs notre retour auroit eu tout l'air d'une fuite , & il n'en falloit pas davantage pour nous condamner sur l'étiquette du sac. Je communiquai ces réflexions à l'Anglois , qui nous avoit découvert la conspiration contre nous , & il ne les trouva que trop solides.

Là - dessus nous résolûmes d'aller chercher la Côte de Tounquin , & de-là , celle de la Chine , en poursuivant notre dessein de négocier , de vendre quelque part notre Vaisseau , & de nous en retourner avec quelque Bâtiment du Pays. Ces mesures nous parurent les meilleures pour notre sûreté , & nous fîmes cours N. N. E. en nous mettant plus au large de cinquante lieues que n'étoit la route ordinaire.

Ce parti nous jetta dans quelques inconvéniens. A cette hauteur nous trouvâmes les vents plus constamment contraires , venant d'ordinaire de l'Est-Nord-Est , ce qui devoit faire durer très - long - tems notre voyage , & malheureusement nous étions assez mal pourvus de vivres. D'ailleurs il

y avoit à craindre que quelques-uns des Vaisseaux, dont les chaloupes nous avoient attaqués, & qui étoient destinés pour les mêmes endroits, n'entraissent dans ces Ports avant nous, ou que quelqu'autre Navire informé de tout ce qui venoit de se passer, ne nous poursuivît avec toute l'opiniâtreté possible.

J'avoue que j'étois dans une très-fâcheuse situation, & que je me croyois dans les circonstances les plus désagréables où je me fusse trouvé. Je n'avois jamais commis le moindre acte frauduleux, bien loin de mériter le titre de voleur ou de Pirate. Toute ma mauvaise conduite depuis ma jeunesse avoit consisté à être mon propre ennemi, & c'étoit la première fois de ma vie que j'avois couru risque d'être traité comme un criminel du plus bas ordre. J'étois parfaitement innocent; mais il ne m'étoit pas possible de donner des preuves convaincantes de mon innocence.

Mon Associé me voyant abymé dans une profonde mélancolie, quoiqu'il eût été d'abord aussi embarrassé que moi, commença à me donner courage; & me faisant une exacte description des différens Ports de cette Côte, il me dit qu'il étoit d'avis de chercher un asile dans la Cochinchine, ou dans la Baye de Tunquin, d'où nous pouvions trouver *Macao*, Ville qui avoit autrefois appartenu aux Portugais, & où il y avoit encore un bon nombre de familles



Européennes, & sur-tout des Missionnaires qui y étoient venus dans l'intention de se transporter delà dans la Chine.

Nous nous en tîmes à cette résolution ; & après un voyage fort ennuyeux , dans lequel nous avions beaucoup souffert par la disette des vivres , nous découvrîmes la Côte de *Cochinchine* , & nous prîmes le parti d'entrer dans une petite Riviere , où il y avoit pourtant assez d'eau pour notre Bâtiment , résolu de nous informer ou par terre , ou par le moyen de notre Pinasse , s'il y avoit quelques Vaisseaux dans les Ports d'alentour.

La précaution que nous avions prise d'entrer dans cette petite Riviere , nous tira d'affaires fort heureusement. Quoique nous ne vissions pas d'abord des Vaisseaux dans la Baye de Tunquin , cependant le lendemain matin nous y vîmes entrer deux Vaisseaux Hollandois ; & un autre sans couleur , que nous prîmes pourtant pour Hollandois aussi , passa à deux lieues de nous , faisant cours vers la Côte de la Chine. L'après-dînée nous aperçûmes encore deux Bâtimens Anglois qui prenoient la même route. Ainsi nous étions bienheureux d'être cachés dans cet asyle , dans le tems que nous étions environnés de tous côtés par un si grand nombre d'ennemis.

Nous n'étions pas pourtant tout à fait à notre aise ; le pays où nous étions entrés , étoit habité par les gens les plus barbares ,

qui étoient voleurs non-seulement de naturel, mais encore de profession. Dans le fond nous n'avions rien à faire avec eux, excepté le soin de chercher quelques provisions, nous ne souhaitions pas d'avoir avec eux le moindre commerce. Néanmoins nous eumes bien de la peine à nous défendre de leurs insultes.

La Riviere, où nous étions, n'étoit distante que de quelques lieues des dernières bornes Septentrionales de tout le pays; & côtoyant avec notre chaloupe, nous découvrîmes la pointe de tout le Royaume au Nord-Est, où s'ouvre la grande Baye de *Tunquin*. C'est en suivant les Côtes de cette maniere, que nous avons découvert les Vaisseaux ennemis dont nous étions environnés de tous côtés. Les habitans de l'endroit où nous nous trouvions, étoient précisément comme je l'ai déjà dit, les plus barbares de toute cette Côte, n'ayant aucun commerce avec aucun autre peuple, & ne vivant que de poisson, d'huile, & des vivres les plus grossiers. Une marque évidente de leur barbarie excessive, étoit l'abominable coutume qu'ils avoient de réduire en esclavage tous ceux qui avoient le malheur de faire naufrage sur leur Territoire, & nous en vîmes bientôt un échantillon de la maniere suivante.

J'ai observé ci-dessus que notre Navire s'étoit fait une voie d'eau au milieu de la mer, sans qu'il nous eût été possible de la

découvrir, quoiqu'elle eût été bouchée d'une maniere aussi peu attendue qu'heureuse, dans l'instant même que nous allions être assaillis par les chaloupes Angloises & Hollandoises ; cependant n'ayant pas trouvé le bâtiment aussi sain que nous l'aurions bien voulu, nous résolûmes d'en tirer tout ce qu'il y avoit de plus pesant, & de le mettre sur le côté pour le nétoyer, & pour trouver la voie d'eau s'il étoit possible.

Conformément à cette résolution, ayant mis d'un seul côté les canons, & tout ce qu'il y avoit de plus pesant dans le Vaisseau, nous fîmes de notre mieux pour le renverser, afin de pouvoir venir jusqu'à la quille.

Les habitans, qui n'avoient jamais remarqué rien de pareil, descendirent aussitôt vers le rivage ; & voyant le Vaisseau renversé de ce côté-là, sans apercevoir nos gens qui travailloient dans les chaloupes, & sur des échaffaudages, du côté qui leur étoit opposé, ils s'imaginèrent d'abord que le Bâtiment avoit fait naufrage, & qu'en échouant il étoit tombé sur le côté de cette maniere.

Dans cette supposition ils vinrent environ trois heures après ramer vers nous avec dix ou douze grandes barques montées chacune de huit hommes, résolus, selon toutes les apparences, de piller le Vaisseau, & de mener ceux de l'Equipage qu'ils trouveroient vers leur Roi, ou Capitaine, car



nous n'avons pu rien apprendre de la forme de leur Gouvernement ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'en ce cas - là l'esclavage étoit une chose à laquelle nous devions nous attendre.

Etant avancés du côté du Vaisseau , ils se mirent à ramer tout autour , & ils nous découvrirent travaillant de toutes nos forces à la quille & au côté du Navire , pour le netoyer , pour le boucher , & lui *donner le suif*.

Au commencement ils ne firent que nous contempler avec attention , sans qu'il nous fût possible de deviner leur dessein. Cependant , à tout hasard , nous nous servîmes de cet intervalle , pour faire entrer quelques-uns de nos gens dans le Vaisseau , afin que delà ils donnassent des armes & des munitions à ceux qui travailloient pour se défendre en cas de besoin.

Il fut bientôt tems de s'en servir , car après avoir consulté ensemble pendant un quart-d'heure , & conclu aparemment que le Vaisseau devoit avoir échoué , & que nous ne travaillions que pour le sauver , ou pour nous sauver nous-mêmes par le moyen de nos chaloupes , dans lesquelles ils nous voyoient porter nos armes , ils avancèrent sur nous comme sur une proie certaine.

Nos gens les voyant approcher en si grand nombre , commencerent à s'effrayer , ils étoient dans une assez mauvaise posture pour se défendre , & ils nous crièrent de leur or-

donner ce qu'ils devoient faire. Je commandai d'abord à ceux qui étoient sur l'échafaudage, de tâcher de se mettre dans le Vaisseau au plus vite, & à ceux qui étoient dans les chaloupes, d'en faire le tour & d'y entrer aussi. Pour nous qui étions à bord, nous fîmes tous nos efforts pour redresser le Bâtiment. Cependant ni ceux de l'échafaudage, ni ceux des chaloupes ne purent exécuter nos ordres, parce qu'un moment après ils eurent les Barbares sur les bras : déjà deux de leurs barques avoient abordé notre pinasse, & se faisoient de nos gens comme de leurs prisonniers.

Le premier sur qui ils mirent la main, étoit un Anglois, garçon aussi brave que robuste ; il avoit un mousquet à la main, mais au lieu de s'en servir, il le jeta dans la chaloupe, ce que je pris d'abord pour une imprudence, qui alloit jusqu'à la stupidité ; mais il me désabusa bientôt, car il prit le drôle qui l'avoit saisi par les cheveux, & l'ayant tiré de sa barque dans la nôtre, il lui coigna la tête contre un des bords de la chaloupe, d'une telle force, qu'il lui en fit sortir la cervelle dans le moment.

En même tems un Hollandois, qui étoit à côté de lui, ayant pris le mousquet par le canon, en fit le moulinet de si bonne grace, qu'il terrassa cinq ou six des ennemis qui vouloient se jeter dans la chaloupe.

Ce n'en étoit pas assez pour repousser trente ou quarante hommes, qui se jettoient

avec précipitation dans la Pinasse, où ils ne s'attendoient à aucun danger, & où il n'y avoit que cinq hommes pour la défendre. Mais un accident des plus burlesques nous donna une victoire complete.

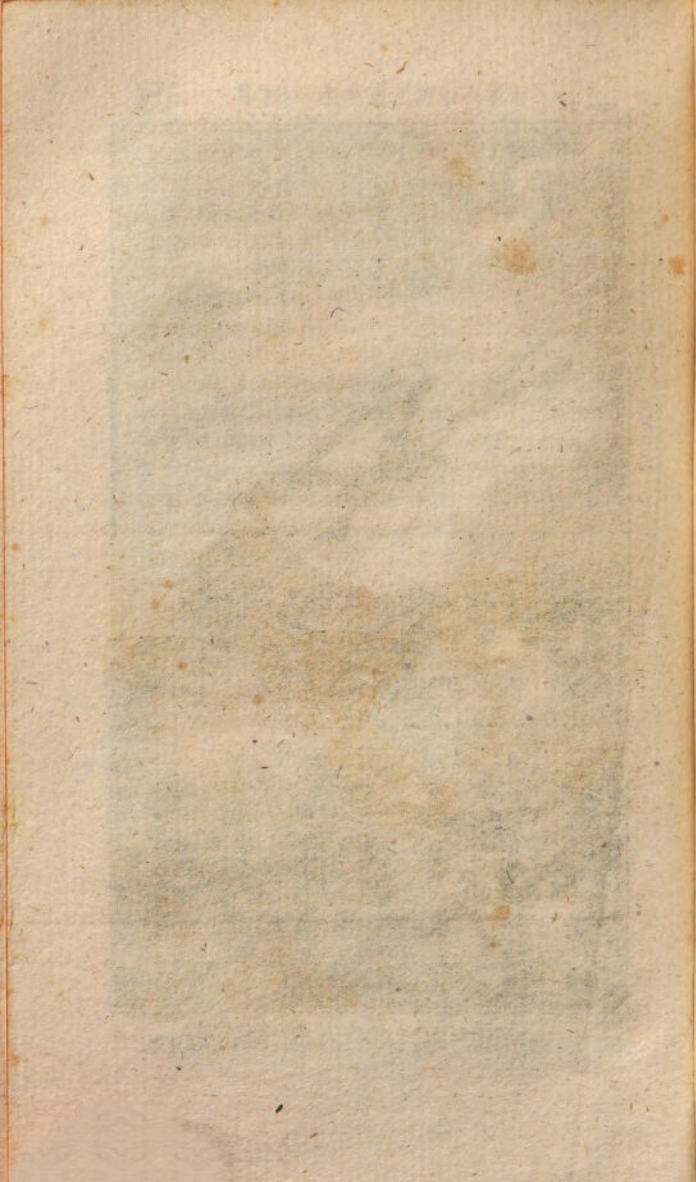
Notre Charpentier se préparant à *suivre* & à *goudronner* le dehors du Vaisseau, venoit de faire descendre dans la Pinasse deux chaudrons, l'un plein de poix bouillante, & l'autre de poix résine, de suif, d'huile & d'autres matieres semblables. L'aide du Charpentier avoit encore dans la main une grande cuillier de fer, avec laquelle il fournissoit aux autres cette liqueur chaude, & voyant deux de nos *Cochinchinois* entrer du côté où il étoit, il les arrosa d'une cuillerée de cette matiere, qui les força à se jeter dans la mer, meuglant comme deux taureaux.

*C'est bien fait Jean*, s'écria là-dessus le Charpentier, *ils trouvent la soupe bonne, donne leur en encore une écuellée* : en même-tems il court de ce côté-là avec un de ces torchons qu'on attache à un bâton pour laver les Vaisseaux ; & le trempant dans la poix, il en jette une si grande quantité sur ces voleurs, dans le tems que *Jean* avec sa cuillier la leur prodigue libéralement, qu'il n'y eut pas un seul homme dans les trois barques ennemies, qui ne fût misérablement grillé. L'effet en étoit d'autant plus grand & plus prompt, que ces malheureux étoient presque tous nuds, & je puis dire que de mes





*Combat avec la poix bouillante .*



jours je n'ai entendu des cris plus affreux que ceux que poussèrent alors ces pauvres *Cochinchinois*.

C'est une chose digne de remarque, que, quoique la douleur fasse pousser des cris à tous les Peuples du monde, cependant ces cris sont tout aussi différens que leurs différens langages. Je ne sçauois mieux nommer le son qui frapa alors nos oreilles, qu'un hurlement; & je n'ai jamais rien entendu qui en aprochât davantage, que le bruit affreux que firent ces Loups qui vinrent m'attaquer autrefois dans le Languedoc.

Jamais victoire ne me fit plus de plaisir, non-seulement parce qu'elle nous délivra d'un danger, qui sans cet expédient auroit été très-grand, mais sur-tout parce qu'elle fut remportée sans répandre du sang, & sans tuer personne, excepté celui à qui notre Anglois avoit cassé la tête contre le bord de la chaloupe. J'aurois été au désespoir de faire périr ces malheureux, quoiqu'en défendant ma propre vie, parce que je sçavois qu'ils n'avoient pas la moindre notion de l'injustice qu'ils commettoient en nous attaquant. Je sçai que la chose étant nécessaire auroit été juste, parce qu'il ne peut pas y avoir de crimes nécessaires, mais je crois pourtant que c'est une triste vie qu'il faut continuellement défendre, en tuant notre prochain; & j'aimerois mieux souffrir d'assez grandes insultes, que de faire périr mon agresseur. Je pense même que tous ceux



qui réfléchissent, & qui connoissent le prix de la vie, sont de mon sentiment. J'en reviens à mon Histoire.

Pendant cette bataille comique nous avions, mon Associé & moi, si bien employé les gens que nous avions à bord, que le Vaisseau fut enfin redressé. Les canons étoient déjà remis dans leurs places, & le Canonnier me pria d'ordonner à ceux de nos chaloupes de se retirer, parce qu'il vouloit faire feu sur les ennemis.

Je leur dis de n'en rien faire, & que le Charpentier nous en délivreroit bien sans le secours du Canon; j'ordonnai seulement au Cuisinier de faire chauffer une autre chaudière de poix. Mais heureusement nous n'en eûmes que faire; les pauvres diables étoient si mécontents de ce qui leur étoit arrivé dans leur premier assaut, qu'ils n'avoient garde d'en tenter un second. D'ailleurs ceux qui étoient les plus éloignés de nous, voyant le Vaisseau redressé, & à flot, commençoient aparemment à sentir leur méprise, & par conséquent ils ne trouvoient pas à propos de pousser leur dessein.

C'est ainsi que nous nous tirâmes d'affaire d'une manière divertissante, & ayant porté à bord quelques jours auparavant seize bons cochons gras, du ris, des racines, & du pain, nous résolûmes de remettre en mer à quelque prix que ce fût, persuadés que le jour après nous nous trouverions environnés d'un si grand nombre de *Cochinchinois*,

que nos *Chaudrons* auroient de la peine à fournir à tous leurs besoins.

Le même soir donc nous reportâmes toutes nos affaires dans le Vaisseau, & le lendemain matin nous fumes en état de faire voile. Nous trouvâmes bon néanmoins de nous tenir à l'ancre à quelque distance, ne craignant pas tant les ennemis, parce que nous étions en bonne posture pour les attendre. Le jour après ayant achevé tout ce que nous avions à faire à bord, & voyant que nos voies d'eau étoient parfaitement bouchées, nous mîmes à la voile. Nous aurions fort souhaité d'entrer dans la Baye de *Tunquin*, pour scavoir ce qu'étoient devenus les Vaisseaux Hollandois, qui y avoient été; mais nous y avons vu entrer plusieurs autres Bâtimens depuis peu, & par conséquent, nous n'osâmes pas nous y hasarder. Nous fîmes donc cours du côté du Nord-Est, vers l'Isle *Formosa*, ayant aussi grande peur de rencontrer quelque Vaisseau Marchand Anglois, ou Hollandois, qu'un Vaisseau Marchand Européen voguant dans la Méditerranée, à peur de rencontrer un Vaisseau de guerre d'*Alger*.

Nous fîmes d'abord cours Nord-Est, comme si nous voulions aller aux Isles Marilles, ou aux Isles Philippines, afin d'être hors de la route des Vaisseaux Européens, & ensuite nous tournâmes vers le Nord, jusqu'à ce que nous vinssions au 22 degré 3 min. de latitude, & de cette manière nous

arrivâmes à l'Isle Formosa. Nous y mîmes à l'ancre pour prendre de l'eau fraîche, & d'autres provisions; nous en fûmes fournis abondamment par le peuple, que nous trouvâmes fort honnête, & qui nous fit voir beaucoup d'intégrité dans tout le commerce que nous fîmes avec lui. Peut-être ces bonnes manieres & cette probité sont-elles dues au Christianisme, qui a été autrefois planté dans cette Isle par des Missionnaires Hollandois. Ce qui confirme une remarque que j'ai toujours faite touchant la Religion Chrétienne, par-tout où elle est reçue, qu'elle y produise des effets santifiants, ou non, elle civilise les Nations, & elle réforme leurs manieres du moins.

Delà nous continuâmes à faire cours du côté du Nord, en nous tenant toujours à une distance égale des côtés de la Chine, & de cette maniere nous passâmes pardevant tous les Ports, où les Vaisseaux Européens sont accoutumés de relâcher, bien résolus de faire tous nos efforts pour ne pas tomber entre leurs mains. Il est sûr que si ce malheur nous étoit arrivé, sur tout dans ce pays-là, nous étions perdus; & j'en avois tellement peur en mon particulier, que j'aurois mieux aimé me trouver entre les griffes de l'Inquisition.

Etant parvenus alors à la latitude de 33 degrés, nous résolûmes d'entrer dans le premier Port que nous trouverions, & pour cet effet nous avançâmes du côté du rivage.

Nous



Nous n'en étions qu'à deux lieues , quand une barque vint à notre rencontre , avec un vieux Pilote Portugais , qui voyant que notre Vaisseau étoit Européen , venoit pour nous offrir ses services. Cette offre nous fit plaisir , & nous le prîmes à bord. Sur quoi , sans demander où nous avions envie d'aller , il renvoya sa barque.

Nous étions alors les maîtres de nous faire mener où nous le trouvions bon , & je proposai au bon Vieillard de nous conduire au *Golfe de Nanquin* , qui est dans la partie la plus Septentrionale de la Côte de la Chine. Il nous répondit qu'il connoissoit fort bien ce Golfe , mais qu'il étoit fort curieux de sçavoir ce que nous y voulions faire.

Je lui dis que nous avions envie d'y vendre notre cargaison , & d'acheter à la place des porcelaines , des toiles peintes , des soies crues & des soies travaillées , &c. Il nous répondit qu'à ce compte le meilleur Port pour nous auroit été celui de Macao , où nous aurions pu nous défaire de notre Opium très-avantageusement , & acheter des denrées de la Chine à aussi bon marché qu'à Nanquin.

Pour mettre fin au discours de notre Pilote , qui étoit fort circonstancié , nous lui dîmes que nous n'étions pas seulement Marchands , mais encore voyageurs , & que notre but étoit d'aller voir la grande Ville de *Pékin* , & la Cour du fameux Monarque de la Chine. *Vous seriez donc fort bien* , répon-

dit-il, *d'aller vers Ningpo, d'où part la rivière, qui se jette-là dans la mer, vous pouvez gagner en peu d'heures le grand Canal.* Ce Canal qui est par-tout navigable, passe par le cœur de tout le vaste Empire Chinois, croise toutes les rivières, & traverse plusieurs collines par le moyen de portes & d'écluses, & s'avance jusqu'à Pékin, parcourant une étendue de 270 lieues.

» Voilà qui est fort bien, Seigneur Portugais, *lui répondis-je*, mais ce n'est pas-là ce dont il s'agit, nous vous demandons seulement si vous pouvez nous conduire à Nanquin, d'où nous pouvons ensuite aller facilement à la Cour du Roi de la Chine. » Il me dit qu'il le pourroit faire fort aisément, & que depuis peu un Vaisseau Hollandois avoit pris précisément la même route. Cette circonstance n'étoit guere propre à me plaire, & j'aurois autant aimé rencontrer le diable, pourvu qu'il ne fût pas venu dans une figure trop effrayante, qu'un Vaisseau Hollandois. Nous étions sûrs que la partie n'auroit pas été égale, puisque tous les Vaisseaux Hollandois, qui négocient dans ce pays, sont beaucoup plus gros & mieux équipés que n'étoit le nôtre.

Le Vieillard me trouvant consterné au seul nom d'un Vaisseau Hollandois, me dit que nous ne devions pas être allarmés de ce qu'il venoit de nous dire, puisque les

Hollandois n'étoient point en guerre avec notre Nation. » Il est vrai, *lui répondis-je* ;  
 » mais on ne sçait pas de quelle maniere  
 » ces gens-là nous traiteroient dans un pays  
 » où ils sont hors de la portée de la justice. «  
*Il n'y a rien à craindre*, répartit-il, *vous*  
*n'êtes point Pirate & ils n'attaqueront point*  
*des Marchands qui ne cherchent qu'à faire*  
*paisiblement leurs affaires.*

Si à ce discours tout mon sang ne me monta pas au visage, c'est aparemment parce que la nature avoit menacé quelque obstruction dans quelque vaisseau, pour en arrêter le cours. J'étois dans un si grand désordre qu'il n'étoit pas possible que notre Portugais ne s'en aperçût.

*Monsieur*, me dit-il, *il semble que mon discours vous fasse de la peine ? vous irez où vous le trouverez à propos, & soyez sûr que je vous rendrai tous les services dont je suis capable.* » Il est vrai Seigneur Portugais, *lui répondis-je*, je suis dans une  
 » assez grande irrésolution touchant la route qu'il faudra prendre, parce que vous  
 » venez de parler de Pirates, j'espère qu'il  
 » n'y en a point dans ces mers-ci. Nous ne  
 » sommes guere en état de leur faire tête, vous voyez que notre Navire n'est  
 » pas des plus gros, & que l'équipage en  
 » est assez foible.

*Vous pouvez dormir en repos là-dessus*, me dit-il, *aucun Pirate n'a paru dans ces mers depuis quinze ans, excepté un seul*



*qu'on a vu il y a environ un mois , dans la Baye de Siam ; mais il est sûr qu'il a tiré du côté du Sud ; d'ailleurs ce n'est point un vaisseau fort considérable , & propre à ce métier. C'est un Vaisseau Marchand avec lequel l'Equipage s'en est fuit après la mort du Capitaine qui a été tué dans l'Isle de Sumatra.*

» Comment , dis-je , faisant semblant de » ne rien sçavoir de cette affaire , ces co- » quins ont-ils tué leur propre Capitaine ? Je ne veux pas dire , répondit-il , qu'ils l'ont massacré eux-mêmes , mais comme dans la suite ils se sont rendus maîtres du Vaisseau , il y a beaucoup d'apparence qu'ils l'ont trahi & qu'ils l'ont livré à la cruauté des Indiens. A ce compte-là , dis-je , ils ont autant mérité la mort , que s'ils l'avoient massacré de leurs propres mains. Sans doute , répartit le bon Vieillard ; aussi seront-ils punis selon leur mérite , s'ils sont rencontrés par les Anglois , ou par les Hollandois ; car ils sont tous convenus ensemble de ne leur point donner de quartier , s'ils tombent entre leurs mains.

Je lui demandai là-dessus comment ils pouvoient espérer de rencontrer ce Pirate, puisqu'il n'étoit plus dans ces mers. On l'assure , reprit-il , mais ce qu'il y a de certain , c'est qu'il a été dans la riviere de Cambodia , & qu'il y a été découvert par quelques Hollandois , qu'il avoit laissés à terre en se rendant maître du Vaisseau. Il

est certain encore que quelques Marchands Anglois & Hollandois , qui se trouvoient alors dans la même rivière , ont été sur le point de le prendre. Si leurs premières chaloupes , continua-t-il , avoient été secondées comme il faut par les autres , il auroit été pris indubitablement ; mais ne voyant que deux chaloupes à portée , il fit feu dessus , & les mit hors de combat , avant que les autres fussent à portée ; il gagna ensuite la haute mer , & il ne fut pas possible aux Chaloupes de continuer à le poursuivre. Mais on a une description si exacte de ce Bâtiment , qu'on le reconnoitra sans peine par-tout où on le trouvera , & l'on a résolu unanimement de faire pendre à la grande vergue , & le Capitaine , & l'Equipage , si jamais on peut s'en rendre maître.

» Comment , dis-je , ils les exécuteront  
 » sans aucune formalité ? Ils commenceront  
 » par les faire pendre , ensuite ils leur feront leur procès ? Bon , Mr. me répondit-il , de quelle formalité voulez-vous qu'on se serve avec de pareils scélérats ? il suffit de les jeter dans la mer , pour s'épargner la peine de la pendaison ; ces coquins-là n'auront que ce qu'ils méritent.

Voyant que le vieux Portugais ne pouvoit pas quitter notre bord , & nous faire le moindre mal , je lui dis brusquement :  
 » Voilà justement la raison pourquoi je veux  
 » que vous nous meniez à *Nanquin* , &  
 » non pas à *Macao* , ou à quelqu'autre port.

» fréquenté par les Anglois , & par les Hol-  
» landois. Sçachez que ces Capitaines ,  
» dont vous venez de parler , sont des in-  
» solens & des étourdis , qui ne sçavent  
» pas ce que c'est que la Justice , &  
» qui ne se conduisent , ni selon la Loi  
» divine , ni selon la Loi de la Nature. Ils  
» sont assez inconsiderés pour se hasarder à  
» devenir meurtriers , sous prétexte de pu-  
» nir des voleurs , puisqu'ils veulent faire  
» exécuter des gens faussement accusés , &  
» les traiter en criminels , sans se donner la  
» peine de les examiner , & d'entendre  
» leur défense. Dieu me fera la grace peut-  
» être de vivre assez long-tems , pour en  
» rencontrer quelques-uns dans des en-  
» droits , où l'on pourra leur apprendre de  
» quelle maniere il faut administrer la Jus-  
» tice.

Là-dessus je lui déclarai naturellement  
que le vaisseau où il se trouvoit , étoit  
justement celui qu'ils avoient attaqué avec  
leurs chaloupes d'une maniere aussi lâche  
que mal conduite. Je lui contai en détail  
comment nous avions acheté notre Navi-  
re de certains Hollandois , & comment  
nous avions appris dans la suite que c'étoient  
des coquins qui s'en étoient fuis avec le  
Vaisseau , après que leur Capitaine avoit  
été assassiné par les Indiens de Sumatra ;  
mais je l'assurai que cet équipage s'étoit  
mis à pirater ; c'étoit debiter une fable



inventée à plaisir , que nos ennemis auroient sagement fait de creuser cette affaire , avant que de nous attaquer & qu'ils répondroient devant Dieu du sang qu'ils nous avoient forcé de répandre.

Le bon Vieillard fut extrêmement surpris de ce recit , & nous dit que nous avions raison de vouloir aller du côté du Nord. Il nous conseilla de vendre notre Navire dans la Chine , & d'en acheter , ou d'en bâtir un autre. *Vous n'en trouverez pas un si bon que le vôtre* , ajouta-t-il , *mais il vous sera aisé d'en avoir un capable de vous emmener à Bengale avec vos gens , & avec vos Marchandises.*

Je lui dis que je profiterois de son conseil de tout mon cœur , dès que je pourrois trouver un Bâtiment à ma fantaisie , & un Marchand pour le mien. Il m'assura qu'il y auroit à Nankin des gens de reste , qui seroient ravis d'acheter notre Vaisseau , qu'une Jonque Chinoise suffiroit pour m'en retourner , & qu'il me trouveroit sans peine des gens qui m'acheteroient l'un , & qu'il me vendroient l'autre.

« Mais , lui dis-je , vous dites que notre  
 » Vaisseau sera indubitablement reconnu ,  
 » & par conséquent si je prends les mesures  
 » qu'vous me conseillez , je puis jeter par  
 » là l'honnêtes-gens dans un terrible péril , &  
 » être la cause de leur mort. Il suffira à ces Ca-  
 » pitaines de trouver le Vaisseau , pour  
 » qu'ils se mettent dans l'esprit qu'ils ont

» trouvé aussi les Criminels , & qu'ils mas-  
 » sacrent de sang froid des gens qui n'ont  
 » jamais songé à les offenser.

*Je sçai le moyen de prévenir cet inconvé-  
 nient , me répondit le bon Vieillard , je  
 connois les Commandans de tous ces Vais-  
 seaux , & je les verrai quand ils passeront  
 par ici ; je ne manquerai pas de leur faire  
 connoître leur erreur , & de leur dire , que  
 quoiqu'il soit vrai que le premier équipage  
 s'en est allé avec le Navire , il est faux pour-  
 tant qu'il s'en soit jamais servi pour exer-  
 cer la Piraterie. Je leur apprendrai sur-tout,  
 que ceux qu'ils ont attaqués dans la Baye  
 de Siam , ne sont pas les mêmes gens ; mais  
 que ce sont d'honnêtes Marchands qui ont  
 acheté le Vaisseau innocemment de quelques  
 scélérats qu'ils en croyoient les proprié-  
 taires. Je suis persuadé que du moins ils s'e-  
 fieront assez à moi , pour agir avec plus de  
 précaution qu'ils n'avoient d'abord proje-  
 té. » Eh bien , lui dis-je , si vous les re-  
 » contrez , voulez-vous bien vous acquit-  
 » ter d'une commission que je vous donne-  
 » rai pour eux ?*

*Oui-dà , répondit-il , pourvu que vous  
 me la donniez par écrit , afin qu'ils voient  
 clairement qu'elle vient de vous , & que j ne  
 l'ai pas forgée de mon chef. Là-dessus j me  
 mis à leur écrire , & après avoir détaillé  
 toute l'histoire de l'attaque des chalopes ,  
 que j'avois été obligé de soutenir , & dé-  
 velopé la fausseté des raisons qui les avien-*

pouffés à me faire cette insulte , dans le dessein de me traiter avec toute l'inhumanité possible , je finis en les assurant , que si j'avois le bonheur de les rencontrer jamais en Angleterre , je les en payerois avec usure ; à moins que les Loix de ma patrie n'eussent perdu toute leur Autorité pendant mon absence.

Le vieux Pilote lut & relut cet écrit à différentes reprises , & me demanda si j'étois prêt à soutenir tout ce que j'y avançois. Je lui dis que je le soutiendrois tant qu'il me resteroit un sol de bien , & que j'étois très-sûr de trouver une occasion de faire repentir ces Messieurs de la précipitation de leur cruel dessein. Mais je n'eus point occasion d'envoyer le Portugais , avec cette Lettre , car il ne nous quitta point , comme on verra dans la suite.

Pendant ces conversations , nous avançons toujours du côté de Nanquin , & après treize jours de navigation , nous mîmes à l'ancre au Sud-Ouest du grand Golfe , où par hasard nous aprîmes que deux Vaisseaux Hollandois venoient de passer , & nous en conclumes , qu'en continuant notre route , nous tomberions infailliblement entre leurs mains.

Après avoir consulté sur ce terrible inconvénient , mon Associé , qui en étoit aussi embarrassé que moi , & aussi irrésolu sur le parti qu'il falloit prendre , je m'adressai au vieux Pilote pour lui demander s'il n'y



avoit pas près delà quelque Baye, ou quelque Rade, où nous pussions entrer, pour faire notre commerce particulier avec les Chinois, sans être en danger. Il me dit que si je voulois aller du côté du Sud l'espace d'environ quarante-deux lieues, j'y trouverois un petit Port nommé *Quinchang*, où les Missionnaires débarquois d'ordinaire, en venant de *Macao*, pour aller prêcher dans la Chine la Religion Chrétienne, & où jamais les Vaisseaux Européens n'entroient. Qu'étant-là je pourrois prendre des mesures pour le reste du voyage. Que dans le fond ce n'étoit pas un endroit fort fréquenté par les marchands, excepté dans certains tems de l'année, qu'il y avoit une foire, où les Marchands *Japonnois* venoient se pourvoir de denrées de la Chine.

Nous convinmes tous de faire cours vers ce Port, dont peut-être j'orthographe mal le nom. Je l'avois écrit avec ceux de plusieurs autres endroits, dans un petit mémoire que l'eau a gâté malheureusement, par un accident que je raconterai dans son lieu; je me souviens fort bien que les *Chinois* & les *Japonnois* donnoient à ce petit Port un nom tout différent de celui que lui donnoit notre Pilote Portugais, & qui se prononçoit *Quinchang*.

Le jour après que nous nous fumes fixés à cette résolution, nous levâmes l'ancre, n'ayant été que deux fois à terre, pour pren-

dre de l'eau fraîche, & des provisions, comme Racines, Thé, Ris, quelques Oiseaux, &c. Les gens du pays nous en avoient apporté en abondance pour notre argent, d'une maniere fort civile & fort intégrè.

Les vents étant contraires, nous voguâmes cinq jours entiers avant que de surgir à ce Port; nous y entrâmes avec toute la satisfaction imaginable. Pour moi quand je me sentis sur terre, j'étois plein de joie & de reconnoissance pour le Ciel, & je résolus, aussi-bien que mon Associé, de ne jamais remettre le pied dans ce malheureux Navire, s'il nous étoit possible de nous défaire de nos Marchandises, quand ce seroit d'une maniere peu avantageuse.

Je ne sçaurois m'empêcher de remarquer ici que de toutes les conditions de la vie, il n'y en a aucune qui rende un homme si parfaitement misérable, qu'une crainte continuelle. L'Ecriture-Sainte nous dit avec beaucoup de raison, que *la peur sert de piège à l'homme*. C'est une mort perpétuelle, & elle accable tellement l'esprit, qu'il est inaccessible au moindre soulagement; elle étouffe nos esprits animaux, & abat toute cette vigueur naturelle, qui nous soutient dans des afflictions d'une autre nature.

Mon imagination, qui en étoit faisie d'une maniere affreuse, ne manquoit pas de me représenter le danger bien plus grand qu'il n'étoit réellement; elle me dépeignoit

les Capitaines Anglois & Hollandois comme des gens absolument incapables d'entendre raison, & de distinguer entre des scélérats & d'honnêtes gens, entre une fable inventée pour les tromper, & entre l'Histoire véritable & suivie de nos Voyages, & de nos projets. Rien n'étoit plus facile pour nous dans le fond, que de faire voir clairement à toute personne un peu sensée, que nous n'étions rien moins que des Pirates. L'Opium, & les autres marchandises que nous avions à bord, prouvoient clairement que nous avions été à Bengale, & les Hollandois qui, à ce qu'on disoit, avoient les noms de tous ceux de l'autre équipage, devoient remarquer du premier coup d'œil, que nous étions un mélange d'Anglois, de Portugais & d'Indiens, parmi lesquels il ne se trouvoit que deux Hollandois. En voilà plus qu'il ne falloit, pour convaincre le premier Capitaine qui nous auroit rencontrés, de notre innocence, & de son erreur.

Mais la peur, cette passion aussi aveugle, qu'inutile, nous remplit le cerveau de trop de vapeurs, pour y laisser une place à la plus grande vraisemblance. Nous regardions toute cette affaire du mauvais côté; nous sçavions que les gens de mer Anglois & Hollandois, & particulièrement les derniers, étoient si animés au seul nom de Pirates, & de Pirates qui s'étoient échappés de leurs mains, en ruinant une partie des



chaloupes qu'on avoit envoyées pour les prendre , que nous étions persuadés qu'ils ne voudroient pas seulement nous entendre parler , & qu'ils prendroient pour une preuve convaincante de notre crime prétendu , la figure du Vaisseau qu'ils connoissoient parfaitement bien ; & notre fuite de la riviere de Cambodia. Pour moi j'étois assez passablement dur pour m'imaginer que, si j'étois dans leur cas , j'agirois tout de même , & que je taillerois tout l'équipage en pieces , sans daigner écouter sa défense.

Pendant que nous avons été dans ces inquiétudes , mon Associé & moi , nous n'avions pas pu fermer l'œil sans rêver à des cordes & à de grandes vergues ; une nuit entr'autres , songeant qu'un Vaisseau Hollandois nous avoit abordés , je fus dans une telle fureur , que croyant assommer un Matelot ennemi , je donnai un coup de poing contre un des pilliers de mon lit d'une telle force , que je m'écrasai les jointures , ce qui me fit courir risque de perdre deux de mes doigts. Une chose qui me confirma encore davantage dans l'idée que nous serions maltraités par les Hollandois , si nous étions dans leur pouvoir , c'est ce que j'avois entendu dire des cruautés qu'ils avoient fait essuyer à mes Compatriotes à Amboine , en leur donnant la torture avec toute l'inhumanité possible ; je craignois qu'en faisant souffrir les douleurs les plus cruelles à quelques-uns de nos gens , ils ne leur fissent confes-

fer des crimes, dont ils n'étoient pas coupables, & ne nous punissent comme Pirates, avec quelque apparence de justice. La charge de notre Vaisseau pouvoit leur fournir un puissant motif, pour prendre des mesures si inhumaines, puisqu'elle valoit cinq mille livres sterling.

Pendant tout le tems que durerent nos frayeurs, nous fumes agités sans relâche par de pareilles réflexions, sans considérer seulement que les Capitaines de Vaisseaux n'ont pas l'autorité de faire de telles exécutions. Il est certain que, si nous nous étions rendus à quelqu'un d'entr'eux, & s'il avoit été assez hardi pour nous donner la torture, ou pour nous mettre à mort, il en auroit été puni rigoureusement en sa patrie. Mais cette vérité n'étoit pas fort consolante pour nous; un homme qu'on massacre, ne tire pas de grands avantages du supplice qu'on fait souffrir à son meurtrier.

Ces frayeurs ne pouvoient que me faire faire de mortifiantes réflexions sur les différentes particularités de ma vie passée. Après avoir consumé quarante ans dans des travaux, & des dangers continuels, je m'étois vu dans le Port, vers lequel tous les hommes tendent, une *opulente tranquillité*; & j'avois été assez malheureux pour me plonger de nouveau, par mon propre choix, dans des inquiétudes plus grandes que celles dont je m'étois tiré d'une manière si peu attendue. Quel chagrin pour moi, qui pen-

dant ma jeunesse m'étois échapé de tant de périls, de me voir dans ma vieillesse exposé par mon génie aventurier, à perdre la vie sur une potence, pour un crime, pour lequel je n'avois eu jamais le moindre penchant, bien loin d'en être coupable.

Quelquefois des pensées pieuses succédoient à ces considérations chagrinantes; je me mettois dans l'esprit, que si je tombois dans le malheur que je craignois si fort, je devois considérer ce désastre comme un effet de la Providence, qui malgré mon innocence par rapport au cas présent, pouvoit me punir pour d'autres crimes, & que j'étois obligé de m'y soumettre avec humilité de la même maniere que si elle avoit trouvé à propos de me châtier par un naufrage, ou par quelque autre malheur qui eût du rapport avec ma vie errante.

Il m'arrivoit encore assez souvent d'être excité par ma crainte à prendre des résolutions vigoureuses; je ne songeois alors qu'à combattre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, plutôt que de me laisser prendre par des gens capables de me massacrer de sang froid.

Il vaudroit encore mieux pour moi, *disois-je en moi-même*, d'être pris par des Sauvages, & de leur servir de nourriture, que de tomber entre les mains de ces gens, qui peut-être seront ingénieux dans leur cruauté, & qui ne me feront mourir qu'a-



près m'avoir déchiré par la torture la plus violente. Quand j'ai été aux mains avec les Antropophages , c'étoit toujours dans le dessein de me battre jusqu'à mon dernier soupir ; par quelle raison serois-je plus lâche , quand il s'agit d'éviter un malheur plus terrible ?

Quand ces sortes de pensées avoient le dessus dans mon imagination , j'étois dans une espece de fièvre , & dans une agitation comme si j'étois réellement engagé dans un combat opiniâtre ; mes yeux brilloient , & le sang me bouillonneoit dans les veines ; je résolvois alors fermement , si j'étois obligé d'en venir-là , de ne jamais demander quartier , & de faire sauter le Vaisseau en l'air quand je ne pourrois plus résister , afin de laisser à mes persécuteurs si peu de butin , qu'ils n'auroient garde de s'en vanter.

Plus nos inquiétudes avoient été grandes pendant que nous étions encore en mer , & plus nous fûmes charmés quand nous nous vîmes à terre. A cette occasion mon Associé me raconta que la nuit auparavant il avoit rêvé qu'il avoit un grand fardeau sur les épaules , & qu'il le devoit porter au haut d'une colline , mais que le Pilote Portugais l'avoit levé de dessus son dos , & qu'en même-tems au lieu de la colline , il n'avoit vu qu'un terrain uni & agréable. Ce songe - là étoit plus significatif que les rêves ne le sont d'ordinaire , nous étions

véritablement comme des gens qu'on venoit de décharger d'un pesant fardeau.

Dès que nous fûmes à terre, notre vieux Pilote, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour nous, nous trouva un logement, & un magasin, qui dans le fond ne faisoient ensemble que le même Bâtiment. C'étoit une petite cabane, jointe à une hutte spacieuse, le tout fait de *Cannes* & environné d'une palissade de ces grandes cannes apellées *Bombous* dans les Indes. Cette palissade nous servoit beaucoup, pour mettre nos Marchandises à l'abri de la subtilité des voleurs, dont il y en a une assez grande quantité dans ce Pays-là. D'ailleurs le Magistrat du lieu nous accorda, pour plus grande sûreté, une sentinelle qui faisoit la garde devant notre Magasin avec une demi-pique à la main. Nous en étions quittes en donnant à cette sentinelle un peu de ris, & une petite piece d'argent, ce qui ne montoit tout ensemble qu'à la valeur de trois sols par jour.

Il y avoit déjà du tems que la Foire dont j'ai parlé étoit finie; cependant il y avoit encore dans la riviere trois ou quatre Jonques Chinoises, avec deux Bâtimens Japonnois, chargés de denrées, qu'ils venoient acheter dans la Chine, & ils n'avoient pas fait voile jusqu'alors, parce que les Marchands étoient encore à terre.

Le premier service que nous rendit notre Pilote, c'est de nous faire faire connoissance avec trois Missionnaires, qui s'étoient arrê-

tés-là quelque-tems pour convertir les Habitans du lieu. Il est vrai qu'ils avoient fait de leurs Profélytes une assez plaisante sorte de Chrétiens ; mais c'étoit-là leur affaire , & non pas la nôtre. Parmi ces Messieurs il y avoit un Prêtre François , fort joli homme , de bonne humeur & d'une conversation fort aisée. Il s'apelloit le *Pere Simon* , & ses manieres étoient bien éloignées de la gravité de ses deux compagnons , qui étoient l'un Portugais , & l'autre Génois. Ils étoient d'une grande austérité , & sembloient prendre extrêmement à cœur l'ouvrage pour lequel on les avoit envoyés , occupés continuellement à s'insinuer dans l'esprit des Habitans , & à trouver moyen de lier conversation avec eux.

Nous avions le plaisir de manger souvent avec ces Religieux , & d'apprendre par-là leur maniere de prêcher l'Evangile aux Païens. Il est certain que ce qu'ils apelloient la conversion des Chinois étoit fort éloigné de mériter un titre si magnifique ; tout le Christianisme de ces pauvres gens ne consiste guere qu'à sçavoir prononcer le nom de *Jesus-Christ* , à dire quelques prieres adressées à la Vierge & à son Fils , dans un langage qui leur est inconnu ; & à faire le signe de la Croix. Cette crasse ignorance de ces prétendus convertis , n'empêche pas les Missionnaires de croire fermement que ces gens iront tout droit en Paradis , & qu'ils sont eux-mêmes les glorieux instrumens



du salut de leurs Profélytes ; c'est dans l'espérance d'un succès si merveilleux , qu'ils hasardent de grands voyages , qu'ils subissent le triste sort de faire un long séjour parmi ces Barbares , & qu'ils s'exposent à une mort accompagnée des tourmens les plus cruels. Pour moi , quelque mauvaise opinion que j'aie de leur maniere de convertir les Païens , je croirois pourtant manquer de charité , si je n'avois pas une haute idée du zèle qui les porte à entreprendre un pareil ouvrage au milieu de mille dangers , & sans la moindre vue d'un intérêt temporel.

Le Religieux François , nommé le *Pere Simon* , avoit ordre de s'en aller à *Pékin* , où réside le grand Empereur de la Chine , & il n'étoit dans cette petite Ville , que pour attendre un compagnon , qui devoit venir de Macao pour faire ce voyage avec lui. Je ne le rencontrois jamais qu'il ne me pressât d'aller avec lui , en m'assurant qu'il me montreroit tout ce qu'il y a de grand & de beau dans tout ce fameux Empire , & surtout la plus grande Ville de l'Univers , une Ville , selon lui , que Londres & Paris mis ensemble ne pourroient égaler.

Cette Ville est effectivement grande , & extrêmement peuplée ; mais comme je regardois ces fortes de choses d'un autre œil que ces gens qui se jettent d'abord à corps perdu dans l'admiration , je dirai dans la suite , quelle est mon opinion de ce célèbre *Pékin*. Je reviens au *P. Simon*.

Un jour que nous dinions ensemble, & que nous étions tous de fort bonne humeur, je lui fis voir quelque penchant à l'accompagner dans son voyage, & il nous pressa fort, mon Associé & moi, de prendre cette résolution. *D'où vient donc, Pere Simon, lui dit mon Associé, que vous souhaitez si fort notre compagnie? Vous sçavez que nous sommes Hérétiques, & par conséquent vous ne sçauriez nous aimer, ni trouver le moindre plaisir de notre commerce,* » Bon, répondit-il, vous pouvez » devenir Catholiques avec le tems; mon » occupation ici est de convertir les Païens, » que sçait-on si je ne réussirai pas à vous » convertir aussi? » *Oui-dà, mon Pere, lui dis-je, ainsi donc garre les Sermons pendant tout le chemin.* » N'ayez pas peur, » *repliqua-t-il, je ne vous fatiguerai pas par mes Sermons, notre Religion n'est pas incompatible avec la politesse : d'ailleurs, nous vous regardons dans un Pays si éloigné comme Compatriotes, quoique vous soyez Anglois, & moi François; pour-quoi ne pourrions-nous pas nous confider mutuellement comme Chrétiens, quoique vous soyez Huguenots, & moi Catholique?* Quoiqu'il en soit, *ajouta-t-il, nous sommes tous honnêtes gens, & sur ce pied-là nous pouvons parler ensemble, sans embarrasser nos conversations de disputes sur la Religion.*

La fin de son discours me parut fort sen-

fée , & me rapella dans l'esprit ce bon Religieux , duquel je m'étois séparé dans le Bresil.

Il est certain pourtant que le caractere du *Pere Simon* n'aprochoit pas de celui de mon jeune Prêtre. Il est vrai que dans ses manieres il n'avoit rien qui deshonorât sa profession , mais on ne lui remarquoit pas ce fond de zèle , cette piété exacte , ni cette affection pour le Christianisme , qui étoient si fort dans la conduite de l'autre.

Quelques pressantes que fussent ses sollicitations , il ne nous étoit pas possible de nous y laisser aller si-tôt , il falloit premièrement disposer de notre Vaisseau & de nos marchandises , ce qui étoit assez difficile dans un endroit où il y avoit si peu de commerce , un jour même je fus tenté de faire voile pour la Riviere de *Kilam* , & de monter jusqu'à la Ville de *Nanquin* , mais j'en fus détourné par un coup inattendu de la Providence qui sembloit commencer à s'intéresser en nos affaires. J'en conclus que je pouvois espérer de revenir un jour dans ma Patrie , quoique je n'eusse pas la moindre idée des moyens dont je pouvois me servir pour l'entreprendre. Il me suffisoit , pour me promettre cette satisfaction , de remarquer que quelque lueur de la Bonté divine se répandit sur nos entreprises. Voici ce que c'étoit.

Un jour notre bon vieux Pilote nous amena un Marchand Japonnois , pour voir



quelles sortes de Marchandises nous avions. Il nous acheta d'abord notre *Opium*, & le paya fort bien & sur le champ, en partie en or que nous prenons selon le poids, en partie en petites pieces monnoyées du coin de son Pays, & en partie en lingots d'argent de dix onces à peu près. Pendant que nous faisions ce négoce avec lui, il me vint dans l'esprit que ce même Marchand pourroit bien encore nous acheter notre Vaisseau, & j'ordonnai à notre Interprete de lui en faire la proposition. Il ne la reçut qu'en haussant les épaules, mais il nous revint voir quelques jours après, amenant avec lui un des Missionnaires pour lui servir d'Interprete, & pour nous communiquer la proposition qu'il avoit à nous faire. Il nous dit qu'il nous avoit payé une grande quantité de marchandises, avant que d'avoir la moindre pensée de nous acheter notre Vaisseau, & qu'il ne lui restoit pas assez d'argent pour nous en donner le prix; que si je voulois y laisser les mêmes Matelots, il le loueroit pour un voyage du Japon, que là il le chargeroit de nouveau pour l'envoyer aux Isles Philippines, après en avoir payé le *fret*, & qu'après le retour il l'acheteroit. Non-seulement je prêtai l'oreille à cette proposition, mais mon humeur aventuriere me mit encore dans l'esprit d'être moi-même de la partie, de m'en aller aux Isles Philippines, & delà vers la Mer du Sud. Là-dessus je demandai au Marchand s'il avoit envie

de louer le Vaisseau jusqu'aux Isles Philippines, & de le charger là. Il me dit que la chose n'étoit pas possible, mais qu'il le déchargeroit dans le Japon quand il seroit de retour avec sa cargaison. J'y aurois topé si mon Associé, plus sage que moi, ne m'en avoit pas détourné en me représentant les dangers de le mer, l'humeur perfide & traîtresse des Japonnois, & celles des Espagnols des Isles Philippines, plus perfides & traîtresses encore.

La premiere chose qu'il falloit faire avant que de conclure notre marché avec le Japonnois, c'étoit de demander au Capitaine & à l'Equipage, s'ils avoient envie d'entreprendre cette course. Dans le tems que nous y étions occupés, je reçus une visite du jeune homme que mon Neveu m'avoit donné pour compagnon de voyage. Il me dit que cette course promettoit des avantages très-considérables, & me conseilloit fort de l'entreprendre, mais que si je n'en avois pas envie, il me prioit de le placer dans le Vaisseau comme Marchand, ou en telle autre qualité que je le trouverois à propos, que s'il me trouvoit encore en vie à son retour en Angleterre, il me rendroit un compte exact de son gain, & que je ne lui donneroie que la part que je voudrois.

J'en'avois pas grande envie de me séparer de lui; mais prévoyant les grands avantages où ce parti devoit le conduire naturellement, & le connoissant pour un jeune hom-

me aussi propre à y réussir que qui que ce fût, j'avois du penchant à lui accorder sa demande. Je lui dis pourtant que je voulois consulter mon Associé sur sa proposition, & que je lui donnerois une réponse positive le lendemain.

Mon Associé, à qui j'en parlai d'abord, s'y accorda très-généreusement; il me dit que je sçavois bien que nous regardions tous deux notre navire, comme acheté sous de mauvais auspices, & que nous n'avions pas envie de nous y rembarquer; que nous ferions bien de le céder au jeune homme, à condition que si nous le revoyions en Angleterre il nous donneroit la moitié des profits de ses voyages, & qu'il garderoit l'autre moitié pour lui.

Je n'avois garde d'être moins généreux que mon associé, qui, n'étant pas comme moi intéressé dans la fortune de mon compagnon de voyage, n'étoit pas porté par aucun motif particulier à lui faire du bien; & voyant que tout l'Equipage étoit résolu de faire cette nouvelle Caravane, nous donnâmes à mon jeune homme la moitié du Vaisseau en propriété en tirant de lui une promesse écrite qu'il nous rendroit compte de la moitié des profits du voyage.

Le Marchand Japonnois, à ce que nous avons appris dans la suite, se montra un parfaitement honnête homme. Il protégea mon jeune homme dans le Japon, & lui obtint



obtint la permission de venir à terre , ce qui a été rarement accordé aux Etrangers depuis plusieurs années. Il lui paya le *fret* avec beaucoup de ponctualité , & l'envoya aux Isles Philippines , chargé de Marchandises du Japon & de la Chine avec un *Super-Cargo* du Pays , qui , trafiquant-là avec les Espagnols , revint avec des marchandises de l'Europe & avec une grande quantité d'épiceries. Il fut parfaitement bien payé de tous ses voyages ; & n'ayant point envie de se défaire du Vaisseau , il le chargea de marchandises pour son propre compte , lesquelles il vendit d'une maniere avantageuse aux Espagnols dans les Isles Manilles. Par le moyen des amis qu'il s'y fit , il eut le bonheur de faire déclarer son Navire libre , & il fut loué par le Gouverneur , pour aller à *Acapulco* , sur la Côte de Mexique , avec la permission de débarquer là , d'aller à la Ville de Mexique , & d'entrer là dans un Vaisseau Espagnol avec tout son monde , pour s'en retourner en Europe.

Il fit ce Voyage avec beaucoup de succès ; il vendit son Vaisseau à *Acapulco* , & ayant obtenu là la permission d'aller par terre jusqu'à *Portobello* , il y trouva moyen de passer avec tout ce qu'il avoit gagné dans la Jamaïque , d'où il retourna en Angleterre huit ans après avec des richesses immenses. J'en dirai davantage dans son lieu. Il est tems de revenir à mes propres affaires.

Le Vaisseau étant prêt à mettre en mer , nous commençâmes à songer à récompenser les deux hommes qui nous avoient rendu un service si considérable , en nous avertissant à tems de la conspiration qu'on avoit faite contre nous dans la Riviere de *Cambodia*. Nous sçavions de reste dans le fond que c'étoit pour l'amour de nous qu'ils nous avoient donné un avis si important , & qu'ils nous avoient plutôt obligé par scélératesse que par charité. Ils nous croyoient réellement Pirates , & cependant ils nous découvrirent un dessein qu'ils avoient toutes les raisons imaginables de croire parfaitement juste , uniquement dans la vue d'écumer la mer avec nous & d'avoir part au butin. Néanmoins ils nous avoient réellement sauvé d'un danger extrême , & je leur avois promis de leur en témoigner ma reconnoissance. Je commençai d'abord par leur faire payer les gages , qui , selon eux , leur étoient dûs dans les Vaisseaux qu'ils avoient quittés pour nous suivre , c'est-à-dire , dix-neuf mois à l'Anglois , & sept au Hollandois. Je leur donnai encore à chacun une petite somme d'argent en or , dont ils furent très-contens , & je fis l'Anglois Canonnier du Vaisseau à la place du nôtre qui étoit devenu second Contre-mâitre & Bourfier ; je donnai au Hollandois l'emploi de Boffeman. Ils se crurent par-là parfaitement bien récompensés , & ils rendirent de très-grands services dans le Vaisseau ,

étant gens de courage & fort entendus dans la marine.

Pour nous, nous restâmes à terre dans la Chine, & si je m'étois cru loin de ma patrie à Bengale, où pour mon argent il m'étoit facile de revenir chez moi, que ne devois-je pas penser alors, que j'étois de plus de mille lieues plus éloigné de l'Angleterre, sans sçavoir le moindre moyen d'y retourner.

Tout ce qui pouvoit en quelque sorte balancer ce chagrin, c'est que dans quelques mois delà il devoit y avoir une autre Foire dans la Ville où nous étions, & que nous aurions l'occasion de nous fournir de toutes sortes de denrées du Pays, sans compter que peut-être nous y trouverions quelque Jonque Chinoise, ou quelque Bâtiment de Tunquin pour nous ramener avec tout ce qui nous apartenoit. Charmé de cette nouvelle, je pris la résolution d'y attendre cette occasion : & comme j'étois sûr qu'on n'en vouloit point à nos personnes, qui ne pouvoient pas être suspectes sans le Vaisseau, nous pouvions espérer même de trouver là quelque Vaisseau Anglois ou Hollandois qui voudroit bien nous meuer dans quelqu'autre endroit des Indes, plus proche de notre Patrie.

En attendant nous trouvâmes bon de nous divertir un peu, faisant trois ou quatre petits voyages dans le Pays. Nous en fîmes un entr'autres long de dix journées



pour aller voir *Nanquin*, une Ville qui vaut bien la peine d'être vue. On dit qu'il y a un million d'ames, ce que j'ai bien de la peine à croire. Elle est bâtie fort régulièrement ; toutes les rues en sont tirées au cordeau, & se croisent les unes les autres, ce qui en augmente extrêmement la beauté.

Mais quand je compare les Peuples de ce Pays-là ; leur maniere de vivre, leur Gouvernement, leur Religion, leur magnificence, à ce qu'on voit de plus remarquable dans l'Europe, je dois avouer que tout cela ne vaut pas la peine d'en parler, bien loin de mériter les pompeuses descriptions que certaines Relations nous en donnent.

Si nous admirons la grandeur des Chinois, leur richesse, leurs cérémonies pompeuses, leur commerce, leurs forces, ce n'est pas parce que les choses sont admirables en elles-mêmes, mais parce que l'idée que nous avons de gens qui habitent cette partie du monde, ne nous permet pas de nous attendre à rien de grand & d'extraordinaire.

Sans cela, qu'est-ce que leurs bâtimens en comparaison de tant de magnifiques Palais qu'on admire dans l'Europe ? Qu'est-ce que leur commerce, à proportion de celui d'Angleterre, de la Hollande, de la France & de l'Espagne ? Leurs Villes ne sont rien au prix des nôtres, pour la ma-

gnificence , la force , la richesse , l'agrément & la variété. Rien n'est plus ridicule que de mettre en parallèle leurs Ports , où se trouve un petit nombre de Jonques & d'autres vils Bâtimens , avec nos Flottes Marchandes , & nos Armées navales. On peut dire même avec vérité , qu'il y a plus de commerce dans notre seule Ville de Londres , que dans tout leur vaste Empire , & qu'un seul Vaisseau de guerre du premier rang Anglois , Hollandois ou François est capable de faire tête à toutes leurs forces de mer , & même de les abîmer : encore un coup , il n'y a que l'idée que nous avons de la barbarie des Peuples de ces Pays , qui nous représente d'une manière si avantageuse tout ce qu'on rencontre de plus remarquable dans la Chine ; tout nous y paroît surprenant , parce que nous ne nous attendions à rien qui fût capable de donner de la surprise.

Ce que j'ai dit de leurs Flottes , peut être appliqué à leurs Armées. Quand ils mettroient deux millions de Soldats ensemble , une puissance si formidable en apparence , ne seroit que ruiner le Pays , & se réduire elle-même à périr faute de vivres. S'il s'agissoit d'assiéger une Ville forte , comme il s'en trouve quantité en Flandres , ou de se battre en bataille rangée , une seule ligne de Cuirassiers Allemands , ou de Gendarmes François , renverferoit toute la Cavalerie Chinoise. Un

million de leurs Fantassins ne viendrait pas à bout d'un seul Corps de notre Infanterie, placée d'une manière à ne pouvoir pas être environnée de tous côtés. Je crois même pouvoir dire sans gasconnade, que trente mille Fantassins Allemands ou Anglois, & dix mille Cavaliers François abymeroient toutes les forces de la Chine. Il en est de même de l'art d'attaquer & de défendre les Villes. Il n'y a pas une Ville fortifiée dans toute la Chine, qui soutînt pendant un mois les efforts d'une Armée Européenne, & toutes les Armées Chinoises ensemble attaqueroient en vain une Place comme Dunkerque, pourvu qu'elle ne fut pas réduite à se rendre par la famine. Ils ont des armes à feu, il est vrai, mais elles sont grossières, & fort sujettes à *prendre un rat*, comme on dit; ils ont de la poudre à canon, mais elle est sans force. Ils sont sans discipline, ignorans dans l'exercice, & dans la manière de se ranger en bataille, ne sçachant ce que c'est que d'attaquer avec ordre, & de faire la retraite sans confusion. Toutes ces vérités, dont je suis très-convaincu, me font rire de tout mon cœur, quand j'entendis raconter de si belles choses de ces fameux Chinois, qui, dans le fond, ne sont que d'ignorans & vils esclaves, sujets à un Gouvernement despotique, proportionné à leur génie & à leurs inclinations.

Si ce bel Empire n'étoit pas si éloigné du



cœur de la Moscovie, & si les Moscovites eux-mêmes n'étoient des Esclaves aussi méprisables que les Chinois, rien ne seroit plus aisé pour un Empereur de Moscovie, que de le conquérir dans une seule campagne, & si le Czar d'apresent, qui est, à ce qu'on dit un jeune Prince de grande espérance, & qui commence à se rendre formidable dans le monde, avoit poussé ses desseins ambitieux de ce côté-là, au lieu de les tourner du côté des belliqueux Suédois, il auroit été peut-être à l'heure qu'il est, Empereur de la Chine, au lieu qu'il a été battu à Nerva par l'intrépide Charles, quoique les Moscovites fussent six contre un.

On a tort d'avoir meilleure opinion du sçavoir des Chinois, & de leurs progrès dans les Sciences. Ils ont des Globes, des Spheres, & quelques foibles notions des Mathématiques ; mais si vous creusez un peu avant dans leur habileté, vous en voyez d'abord le foible, ils ne connoissent rien dans le mouvement des Corps célestes, & leur ignorance va jusqu'à un tel degré de ridicule, que lorsque le Soleil est éclipsé, ils s'imaginent qu'il est attaqué par un grand Dragon qui veut le dévorer, & qu'ils font un bruit terrible en frappant sur des tambours & sur des tymbales, pour faire peur au Monstre, & pour le détourner de sa proie.

Voilà la seule digression de cette nature qu'on trouvera dans mon Histoire ; je

ne m'attacherai désormais qu'aux aventures de ma vie errante , sans parler des Villes que j'ai vues , ni des vastes déserts que j'ai traversés , qu'autant qu'il le faudra pour répandre du jour sur ce qui m'est arrivé de remarquable dans mes courses.

Etant de retour à *Nanquin* , j'étois , selon mon calcul , dans le cœur de la Chine , puisque ce petit Port est situé au 30<sup>e</sup>. degré de Latitude Septentrionale. J'avois grande envie de voir la Ville de *Pékin* , & de me rendre aux importunités du *Pere Simon*. Son Compagnon étoit arrivé de *Macao* , le tems de son départ étoit fixé , & par conséquent il falloit prendre ma résolution. Je m'en rapportai entièrement à mon Associé , qui à la fin s'y détermina , & nous préparâmes tout pour le voyage. Nous trouvâmes une heureuse occasion de faire ce chemin d'une manière sûre & commodé , en obtenant d'un *Mandarin* , la permission de voyager en sa compagnie , & comme ses Domestiques. Ces *Mandarins* sont une espece de *Vicerois* ou *Gouverneurs de Provinces* , qui sont une grosse figure , & qui sont extrêmement respectés par les peuples , auxquels en récompense ils sont fort à charge , puisqu'ils sont défrayés par le chemin , avec toute leur suite & avec tous leurs équipages.

Les vivres & le fourage ne nous manquerent pas dans le voyage , parce que les Chinois étoient obligés de nous les fournir

gratis , ce qui étoit fort commode pour nous , quoique nous n'y profitassions rien. Nous étions forcés à les payer au prix courant , & l'Intendant ou Maître d'Hôtel du Mandarin venoit nous en demander le paiement avec beaucoup de régularité. Ainsi la permission que le Seigneur nous avoit donnée de voyager à sa suite , étoit très-commode pour nous , sans qu'elle doive passer pour une grande faveur. Il y gaignoit beaucoup au contraire , car il y avoit une trentaine de gens qui le suivoient de cette manière , & qui lui payoient tout ce que le peuple leur fournissoit pour rien.

Nous fumes vingt-cinq jours en chemin , avant que d'arriver à *Pékin*. Le pays que nous traversâmes , est à la vérité extrêmement peuplé , quoiqu'assez mal cultivé. L'économie de ces gens est fort peu de chose , & leur manière misérable de vivre , comparée à la nôtre. Il est vrai que ces malheureux , dont on vante tant l'industrie , ne sentent pas leur misère , & se croient assez heureux , parce qu'ils n'ont pas seulement l'idée du bonheur dont jouissent les Sujets chez les Nations bien polissées de notre Europe. L'orgueil des Chinois est extraordinaire , & n'est surpassé que par leur pauvreté , à laquelle il met le comble. A mon avis les Sauvages de l'Amérique sont plus heureux que ces gens-ci. Ils n'ont rien , mais ils ne desirent rien ; au lieu que les Chinois sont superbes & insolens au milieu



de leur gueuserie. Il n'est pas possible d'exprimer leur ostentation, qu'on remarque sur-tout dans leurs habits, dans leurs bâtimens, dans le nombre de leurs Esclaves, & ce qu'il y a de plus ridicule, dans le mépris qu'ils affectent pour toutes les autres Nations.

J'avoue que dans la suite, j'ai voyagé avec plus d'agrément dans les affreux déserts de la grande Tartarie, que je ne faisois dans la Chine, malgré la bonté des chemins, qui y sont parfaitement bien entretenus. Rien ne me choquoit davantage, que de voir ce peuple hautain, impérieux, insolent, au milieu de la misere & de la plus grossiere ignorance, laquelle, ceux qui n'en jugent que superficiellement, traitent d'esprit & d'industrie. Quoique leurs manieres me rebutassent au suprême degré, je ne laissois pas de m'en divertir souvent avec le *Pere Simon*. Un jour en aprochant du Château prétendu d'une espece de Gentilhomme Campagnard, nous eumes d'abord l'honneur d'être en compagnie du Maître pendant une grande demi-lieue de chemin. Son équipage étoit un *Dom-Guichotisme* parfait, un vrai mélange de pompe & de pauvreté; l'habillement de ce Dom Chinois auroit convenu à merveille à un *Trivelin*, ou à un *Jean potage*. C'étoit une toile des Indes richement brodée de graisse, on y voyoit briller tout l'ornement nécessaire pour le rendre ridicule; de gran-

des manches pendantes, des falbalas, &c. Cette robe magnifique, couvroit une veste de Taffetas noir, aussi gras que celle d'un boucher, preuve convaincante que celui qui la portoit étoit un falop insigne.

Son cheval étoit une noble copie du fameux Rossinante. Il étoit vieux, maigre, & à moitié mort de faim; on en acheteroit un meilleur en Angleterre pour la somme d'une Guinée & demie; aussi n'auroit-il pas pris la peine de marcher, si deux Esclaves, qui suivoient le Chevalier à pied, armés de bons fouets, n'avoient donné courage à cette haridelle. Il avoit encore un fouet à la main lui-même, & il travailloit du côté de la tête & des épaules du noble animal, dans le tems que ses palfreniers exerçoient leurs forces sur les parties postérieures.

Pour comble de pompe, il étoit encore accompagné de dix ou douze autres Esclaves; on peut juger de la magnificence de leur livrée par la description que j'ai faite de l'habit du Maître. Nous aprîmes qu'il venoit de la Ville pour aller à Terre, qui étoit à peu près à une demi-lieue de nous. Nous marchâmes au petit pas, pour jouir plus long-tems de la brillante figure de ce Chevalier; mais enfin il prit les devans, parce que nous trouvâmes à propos de nous arrêter à un Village, pour nous y rafraîchir. Peu de tems après étant arrivé devant son Château, nous l'y trouvâmes qui dînoit dans une petite cour devant sa porte.

C'étoit par simple orgueil qu'il avoit choisi cet endroit exposé aux yeux des passans , & l'on nous dit que plus nous le regarderions & plus nous flatterions sa vanité.

Il étoit assis à l'ombre d'un arbre semblable à un *Palmier nain* , sous lequel , pour se défendre encore mieux des rayons du Soleil, il avoit fait placer un grand *Parasol* , qui ne representoit pas mal un *Dais* , & par conséquent qui contribuoit beaucoup à rendre ce spectacle pompeux. Il étoit renversé dans un grand fauteuil , qui avoit de la peine à contenir tout le volume de sa grosse corpulence , & il étoit servi par deux esclaves femelles , qui apportoient les plats. Il y en avoit encore deux autres du même sexe , qui s'acquittoient d'un emploi , que peu de Gentilshommes Européens voudroient exiger de leurs Domestiques. L'une lui mettoit la soupe dans la bouche avec une cuillier , pendant que l'autre tenoit l'assiette , & ramassoit les bribes qui tomboient de la barbe , & de la veste de taffetas de sa Seigneurie. Ce noble Cochon croyoit au-dessous de lui de se servir de ses propres mains , dont nos Rois font usage dans de pareilles occasions , plutôt que de se laisser approcher par les doigts de leurs domestiques.

Je ne pouvois m'empêcher de réfléchir sur les peines ridicules, où l'orgueil des hommes les jette , & sur l'embarras où un hom-



me, qui a le sens commun, se doit trouver, quand il se sent un penchant malheureux pour la vanité. Fatigués à la fin de voir la fatuité de ce pauvre animal, qui s'imaginoit que nous étions extasiés d'admiration, dans le tems que nous le regardions d'un œil de pitié & de mépris, nous continuâmes notre voyage; le seul *P. Simor* s'arrêta-là encore pendant quelques momens, curieux de voir de près les mets dont ce Gentilhomme se bourroit la bedaine avec tant d'ostentation. Il nous raporta qu'il y avoit goûté, & que c'étoient des ragoûts dont un Dogue Anglois voudroit à peine apaiser sa faim. C'étoit un plat de ris bouillir, dans lequel il y avoit une grande gousse d'ail, un petit sachet rempli de poivre verd, & d'une autre plante, qui ressemble à du gingembre, qui a l'odeur du musc, & le goût de la moutarde; tout cela étoit étuvé, avec une petite piece de mouton fort maigre, voilà tout le dîner que cet Animal offroit en spectacle aux passans, dans le tems qu'outre les quatre servantes, on voyoit encore à une certaine distance de la table, quatre ou cinq esclaves mâles tout prêts à exécuter les ordres de son Excellence. Si leur table étoit plus mauvaise que celle de leur Maître, il est certain qu'ils n'étoient pas trop bien nourris.

Pour notre *Mandarin*, faut avouer qu'il y avoit plus de réalité dans la magnificen-

ce dont il faisoit parade. Il étoit respecté comme un Roi, & toujours tellement entouré de ses Gentilshommes & de ses Officiers, que je ne pus jamais le voir qu'à une certaine distance.

Il est vrai que dans tout son équipage, il n'y avoit pas un seul cheval qui me parût meilleur que nos chevaux de somme, mais ils étoient si bien cachés de couvertures & de harnois, qu'il ne me fut pas possible de remarquer s'ils étoient gras ou maigres. Tout ce qu'on en voyoit c'étoient les pieds & la tête.

Débarassé alors de toutes les inquiétudes, qui m'avoient si fort agité, je fis gaïement tout ce voyage; & ce qui augmenta ma belle humeur, c'est que je l'achevai sans essuyer la moindre catastrophe; excepté qu'au passage d'une petite rivière, mon cheval tomba, & me jetta au beau milieu de l'eau. Elle n'étoit pas fort profonde; mais je ne laissai pas de me mouiller depuis les pieds jusqu'à la tête. Ce qui gâta absolument le petit livre dans lequel j'avois écrit les noms des peuples & des villes dont je voulois me souvenir.

Nous arrivâmes à la fin à *Pékin*, je n'avois d'autre Domestique, que le Valet que mon Neveu m'avoit donné, & qui étoit un fort brave garçon. Toute la suite de mon Associé consistoit aussi dans un seul garçon, qui étoit notre compatriote. Nous avions encore avec nous le vieux Pilote

Portugais qui avoit envie de voir la Cour Chinoise, & que nous défrayâmes pendant le voyage, pour nous en servir en qualité d'Interprete. Il entendoit fort bien la Langue du Pays, parloit bon François, & même il sçavoit assez d'Anglois, pour se faire entendre.

Ce bon Vieillard nous fut d'une grande utilité, & il nous donna mille marques de son affection pour nous. A peine avions-nous passé une semaine à Pékin qu'il nous vint parler en riant de tout son cœur. *Ah, Seigneur Anglois*, me dit-il, *j'ai la meilleure nouvelle du monde à vous donner.* Je lui répondis que dans ce pays-là je ne m'attendois pas à des nouvelles fort bonnes ni fort mauvaises. Je vous assure, reprit-il, qu'elle est fort bonne pour vous, quoiqu'elle soit bien mauvaise pour moi. Vous m'avez défrayé dans un voyage de quinze journées, & vous me laisserez retourner tout seul, sans Vaisseau, sans Cheval, & sans argent. Pour faire court, il nous dit qu'il y avoit dans la Ville une grande Caravane de Marchands Moscovites & Polonois; qu'ils se préparoient à retourner chez eux par la grande Russie; qu'ils avoient résolu de partir en cinq ou six semaines delà, & qu'il ne doutoit point que nous ne nous servissions d'une occasion si favorable.

J'avoue que cette nouvelle me fit un sensible plaisir. Une joie inexprimable se



répandit dans mon ame , & m'empêcha pendant quelques momens de répondre un mot au bon Viellard. Enfin étant revenu de cette extase , je lui demandai comment il sçavoit ce qu'il venoit de rapporter & s'il en étoit bien sûr. *Très sûr* , me répondit-il , *j'ai rencontré dans la rue ce matin une de mes vieilles connoissances , c'est un Arménien , qui est venu d'Astracan dans le dessein de s'en aller à Tounquin , où je l'ai vu autrefois ; mais ayant changé de sentiment , il veut aller avec cette Caravane jusqu'à Moscow , & delà il a envie de descendre le Wolga , pour retourner à Astracan.* » J'en suis charmé , Monsieur , lui dis-je , mais je vous prie de ne vous point affliger d'une chose que je regarde comme un grand bonheur pour moi. Si vous vous en retournez tout seul à *Macao* , ce sera votre propre faute.

Là-dessus je consultai mon Associé sur l'ouverture qu'on venoit de nous donner , & je lui demandai si ce parti l'accommoderoit. Il me dit qu'il feroit tout ce que je trouverois bon. Qu'il avoit si bien établi ses affaires à Bengale , & laissé ses effets en si bonnes mains , que s'il pouvoit mettre ce qu'il venoit de gagner dans ce dernier voyage , en soies de la Chine crues & travaillées , il se feroit un plaisir d'aller en Angleterre , d'où il pourroit retourner aisément à Bengale avec les Vaisseaux de la Compagnie.

Etant demeurés d'accord là-dessus, nous résolûmes de prendre le vieux Pilote avec nous, s'il vouloit, & de la défrayer jusqu'à *Moscow*, ou jusqu'en Angleterre. Si nous n'avions pas eu envie de lui donner quelque autre récompense, nous n'aurions pas mérité par-là de passer pour généreux. Il nous avoit rendu des services considérables, non-seulement sur mer; mais encore à terre, où il s'étoit intéressé pour nos affaires avec toute l'affection imaginable. Le seul plaisir qu'il nous avoit fait en nous amenant le Marchand Japonnois, nous avoit valu un profit de plusieurs centaines de livres sterling. Ainsi lui faire du bien n'étoit que lui rendre justice. Nous résolûmes donc de lui faire présent d'une petite somme en or monnoyé montant à peu près à la valeur de cent soixante-quinze livres sterling, & de le défrayer lui & son cheval, s'il vouloit nous accompagner; nous le souhaitions de tout notre cœur, parce qu'il pouvoit nous être très-nécessaire en plusieurs occasions.

Nous le fîmes venir pour lui communiquer notre résolution. Je lui dis qu'il s'étoit plaint de la nécessité de s'en retourner tout seul, mais que j'étois d'avis qu'il ne retournât point du tout, que nous avions résolu d'aller en Europe avec la Caravane, & de le prendre avec nous s'il avoit envie de nous suivre. Le bon homme secoua la tête à cette proposition; il nous dit que

ce voyage étoit bien long , qu'il n'avoit point d'argent pour en soutenir les frais , ni pour subsister dans l'endroit où nous le menerions. Je lui répondis que je le croyois bien , & que c'étoit pour cela même que nous avions résolu de faire quelque chose pour lui , afin de lui faire connoître que nous étions sensibles aux services qu'il nous avoit rendus , & que sa compagnie nous étoit agréable. Là-dessus je l'informai du présent que nous avions dessein de lui faire , & je lui dis que par rapport aux frais du voyage , nous l'en déchargerions entièrement , & que nous le livrerions à nos dépens , ou en Moscovie , ou en Angleterre , selon qu'il le trouveroit bon , à condition seulement que s'il mettoit l'argent que nous lui donnerions en marchandises , il les transporterait à ses propres frais.

Il reçut ma proposition avec des transports de joie , & me répondit qu'il nous suivroit au bout du monde , si nous voulions , & là-dessus nous préparâmes tout pour le voyage ; ce qui nous coûta plus de tems que nous n'avions d'abord crû. Heureusement la même chose arriva aux autres Marchands de la Caravane , qui , au lieu d'être prêts en cinq ou six semaines , eurent besoin de plus de quatre mois avant que d'être en état de partir.

C'étoit au commencement de Février , vieux style , quand nous sortîmes de *Pékin*. Mon Associé & le vieux Pilote avoient été



faire un tour ensemble vers le petit Port où nous étions entrés pour disposer de quelques marchandises que nous y avions laissées , & dans cet intervalle, moi avec un Marchand Chinois que j'avois connu à Nanquin, j'étois allé acheter dans cette Ville 90 pieces de beau Damas, avec environ 200 autres pieces d'étoffe de soie , parmi lesquelles il y en avoit qui étoient rayées d'or , une assez grande quantité de soies crues , & d'autres denrées du Pays. Tout cela étoit déjà arrivé à Pékin avant le retour de mon Associé , & cet achat nous coûtoit la somme de trois mille cinq cens livres sterling. Pour charger toutes ces marchandises , jointes à une assez grande quantité de thé & de belles toiles peintes , il nous falloit 18 chameaux , outre ceux qui nous devoient porter ; nous avions de plus deux chevaux de main , & trois pour porter nos provisions , de maniere que notre équipage consistoit en 26 , tant chameaux que chevaux.

La caravane étoit grande , elle étoit composée , si je m'en souviens bien , d'à peu près trois cens bêtes de charge , & d'environ cent vingt hommes parfaitement bien armés , préparés à tout événement. Car , comme les caravanes Orientales sont sujettes aux attaques des Arabes , celles-ci le sont aux insultes des Tartares , qui ne sont pourtant pas si dangereux que les autres , ni si cruels , quand ils ont le dessus.

Nous étions de plusieurs Nations diffé-

rentes. Mais les Moscovites faisoient le plus grand nombre. Il y avoit du moins soixante habitans de la Ville de Moscow, parmi lesquels il se trouvoit quelques Livoniens, & ce qui nous faisoit grand plaisir, cinq Ecoissois, gens riches & très-versés dans les affaires qui regardent le commerce & les voyages.

Après que nous eûmes fait la première journée, nos guides, qui étoient au nombre de cinq, appellèrent tous les Marchands, & tous les passagers excepté les Valets, pour tenir un grand Conseil, selon la coutume de toutes les caravanes de ce Pays. Dans cette assemblée chacun donna une petite somme pour en faire une bourse commune, afin de payer le fourage & d'autres choses dont on pouvoit avoir journellement besoin. On y régla tout le voyage, on nomma des Capitaines, & d'autres Officiers pour nous commander, en cas que nous fussions attaqués, & tous ces réglemens ne se firent pas par autorité, mais par un consentement unanime de tous les voyageurs qui étoient tous également intéressés dans le bien commun de la Caravane.

La route de ce côté-là va par un Pays extrêmement peuplé; il y a sur-tout un grand nombre de Potiers, & des gens qui préparent la belle terre, dont on fait ces vases si estimés dans tout le monde. Au milieu de la marche, notre vieux Portugais, qui avoit toujours quelque chose à dire pour

nous divertir, vint me joindre, en me promettant de me faire voir la plus grande curiosité de toute la Chine, qui me convaincroit, malgré tout le mal que je disois tous les jours de ce Pays, qu'on y voyoit ce qu'il étoit impossible de voir dans tout le reste de l'Univers.

Après s'être long-tems laissé tirer l'oreille pour s'expliquer plus clairement, il me dit que c'étoit une maison de campagne toute faite de *terre de Chine*. » A d'autres, lui dis-  
 » je, la chose est aisée à comprendre, toutes les briques qu'on fait dans ce Pays-ci,  
 » sont de *terre de Chine*, & ce n'est pas un  
 » grand miracle. *Vous n'y êtes pas*, répondit-il; DE TERRE DE CHINE, de véritable Porcelaine. » Cela se peut, lui répliquai-  
 » je, de quelle grandeur est-elle cette maison-là? Si nous pouvons l'emporter avec  
 » nous dans une boîte sur un chameau,  
 » nous l'achèterons volontiers, si l'on veut s'en défaire. » Sur un chameau, repartit le vieux Pilote, en levant les mains vers le Ciel, *c'est une maison où demeure une famille de trente personnes*.

Voyant qu'il parloit sérieusement, je fus fort curieux d'aller voir cette merveille, & voici ce que c'étoit. Tout le Bâtiment étoit fait de charpente & de plâtre; mais le plâtre étoit réellement de cette même terre dont on fait la Porcelaine. Le dehors, qui étoit exposé à la chaleur du soleil, étoit vernissé d'une blancheur éclatante, peint de fi-



gures bleues, comme les grands vases qui viennent de ce Pays-là, & aussi dur que si le tout avoit été cuit au four. Au-dedans, toutes les murailles étoient composées de carreaux durcis au four, & peints à peu près de la même grandeur de ceux qu'on trouve en Angleterre & en Hollande, & ils étoient tous de la plus belle Porcelaine qu'on puisse voir; la peinture en étoit charmante, variée par différentes couleurs mêlées d'or; plusieurs de ces carreaux ne faisoient qu'une même figure, mais ils étoient joints ensemble par du mortier de la même terre, avec tant d'art, qu'il étoit difficile de ne les pas prendre pour une seule & même piece. Les pavés étoient de la même matiere, & aussi durs que les pavés de pierre qu'on trouve en plusieurs Provinces d'Angleterre, sur-tout en *Lincolnshire*, *Nottinghamshire*, & *Leicestershire*; cependant ils n'étoient ni peints, ni durcis au four, excepté dans quelques cabinets, où ils étoient de ces mêmes petits carreaux qui couvroient les murailles. Les caves, en un mot, toute la maison étoit faite de la même terre, & le toit étoit couvert de carreaux de Porcelaine d'un noir fort lustré & brillant.

C'étoit à la lettre une *maison de Porcelaine*, & si je n'avois pas été en marche, j'étois homme à m'arrêter-là plusieurs jours pour en examiner toutes les particularités. On me dit que dans le Jardin il y avoit des Viviers dont le fond & les côtés étoient

couverts de la même sorte de carreaux, & que dans les allées il y avoit de parfaitement belles statues de Porcelaine.

On feroit une grande injustice aux Chinois, si on n'avouoit pas qu'ils excellent dans ces sortes d'ouvrages, mais il est sûr en même-tems qu'ils excellent dans les contes borgnes qu'ils débitent sur leur industrie à cet égard. Ils m'en ont dit des choses si peu vraisemblables, que je ne veux pas me donner la peine de les rapporter. J'en donnerai pourtant ici un échantillon. Ils m'ont dit qu'un de leurs artisans avoit fait tout un Vaisseau de Porcelaine avec tous ses agrès, mâts, voiles, cordages, & que ce Navire fragile étoit assez grand pour contenir cinquante personnes. Pour rendre la chose plus touchante, ils n'avoient qu'à y ajouter, qu'on avoit fait le voyage du Japon avec ce Vaisseau, j'y aurois ajouté foi tout de même qu'au reste; car révérence parler, je crois fort qu'ils en ont menti bien serré.

Ce spectacle extraordinaire me retint-là deux heures après que la Caravane étoit déjà passée; ce qui porta celui qui commandoit ce jour-là à me condamner à une amende de trois *schelins* à peu près, & il me dit que si la même chose m'étoit arrivée à trois journées au-delà de *la Muraille*, au lieu que nous étions trois journées en deçà, il m'en auroit coûté quatre fois autant, & que j'aurois été obligé d'en demander pardon le premier jour de Conseil général. Je

promis d'être désormais plus exact, & j'eus lieu dans la suite d'observer que l'ordre de ne se pas éloigner les uns des autres est d'une nécessité absolue pour les Caravanes.

Deux jours après nous vîmes la fameuse muraille qu'on a faite pour servir d'un boulevard aux Chinois contre les irruptions des Tartares. C'est assurément un ouvrage d'un travail immense; elle va même sans aucune nécessité par-dessus des montagnes & des rochers qui sont impraticables d'eux-mêmes, & beaucoup plus difficiles à forcer que la muraille même dans les autres endroits.

Elle a un millier de mille d'Angleterre d'étendue, à ce qu'on prétend, mais le le Pays qu'elle couvre n'en a que cinq cens, à le compter sans les détours qu'on a été obligé de faire en bâtissant la muraille; elle a vingt-quatre pieds de hauteur, & autant d'épaisseur en quelques endroits.

Pendant que la Caravane passoit par une des portes de cette espèce de fortification, je pouvois examiner cet ouvrage si fameux, pendant une bonne heure sans pécher contre nos réglemens; j'eus le loisir par conséquent de la contempler de tous côtés, autant que pouvoit porter ma vue. Notre guide Chinois, qui nous en avoit parlé comme d'un des prodiges de l'Univers, marqua beaucoup de curiosité pour en sçavoir mon opinion. Je lui dis que *c'étoit la meilleure chose*



chose du monde contre les Tartares ; il n'y entendit point de malice , & prit ces expressions pour un compliment fort gracieux ; mais notre vieux Pilote n'étoit pas si simple. *Il y a du caméléon dans vos discours* , me dit-il. » *Du caméléon ?* lui répondis-je , » qu'entendez-vous par-là ? » *Je veux dire* , reprit-il , *que le discours que vous venez de tenir au Guide paroît blanc quand on le considère d'ici , & noir quand on le considère delà. Que c'est un compliment d'une manière , & une satire d'une autre. Vous dites que cette muraille est bonne contre les Tartares ; vous me dites par-là à moi , qu'elle n'est bonne que contre les Tartares seuls. Le Seigneur Chinois vous entend à sa manière & il est content , & moi je vous entends à la mienne , & je suis content aussi.* » Mais ai-je grand » tort dans votre sens , lui dis-je , croyez- » vous que cette belle muraille soutiendrait » les attaques d'une Armée d'Européens , » pourvue d'une bonne Artillerie & de bons » Ingénieurs ? N'y feroit-elle pas en dix » jours de tems une breche assez grande » pour y entrer en bataille rangée , ou bien » ne la feroit-elle pas sauter en l'air avec » ses fondemens , d'une manière à faire » douter qu'il y eût jamais eu une muraille dans cet endroit ?

Nos Chinois étoient fort curieux de sçavoir ce que j'avois dit au Pilote , & je lui permis de les en instruire quatre ou cinq jours après , étant alors à peu près hors de leurs

frontieres, & sur le point de nous séparer de nos guides. Dès qu'ils furent informés de l'opinion que j'avois de leur belle muraille, ils furent muets pendant tout le reste du chemin qu'ils avoient encore à faire avec nous, & nous fûmes quittes de toutes ces belles histoires touchant la grandeur & la puissance Chinoise.

Après avoir passé ce *magnifique rien*, apellé la *Muraille de la Chine*, semblable à peu près à celle que les Romains ont faite autrefois dans le Northumberland contre les invasions des Pictes, nous commençâmes à trouver le Pays assez mal peuplé; on peut dire même que les habitans y sont en quelque sorte emprisonnés dans des Places fortes, parce qu'ils n'en osent sortir qu'à peine, de peur de devenir la proie des Tartares qui volent dans les grands chemins avec des Armées formidables, & à qui il seroit impossible aux Habitans de résister en rase campagne.

Je commençois alors à remarquer parfaitement bien la nécessité qu'il y avoit à ne se pas éloigner des Caravanes, en voyant des troupes entieres de Tartares roder autour de nous. Ils aprochoient assez de nous, pour que je pusse les examiner à mon aise, & j'avoue que je suis surpris qu'un Empire comme celui de la Chine ait pu être conquis par des saquins aussi méprisables, que l'étoient ceux qui s'offroient à mes yeux; ce n'étoit que des bandes confuses, sans ordre, sans discipline, & presque sans armes.

Leurs chevaux sont maigres , à moitié morts de faim , mal dressés ; en un mot, ils ne sont bons à rien. J'eus l'occasion de remarquer ce que je viens de dire, le premier jour , après avoir passé la muraille. Celui qui nous commandoit alors nous permit au nombre de seize , d'aller à la chasse de certains moutons sauvages , qui sont assurément les plus vifs & les plus alertes de toute leur espece. Ils courent avec une vîtesse étonnante , mais ils se fatiguent aisément ; & quand on en voit , on est sûr de ne les pas courir en vain ; ils paroissent d'ordinaire une quarantaine à la fois , & comme de véritables moutons , ils se suivent toujours les uns les autres.

Au milieu de cette chasse burlesque nous rencontrâmes plus de quarante Tartares. Si leur but étoit d'aller à la chasse des moutons, comme nous , ou s'ils cherchoient quelque autre proie , c'est ce que j'ignore , mais dès qu'ils nous découvrirent , un d'entr'eux se mit à sonner d'une espece de cor , dont le son étoit affreux. Nous suposâmes tous que c'étoit pour donner le signal à leurs amis de venir à eux , & cette supposition ne se trouva pas fautive , car en moins d'un demi quart-d'heure , nous en vîmes une autre troupe toute aussi forte paroître à un demi-mille de nous.

Heureusement il y avoit parmi nous un Marchand Ecoffois habitant de Moscow , qui dès qu'il entendit le cor , nous dit qu'il



Il n'y avoit rien à faire , que de charger brusquement cette canaille sans aucun délai , & nous rangeant tous sur une même ligne , il nous demanda si nous étions prêts à donner. Comme il vit que nous étions résolus de le suivre , il se mit à notre tête , & s'en fut droit à eux.

Les Tartares nous regardoient d'un œil hagard , ne se mettant point du tout en peine de se ranger dans quelque ordre , mais dès qu'ils nous virent avancer , ils nous lâchèrent une volée de leurs fleches dont heureusement aucune ne nous toucha. Ce n'est pas qu'ils eussent mal visé , mais ils avoient tiré d'une trop grande distance : leurs fleches tombèrent justement devant nous , & si nous avions été plus près d'eux , d'une vingtaine de verges , plusieurs de nous auroient été tués , ou fort blessés du moins.

Nous fîmes d'abord halte , & quoique nous fussions assez éloignés de cette canaille , nous fîmes feu sur eux , & nous leur envoyâmes des balles de plomb , pour leurs fleches de bois. Nous suivîmes notre décharge au grand galop , pour tomber sur nos ennemis , le sabre à la main , selon les ordres de notre courageux Ecoissois. Ce n'étoit qu'un Marchand , mais il se conduisit dans cette occasion avec tant de bravoure , & avec une valeur si tranquille , qu'il paroïsoit être fait pour les emplois militaires.

Dès que nous fumes à portée de ces misérables , nous leur lâchâmes nos pistolets

dans la moustache, & immédiatement après, nous mêmes flamberge au vent ; mais nous aurions pu nous épargner cette peine , puisqu' que nos faquins s'enfuirent avec toute la confusion imaginable. On ne nous fit tête que du côté droit où trois Tartares s'arrêtèrent bravement , en faisant signe aux autres de revenir à eux. Ils avoient dans la main une espece de Cimeterre , & leurs Arcs pendoient sur leurs épaules. Notre brave Commandant , sans prier qui que ce fût de nous de le suivre , va sur eux au grand galop , en assomme un de la crosse de sa carabine , & il en tue un autre d'un coup de pistolet , dans le tems que le troisieme s'enfuit à toute bride.

C'est ainsi que finit notre combat, où nous n'eûmes d'autre désavantage , que la perte des moutons que nous avions pris à la chasse , nous n'eûmes ni morts ni blessés ; mais du côté des Tartares , il y en eut cinq de tués ; pour le nombre des blessés je n'en puis rien dire , mais ce qu'il y a de certain , c'est que la seconde troupe , qui étoit venue au bruit du coup , effrayée de nos armes à feu , ne fut nullement d'humeur à tenter quelque chose contre nous.

Il faut remarquer que cette action se passa dans le territoire des Chinois , ce qui empêcha sans doute les Tartares de pousser leur pointe avec la même opiniâtreté que nous leur avons remarquée dans la suite. Cinq jours après nous entrâmes dans un

grand désert, que nous traversâmes en trois marches. Nous fûmes obligés de porter notre eau avec nous dans des outres, & de camper pendant les nuits, comme j'ai entendu qu'on fait dans les déserts de l'Arabie.

Je demandai à qui apartenoit ce pays-là, & l'on m'aprit que c'étoit une espece de *Lisière*, qui n'étoit proprement à personne, étant une partie de la *Karakthie* ou *Grande Tartarie*, mais que cependant on le rangeoit en quelque sorte sous les Domaines de la Chine; que les Chinois pourtant ne prenoient pas le moindre soin pour le garantir contre les brigandages, que par conséquent c'étoit le plus dangereux désert du monde, quoiqu'il y en ait de bien plus étendus.

En le traversant nous vîmes à plusieurs reprises de petites troupes de Tartares, mais ils sembloient ne songer qu'à leurs propres affaires, sans vouloir se mêler des nôtres, & pour nous nous trouvâmes bon d'imiter cet homme, qui rencontrant le diable en son chemin, dit que si Satan n'avoit rien à lui dire, il n'avoit rien à lui dire non plus.

Un jour néanmoins une de ces bandes assez fortes nous ayant aproché de fort près, examina avec beaucoup d'attention; en délibérant aparemment si elle nous attaqueroit ou non. Là-dessus nous fîmes une arriere-garde d'environ quarante hommes tous prêts à étriller ces coquins de la belle



maniere , & nous nous y arrê tâmes jusqu'à ce que la Caravane eut gagné le devant d'une demi-lieue. Mais nous voyant si résolus , ils firent la retraite , se contentant de nous saluer de cinq fleches , une desquelles estropia un de nos chevaux d'une telle maniere , que nous fumes obligés de l'abandonner.

Nous marchâmes ensuite pendant un mois par des routes qui n'étoient pas si dangereuses , & par un Pays qui est censé être encore du territoire de la Chine. On n'y voit presque que des Villages , excepté quelques petits Bourgs fortifiés contre les invasions des Tartares. En arrivant à un de ces Bourgs , situé à peu près à deux journées de la Ville de *Naum* , j'avois besoin d'un chameau. Il y en a quantité dans cet endroit , aussi-bien que des chevaux , & on les y amene , parce que les Caravanes qui passent par-là fréquemment en achètent d'ordinaire. La personne à qui je m'adressai pour trouver un bon Chameau , s'offrit à me l'aller chercher ; mais comme un vieux fou , je voulus lui tenir compagnie. Il falloit faire deux lieues pour arriver à cet endroit , où ces animaux sont à l'abri des Tartares , parce qu'on y a mis une bonne garnison. Je fis ce chemin à pied avec mon Pilote Portugais , étant bien-aîsé de me divertir par cette petite promenade , & de me délasser de la fatigue d'aller tous les jours à cheval. Nous trouvâmes la petite Ville en question située dans un terrain bas & marécageux , environnée

d'un rempart de pierres mises les unes sur les autres, sans être jointes par du mortier, comme les murailles de nos *Parcs* en Angleterre, & défendue par une garnison Chinoise, qui faisoit la garde à la porte.

Après y avoir acheté un Chameau qui m'agréoit, nous nous en revînmes avec un Chinois qui conduisoit la bête, outre celui qui nous l'avoit vendue. Mais bientôt nous vîmes venir à nous cinq Tartares à cheval, deux desquels attaquèrent notre Chinois; & lui ôtèrent le chameau, dans le tems que les trois autres nous tombèrent sur le corps à mon Pilote & à moi, nous voyant pour ainsi dire sans armes, puisque nous n'avions que nos épées, qui ne pouvoient pas nous servir beaucoup contre des cavaliers.

Un de ces gens, comme un vrai poltron, arrêta son cheval tout court, dès qu'il me vit tirer mon épée, mais en même-tems un second m'attaquant du côté gauche me porta un coup sur la tête, dont je ne sentis rien du tout, sinon lorsqu'étant revenu à moi, & me trouvant à terre tout étendu, je me trouvai extrêmement étourdi, sans en comprendre la cause. Dès que mon brave Portugais me vit tomber, il tira de sa poche un pistolet, dont il s'étoit muni à tout hasard, sans que j'en scusse rien, non plus que les Tartares, qui nous auroient laissé en repos s'ils avoient pu le soupçonner: il s'avança hardiment sur ces

Marauds , & faififfant le bras de celui qui m'avoit porté le coup , & le faifant pencher de fon côté il lui fit fauter la cervelle. Dans le même moment tirant un cimeterre qu'il avoit toujours à fon côté , il joignit l'autre qui s'étoit arrêté d'abord devant moi , & lui porta un coup de toutes fes forces. Il manqua l'homme , mais il bleffa le cheval à la tête , & la pauvre bête devenue furieufe par la douleur , emporta à travers champs fon Maître qui ne pouvoit plus le gouverner , mais qui étoit trop bon Cavalier pour ne s'y pas tenir. A la fin pourtant le cheval s'étant cabré le fit tomber , & fe renverfa fur lui.

Dans ces entrefaites le Chinois à qui on avoit arraché le chameau , & qui n'avoit point d'armes , courut de ce côté-là ; & voyant que le Tartare renversé avoit à fon côté un vilain instrument , qui refsembloit affez à une hache d'armes , il s'en faifit , & lui en cassa la tête. Mon brave Vieillard cependant avoit encore sur les bras un troisieme Tartare : & voyant qu'il ne fuyoit pas comme il avoit espéré , & qu'il ne l'attaquoit pas non plus , comme il avoit craint , mais qu'il se tenoit immobile à une certaine distance , il se servit de cet intervalle pour recharger son pistolet. Dès que le Brigand aperçut cet instrument , qu'il prit peut-être pour un second pistolet tout chargé , il crut qu'il ne faisoit pas bon là pour lui ,



& s'enfuit au grand galop, & laissa à mon champion une victoire complète.

Dans ce tems-là je commençai à revenir un peu à moi, & je me trouvai précisément dans l'état d'un homme qui sort d'un profond sommeil; sans pouvoir comprendre pourquoi j'étois à terre, ni qui m'y avoit mis; quelques momens après je sentis des douleurs, mais d'une manière peu distincte; je portai la main à mon front, je l'en tirai toute sanglante; ensuite j'eus une grande douleur de tête, & enfin ma mémoire se rétablit, & mon esprit fut dans le même état qu'auparavant.

Je me relevai d'abord avec précipitation, & je me saisis de mon épée; mais je ne trouvai plus d'ennemis; je ne vis qu'un Tartare mort près de moi, & son cheval qui s'arrêtoit tranquillement auprès du cadavre de son Maître; & plus loin j'aperçus mon Libérateur, qui après avoir examiné ce que le Chinois avoit fait avec le Tartare renversé sous son cheval, revenoit vers moi, ayant encore le sabre à la main.

Le bon Vieillard me voyant sur pied, courut à moi, & m'embrassa avec des transports de joie, il m'avoit cru mort; mais voyant que j'étois seulement blessé, il voulut examiner la plaie, pour voir si elle n'étoit pas dangereuse. Ce n'étoit pas grand-chose heureusement, & je n'en ai jamais senti la moindre suite après que le coup fut

guéri, ce qu'il fit en deux ou trois jours de tems.

Nous ne gagnâmes pas un gros butin par cette victoire, nous y perdîmes un chameau en y gagnant un cheval; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que quand nous fumes revenus à la Caravane, le Chinois qui m'avoit vendu le chameau, prétendit en recevoir le paiement. Je n'en voulus rien faire, & il m'appella devant le Juge du Village où la Caravane s'étoit arrêtée. C'étoit comme un de nos *Juges de Paix*, & pour lui rendre justice, je dois avouer qu'il agit avec nous avec beaucoup de prudence & d'impartialité. Après nous avoir écouté l'un & l'autre, il demanda gravement au Chinois qui avoit mené le chameau, & de qui il étoit le Valet? » Je » ne suis le Valet de personne, dit-il, & » je n'ai fait qu'accompagner l'Etranger qui » a acheté le chameau. » *Qui vous en a prié*, repliqua le Juge? » C'est cet Etranger » lui-même, répartit le Chinois. » *Eh bien*, dit-il, *vous étiez en ce tems-là le Valet de l'Etranger*, & puisque le chameau a été livré à son Valet, il doit être censé avoir été livré au Maître & il est juste qu'il le paie.

Il n'y avoit pas un mot à répondre à cette décision; charmé de voir cet homme établir l'état de la question avec tant de justesse, & raisonner si conséquemment, je payai le chameau sans contester, &

j'en fis chercher un autre : on peut bien croire que je m'épargnai la peine d'y aller moi-même ; mon argent perdu, & ma tête cassée étoient deux leçons suffisantes pour m'inspirer plus de précaution.

La Ville de *Naum* couvre les Frontières de la Chine, on l'appelle une fortification, & c'en est une effectivement, selon la maniere de fortifier les Places dans ces Pays-là. J'ose assurer même que plusieurs millions de Tartares, qu'on peut ramasser de la grande Tartarie, ne feroient jamais en état d'en abattre les murailles à coups de fleches. Mais appeler cette Ville fortifiée, par rapport à notre maniere d'attaquer les Places, ce seroit se rendre ridicule, pour ceux qui entendent un peu le métier.

Nous étions encore à deux journées de cette Place, comme j'ai dit, quand nous fûmes joints par des Couriers qui étoient envoyés de tous côtés sur les routes pour avertir tous les voyageurs & toutes les Caravanes de s'arrêter jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé des escortes, parce qu'un Corps de Tartares de dix mille hommes s'étoit fait voir à trente milles de l'autre côté de la Ville.

C'étoit une fort mauvaise nouvelle pour nous ; il faut avouer pourtant, que le Gouverneur, qui nous la fit donner, agissoit noblement, & que nous lui avions de très-grandes obligations, d'autant plus qu'il



tint parfaitement bien sa promesse. Deux jours après nous reçûmes trois cens Soldats de la Ville de *Naum*, & deux cens d'une autre garnison Chinoise, ce qui nous fit pousser hardiment notre voyage. Les trois cens Soldats de *Naum* faisoient notre front, & les deux cens autres l'arriere-garde : pour nous, nous nous mîmes sur les aîles, & tout le bagage de la Caravane marchoit dans le centre. Dans cet ordre, prêts à nous battre comme il faut, nous crûmes être en état de partager le péril avec les dix mille Tartares ; mais quand nous les vîmes paroître le lendemain, les affaires changerent de face d'une étrange maniere.

Au sortir d'une petite Ville nommée *Changu*, nous fûmes obligés de très-grand matin de passer une petite riviere ; & si les Tartares avoient eu le sens commun, ils auroient eu bon marché de nous, en nous attaquant dans le tems que la Caravane étoit passée, & que l'arriere-garde étoit encore de l'autre côté ; mais nous ne les vîmes pas paroître seulement.

Environ trois heures après, étant entrés dans un Désert de quinze ou seize milles d'étendue, nous aperçûmes par un grand nuage de poussiere que l'ennemi n'étoit pas loin, & un moment après nous les vîmes venir à nous au grand galop. Là-dessus les Chinois qui faisoient notre avant-garde, & qui le jour auparavant avoient

fait extrêmement les braves, firent voir une fort mauvaise contenance, en regardant à tout moment derriere eux, ce qui est un signe certain que le Soldat branle dans le manche. Mon vieux Pilote en avoit fort mauvaise opinion aussi-bien que moi. *Seigneur Anglois, il faut encourager ces drôles-là, me dit-il, ou nous sommes perdus, ils s'enfuiront dès que nous aurons les Tartares sur les bras.*

» Je le crois comme vous, lui répondis-  
 » je, mais que faire pour empêcher ce mal-  
 » heur ? Mon avis seroit, repliqua-t-il,  
 qu'on placât cinquante de nos gens sur cha-  
 que aîle de ce Corps de Chinois ; ce renfort  
 leur donnera du courage, & ils seront braves  
 en compagnie de braves gens. Sans me don-  
 ner le tems de lui répondre, je fus joindre  
 au grand galop notre Commandant du jour,  
 pour lui communiquer ce conseil. Il le goû-  
 ta fort, & dans le moment même il l'exé-  
 cuta, & du reste de nos gens, il fit un  
 Corps de réserve. Dans cette posture, nous  
 continuâmes notre marche, en laissant les  
 deux cens autres Chinois faire un Corps à  
 part pour garder nos chameaux, avec or-  
 dre de détacher la moitié de leurs Soldats  
 pour nous donner du secours s'il étoit né-  
 cessaire.

Un moment après, les Tartares furent  
 assez proches de nous pour donner. Ils  
 étoient en très-grand nombre, & je n'ou-  
 tre point, en disant qu'ils étoient dix mille.

tout au moins. Ils commencerent par détacher un parti pour nous reconnoître, & pour examiner notre contenance. Les voyant passer par-devant notre front à la portée du fusil, notre Commandant ordonna à nos deux aîles d'avancer tout-d'un coup avec toute la vitesse possible, & de faire feu dessus. On le fit, sur quoi ces Tartares se retirerent vers leur gros, pour rendre compte aparemment de la réception que nous venions de leur faire, & à laquelle le reste devoit s'attendre.

Nous vîmes bien que la maniere dont nous les avions salués n'étoit pas de leur goût. Ils firent halte dans le moment; & après nous avoir considérés attentivement pendant quelques minutes, ils firent demitour à gauche, & ils nous quitterent sans faire la moindre tentative. Nous en fûmes charmés, car s'ils avoient poussé leur pointe avec vigueur, il nous auroit été impossible de résister long-tems à toute cette armée.

Etant arrivés deux jours après à la Ville de *Naum* ou *Naun*, nous remerciâmes le Gouverneur du soin qu'il avoit eu la bonté de prendre de nous, & nous fîmes à nous tous, environ la somme de 200 écus, pour en faire present à notre *Escorte Chinoise*. Nous nous reposâmes là un jour entier.

On peut dire qu'il y a une Garnison formelle dans cette Ville. Elle est du moins



de neuf cens Soldats , & on l'y a placée ; parce qu'autrefois les Frontieres de l'Empire Moscovite en étoient beaucoup plus proches ; mais depuis , le Czar a trouvé bon d'abandonner plus de 200 lieues de Pays , comme absolument inutile & indigne d'être conservé , sur-tout à cause de la grande distance où elle est du cœur de son Pays , & de la difficulté qu'il y a à y envoyer des troupes. Cette distance est en effet très-grande , puisque nous avons encore du moins 670 lieues à faire , avant que de venir dans la Moscovie proprement dite.

Après avoir quitté *Naum* , nous eumes à passer plusieurs grandes Rivières , & deux terribles Déserts , dont un nous coûta seize jours de marche. C'est un Pays abandonné comme j'ai dit , & qui n'appartient à personne. Le treize de Mars nous vinmes aux Frontieres de la Moscovie ; & si je m'en souviens bien , la première Ville que nous rencontrâmes de la Jurisdiction du Czar , est appelée *Argum* ; elle est située à l'Ouest d'une Rivière du même nom.

Je me vis arrivé avec toute la satisfaction possible , en si peu de tems dans un Pays Chrétien , ou du moins de la domination d'un Prince Chrétien , & je n'étois pas le maître de mes transports de joie. Il est vrai , selon mon opinion , que si les Moscovites méritent le titre de Chrétiens , c'est tout le bout du monde , mais du moins ils

DE ROBINSON CRUSOE. 185  
Ils font une gloire de porter ce nom , & ils  
sont même fort dévots à leur maniere.

Je suis persuadé que tout homme qui  
voyageroit par le monde comme moi , &  
qui seroit capable de quelques réflexions ,  
doit sentir avec force , que c'est une très-  
grande bénédiction du Ciel , d'être né dans  
un Pays où le nom de Dieu , & où le Sau-  
veur est connu & adoré , & non pas par-  
mi des Peuples livrés par la Providence aux  
plus grossieres illusions des Peuples qui  
rendent un culte religieux aux Démons ,  
qui se prosternent devant le bois , & de-  
vant la pierre , & qui adorent les Elémens ,  
les Monstres & les plus vils animaux , ou  
du moins qui en adorent les images. Jus-  
qu'ici nous n'avions passé par aucune Ville  
qui n'eut ses Pagodes & ses Idoles , & où  
le Peuple insensé ne profanât l'honneur dû  
à la Divinité , à l'ouvrage de ses propres  
mains.

Nous étions arrivés du moins alors dans  
un Pays où l'on voyoit le culte extérieur  
de la Religion Chrétienne , où l'on fléchis-  
soit les genoux au nom de JESUS-CHRIST ,  
& où le Christianisme passoit pour la véri-  
table Religion , quoiqu'elle y fût deshono-  
rée par la plus crasse ignorance. J'étois  
charmé d'en remarquer au moins quelques  
traces , & dans l'extase de ma joie je fus trou-  
ver ce brave Marchand Ecoissois , dont j'ai  
fait plusieurs fois mention , pour mêler ma  
satisfaction avec la sienne ; & le prenant

par la main : » Le Ciel en soit beni, lui  
 » dis-je, nous avons le bonheur de nous  
 » trouver parmi des Chrétiens. » *Ne vous  
 réjouissez pas si vite*, me répondit-il en  
 fouriant, *ces Moscovites ici sont d'assez  
 étranges Chrétiens ; ils en ont le nom tout  
 au plus, & vous n'en trouverez guere la  
 réalité, qu'après un bon mois de marche.*

» Tout au moins, repris-je, leur Reli-  
 » gion vaut mieux que le Paganisme, &  
 » que le culte qu'on adresse au Diable. »  
*Il est vrai*, me dit-il, *mais vous sçavez,  
 qu'excepté les Soldats Russiens qui sont  
 dans les Garnisons, tout le reste du Pays  
 jusqu'à plus de trois cens lieues d'ici, est  
 habité par les Païens les plus ignorans &  
 les plus détestables de l'Univers.* Il avoit  
 raison, & j'en fus bientôt témoin oculaire.

Nous étions alors dans le plus grand  
 Continent qu'il y ait dans le monde entier,  
 si j'ai la moindre idée du Globe ; du côté  
 de l'Est nous étions éloignés de la mer de  
 plus douze cens milles, du côté de l'Ouest,  
 il y en voit plus de deux milles jusqu'à la  
 mer Baltique, & plus de trois milles jusqu'au  
 Canal qui est entre la France & la Grande-  
 Bretagne. Vers le Sud la mer de Perse &  
 des Indes, étoit distante de nous de plus  
 de 5000, & vers le Nord il y en avoit  
 bien 800 jusqu'à la Mer Glaciale. Si l'on  
 veut en croire quelques Géographes, il  
 n'y a aucune Mer du côté du Nord-Est,  
 & ce Continent s'étend jusques dans l'A-



mérique ; cependant je crois être en état de faire voir par de fortes raisons que leur opinion manque de vraisemblance.

Quand nous fûmes entrés dans l'Empire Moscovite, nous n'eûmes, avant que d'arriver à quelque Ville considérable, qu'une considération à faire : sçavoir, que toutes les Rivieres, qui courent vers l'Est, se jettent dans le grand Fleuve *Jamour* ou *Gamour*, qui, selon son cours naturel, doit porter ses eaux dans la Mer Orientale ou Océan Chinois. On nous débite que l'embouchure de ce terrible Fleuve est bouchée par une espece de Joncs d'une grandeur terrible, ayant trois pieds de circonférence, & de plus de vingt de hauteur. Pour dire mon sentiment là-dessus avec franchise, je crois que c'est-là une Fable inventée à plaisir. La navigation de ce côté-là est absolument inutile, puisqu'il n'y a pas le moindre commerce ; tout le Pays par où passe ce Fleuve est habité par des Tartares qui ne se mêlent que d'élever du bétail : il n'est pas aparent par conséquent que la simple curiosité ait jamais porté quelqu'un à descendre ce Fleuve, ou à monter par son embouchure pour pouvoir nous en apprendre des nouvelles. Il reste donc évident, que courant vers l'Est & entraînant avec lui tant d'autres Rivieres doit se répandre de ce côté-là dans l'Océan.

A quelques lieues du côté du Nord de ce Fleuve il y a plusieurs Rivieres considéra-

bles , dont le cours est auffi directement Septentrional , que celui du *Jamour* est Oriental. Elles vont toutes porter leurs eaux dans le grand Fleuve nommé *Tartar* , qui a donné fon nom aux Tartares les plus Septentrionaux, qu'on appelle les *Tartares Monguls* , qui au fentiment des Chinois , font les plus anciens de tous les différens Peuples qui portent le même nom , & qui , felon nos Géographes , font les *Gogs & Magogs* , dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte.

Toutes ces Rivieres prenant leurs cours du côté du Nord , comme j'ai dit , prouvent évidemment que le Pays dont je parle , doit encore être borné de ce côté là par l'Océan Septentrional , de maniere qu'il n'est nullement probable que ce Continent puiſſe s'étendre dans ce côté-là juſques dans l'Amérique , qu'il n'y ait point de communication entre l'Océan du Septentrion & de l'Orient. Je ne me ſuis fi fort étendu là-deſſus , que parce que j'eus alors l'occafion de faire cette obſervation , qui eſt trop curieufe pour être paſſée ſous ſilence.

De la Riviere *Arguna* nous avançâmes à petites journées vers le cœur de la Moſcovie , très-obligés à Sa Majeſté Czarienne du ſoin qu'elle a pris de faire bâtir dans ces Pays autant de Villes qu'il a été poſſible d'y placer , & d'y mettre des Garniſons qu'on peut comparer à ces *Soldats ſtationnaires* que les Romains poſtoient autrefois dans les endroits les plus reculés de leur Empire , pour

la sûreté du commerce, & pour la commodité des Voyageurs. Dans toutes ces Villes que nous rencontrâmes en grand nombre sur notre route, nous trouvâmes les Gouverneurs & les Soldats tous Russiens & Chrétiens. Les Habitans du Pays, au contraire, étoient des Païens qui sacrifioient aux Idoles, & qui adoroient le Soleil, la Lune, les Étoiles, & *toutes les Armées du Ciel*, comme s'exprime l'Écriture-Sainte. Je puis dire même que c'étoient les plus barbares de tous les Païens que j'ai rencontrés dans mes voyages, excepté seulement qu'ils ne se nourrissoient point de chair humaine comme les Sauvages de l'Amérique.

Nous vîmes quelques exemples de leur barbarie entre Arguna & une Ville habitée par des Tartares & des Moscovites mêlés ensemble, & nommée *Nortzinkoy*. Elle est située au milieu d'un vaste Désert que nous ne pûmes traverser qu'en vingt jours de marche. Arrivé à un Village voisin de cette Ville, j'eus la curiosité d'y entrer; la manière de vivre de ces gens est d'une brutalité affreuse. Ils devoient faire ce jour-là un grand Sacrifice; il y avoit sur le tronc d'un vieux arbre une Idole de bois de la figure la plus terrible, & si l'on vouloit dépeindre le Diable de la manière la plus effrayante & la plus hideuse, on ne pourroit jamais se régler sur un meilleur modèle. La tête de cette belle Divinité ne ressembloit à



celle d'aucun animal, que j'aie jamais vue, ou dont j'aie la moindre idée. Elle avoit des oreilles aussi grandes que des cornes de bouc, des yeux de la grandeur d'un écu, un nez semblable à une corne de belier, & une gueule comme celle d'un Lion, avec des dents crochues les plus affreuses qu'on puisse s'imaginer. Elle étoit habillée d'une maniere proportionnée à son abominable figure. Le corps en étoit couvert d'une peau de mouton avec la laine en dehors, & elle avoit sur la tête un bonnet à-la Tartare, armé de deux grandes cornes; sa hauteur étoit environ de huit pieds, & ce n'étoit qu'un buste sans bras & sans jambes.

Cette Statue monstrueuse étoit érigée hors du Village, & quand j'en aprochai, je vis devant elle seize ou dix-sept Créatures humaines; je ne sçaurois dire si c'étoient des hommes ou des femmes, car ils ne distinguent point du tout les sexes par l'habillement. Ils étoient tous étendus, le visage contre terre, pour rendre leurs hommages à cette hideuse Divinité, & ils étoient tellement immobiles que je les crus d'abord de la même matiere que l'Idole. Pour m'en éclaircir, je voulus en aprocher davantage; mais je les vis tout d'un coup se lever avec la plus grande précipitation du monde, en poussant les hurlemens les plus épouvantables, semblables à ceux d'un dogue, & ils s'en allerent tous, comme s'ils étoient au désespoir d'avoir été troublés dans leur dévotion.

A une petite distance de l'Idole, je vis une espece de hutte toute faite de peaux de vache & de mouton sechées, à la porte de laquelle j'aperçus trois hommes que je ne pouvois prendre que pour des bouchers. Ils avoient de grands couteaux dans la main, & j'aperçus au milieu de cette tente trois moutons & un jeune taureau égorgé. Il y a de l'apparence que c'étoient des victimes immolées à ce Monstre de bois, que ces trois barbares étoient les Prêtres & les Sacrificateurs, & que les dix-sept que j'avois interrompus dans leur enthousiasme dévot, étoient ceux qui avoient apporté les victimes pour se rendre leur Dieu favorable.

J'avoue que la grossièreté de leur Idolâtrie me choqua davantage qu'aucune autre chose de cette nature que j'aie vue de ma vie. J'étois mortifié au suprême degré, de voir la plus excellente créature de Dieu, à qui par la création il a donné de si grands avantages sur les autres animaux, à qui il a donné une ame raisonnable capable d'honorer son Créateur, & de s'en attirer les faveurs les plus glorieuses, s'abatardir assez pour se prosterner devant un *rien*, qu'il a rendu lui-même terrible. J'étois accablé de douleur en considérant ce culte indigne comme un pur effet d'ignorance, chargé par le Démon lui-même, dans une dévotion infernale, pour s'approprier un hommage & une adoration qu'il envie à la Divinité à qui seule elle appartient.

Quoique l'illusion de ces pauvres gens fût si basse & si brutale, que la Nature même paroît devoir en avoir de l'horreur, elle n'étoit pas moins réelle; j'en voyois des preuves incontestables de mes propres yeux, & il ne m'étoit pas possible d'en douter en aucune maniere. Dans cette situation d'esprit mon étonnement se tourna dans une espece d'indignation & de rage, je poussai mon cheval de ce côté-là, & d'un coup de sabre je coupai en deux le bonnet du Monstre, dans le tems qu'un de nos gens faisoit la peau de mouton, & l'arracha du corps de cet effroyable Idole.

Cet effet de notre zèle fit dans le moment même courir des cris affreux partout le Village, & bientôt je me vis environné de deux ou trois cens Habitans, du milieu desquels je me tirai au grand galop, les voyant armés d'arcs & de fleches, bien résolu pourtant de rendre une seconde visite à l'objet diabolique de leur honteuse adoration.

Notre Caravane resta trois jours dans la Ville, qui n'étoit éloignée du Village en question que de quatre milles. Elle avoit dessein de s'y pourvoir de quelques chevaux à la place de ceux qui étoient morts, & qui avoient été estropiés par les mauvais chemins, & par les grandes & longues marches que nous avions faites dans le dernier Désert.

Ce retardement me donna le loisir d'exécuter mon projet, que je communiquai au  
Marchand



Marchand Ecoffois de Moscow, qui m'avoit donné des preuves si convaincantes de son intrépidité. Après l'avoir instruit de ce que j'avois vu, & de l'indignation avec laquelle j'avois considéré un effet si horrible de l'abatardissement où pouvoit tomber la nature humaine, je lui dis que si je pouvois seulement trouver quatre ou cinq hommes résolus & bien armés, j'avois dessein d'aller détruire cette abominable Idole, pour faire voir clairement à ses adorateurs, qu'incapable de se secourir soi-même, il lui étoit impossible de donner la moindre assistance à ceux qui lui adressoient leurs prières, & qui s'en vouloient attirer la protection par leurs Sacrifices.

Il se moqua de moi, en me disant que mon zèle pouvoit venir d'un bon principe, mais que je n'en pouvois pas attendre raisonnablement le moindre fruit, & qu'il ne pouvoit pas comprendre mon but. » Mon  
 » but, *lui répondis-je*, est de venger l'honneur de Dieu qui est insulté, pour ainsi  
 » dire, par cette Idolâtrie infernale. « *Mais*  
*repartit-il, comment vengerez-vous par-là l'honneur de la Divinité, si ces malheureux sont incapables de comprendre votre intention, & si vous n'êtes pas en état de la leur expliquer, faute d'entendre leur langage ; & quand même vous seriez capable de leur en donner quelque idée, vous n'y gagneriez que des coups, car ce sont des gens détermi-*

*nés, sur-tout quand il s'agit de défendre les objets de leur superstition.*

» Nous pourrions le faire de nuit , lui  
» dis-je , & leur laisser par écrit les raisons  
de notre procédé. « *C'est bien dit , me repli-*  
» *qua-t-il , sçachez , mon pauvre ami , que par-*  
» *mi cinq Peuples entiers de ces Tartares , il*  
» *n'y a personne qui sçache ce que c'est qu'une*  
» *lettre , ni qui puisse lire un mot dans sa pro-*  
» *pre Langue.* » J'ai pitié de leur ignorance ,  
» repris-je , mais j'ai pourtant très-grande  
» envie de mettre mon projet en œuvre ;  
» peut-être la Nature elle-même , quelque  
» dégénérée qu'elle soit en eux , leur en fera  
» tirer des conséquences , & leur fera voir  
» jusqu'à quel point ils sont extravagans en  
» adressant leur culte à un objet si mépri-  
» sable. «

*Ecoutez donc , Monsieur , me dit-il , si*  
*votre zèle vous porte à cette entreprise avec*  
*tant d'ardeur , je crois que vous êtes obligé*  
*en conscience de l'exécuter ; je vous prie*  
*pourtant de considérer que ces Nations Sau-*  
*vages ont été assujéties par la force des ar-*  
*mes à l'Empire du Czar de Moscovie. Si*  
*vous réussissez dans votre projet , ils ne man-*  
*queront point de venir par milliers s'en*  
*plaindre au Gouverneur de Nortzinskoy , &*  
*en demander satisfaction. S'il n'est pas en*  
*état de la leur donner , il y a à parier dix*  
*contre un : qu'ils exciteront une révolte gé-*  
*nérale , & qu'ainsi vous ferez la cause d'une*

*guerre sanglante que sa Majesté Czarienne fera obligée de soutenir contre tous les Tartares.*

Cette considération calma pendant quelques momens les transports de mon zèle, mais bientôt après elle m'anima avec la même force à la destruction de cette Idole, & pendant tout le jour cette idée me roula dans l'esprit.

Sur le soir le Marchand Ecoffois me rencontra par hasard, en me promenant hors de la Ville, & m'ayant tiré à l'écart pour me parler: *Je ne doute pas*, me dit-il, *que je ne vous aie détourné de votre pieux dessein ; j'avoue pourtant que je n'ai pas pu m'empêcher d'y rêver, & que je n'ai pas moins d'horreur que vous pour cette infâme Idolâtrie.* » A vous parler naturellement, » *lui répondis-je ; vous avez réussi à me* » détourner de l'exécution précipitée de » mon projet ; mais je l'ai toujours dans » l'esprit, & je crois fort, que s'il m'est » possible, je le mettrai en œuvre avant » que de quitter cet endroit, quand je devrois être livré à ces barbares pour apaiser leur fureur. » *Non, non*, me repiqua-t-il, *il n'y a rien à craindre de ce côté-là ; le Gouverneur n'auroit garde de vous livrer à leur rage, ce seroit en quelque sorte être lui-même votre meurtrier.* » Eh, comment croyez-vous que ces malheureux » me traiteroient, lui dis-je ? *Je vous dirai*, » repartit-il, *comment ils ont traité un pau-*



*vre Ruffien qui les avoit insultés dans leur culte honteux , comme vous avez envie de faire. Après l'avoir estropié avec une fleche pour le rendre incapable de s'enfuir , ils le mirent nud comme la main , le poserent sur leur Idole , & l'ayant environné de toutes parts , ils tirèrent tant de fleches dans son corps , qu'il en fut tout hérissé ; ensuite ils mirent le feu au bois de toutes ces fleches , & de cette maniere ils l'offrirent comme un sacrifice à leur Divinité. » Etoit-ce la même Idole , lui dis-je ? » Oui , me répondit-il , c'étoit justement la même. Là-dessus je lui fis l'histoire de ce qui étoit arrivé à mes Anglois à Madagascar , qui , pour punir le meurtre de leurs compagnons , avoient faccagé toute une Ville & exterminé tous les habitans , & je lui dis qu'il en falloit faire de même à ceux de cet abominable Village , pour venger la mort de ce pauvre Chrétien.*

*Il écouta mon recit fort attentivement ; mais quand il m'entendit parler de traiter de même les gens de ce Village , il me dit que je me trompois fort en croyant que le fait fût arrivé là ; que c'étoit à plus de cent milles de ce Village , & que les gens du Pays étoient accoutumés à porter leur Idole par toute la Nation. » Eh bien , lui répondis-je , il faut donc que l'Idole soit punie elle-même de ce cruel meurtre , & elle le fera » si le Ciel me laisse vivre seulement jusqu'à demain matin. «*

Pour faire court , me voyant absolument déterminé à suivre ma résolution , il me dit que je ne l'exécuterois pas seul , qu'il me suivroit , & qu'il prendroit pour troisieme un de ses compatriotes fort brave homme ; il le nommoit le Capitaine *Richardson* , & m'assuroit qu'il n'avoit pas moins d'horreur que moi pour des coutumes aussi diaboliques que celles des Tartares. Il me l'amena , & je lui fis un détail de ce que j'avois vu , & de mon projet. Là-dessus nous résolûmes d'y aller seulement nous trois , puisque mon Associé , à qui j'en avois fait la proposition , n'avoit pas trouvé à propos d'être de la partie. Il m'avoit dit qu'il seroit toujours prêt à me seconder quand il s'agiroit de défendre ma vie , mais qu'une pareille aventure n'étoit nullement de son goût. Nous ne devons donc être que nous trois & mon valet , & nous prîmes la résolution de n'exécuter notre entreprise qu'à minuit , & de nous y prendre avec toute la précaution & avec tout le secret imaginable.

Cependant en y pensant plus mûrement , nous trouvâmes bon d'attendre jusqu'à la nuit suivante , parce que dans ce cas la Caravane devoit partir le matin même après l'action. Ce qui empêcheroit le Gouverneur de donner satisfaction à ces barbares à nos dépens , puisque nous serions déjà hors de son pouvoir.

Le Marchand Ecoissois , qui étoit aussi ferme dans sa résolution , qu'il se montra

dans la suite brave en l'exécutant, me prêta un habit à la Tartare fait de peaux de moutons avec un bonnet, un arc, des fleches. Il s'en pourvût aussi, de même que son compagnon, afin que ceux qui nous verroient ne pussent jamais sçavoir quelle sorte de gens nous étions.

Nous passâmes toute cette nuit à faire plusieurs compositions de matieres combustibles de poudre à canon, d'esprit de vin, & d'autres drogues de cette nature. Nous nous en munîmes la nuit destinée à l'entreprise, nous prîmes avec nous un pot rempli de poix-résine, & nous sortîmes de la Ville environ une heure après le coucher du Soleil.

Il étoit à peu près onze heures, quand nous arrivâmes à l'endroit en question, sans que nous pussions remarquer que le Peuple eût la moindre appréhension touchant leur Idole. Le Ciel étoit couvert de nuages, néanmoins la Lune nous donnoit assez de lumiere pour nous faire remarquer que l'Idole étoit précisément dans le même endroit & dans la même posture où je l'avois vue auparavant. Les gens du Village dormoient tous, excepté dans la Tente où j'avois aperçu les trois Prêtres, que j'avois pris d'abord pour des Bouchers; nous y entendîmes cinq ou six personnes parler ensemble; nous jugeâmes par-là que si nous mettions le feu à cette Divinité de bois, on ne manqueroit pas de nous courir sus pour



en empêcher la destruction , ce qui ne pourroit que nous embarrasser extrêmement. Une fois nous prîmes le parti de l'emporter & de la brûler autre part ; mais quand nous commençâmes à vouloir y mettre la main , nous la trouvâmes d'une si grande pesanteur , que force nous fut de songer à un autre expédient.

Le Capitaine *Richardson* étoit d'avis de mettre le feu à la hutte , & de tuer les Tartares à mesure qu'ils en sortiroient ; mais je n'en tombai pas d'accord , & j'étois du sentiment qu'il ne falloit tuer personne si nous pouvions l'éviter. *Eh bien* , dit là-dessus le Marchand Ecoffois , *je vous dirai ce qu'il faut faire ; nous tâcherons de les faire prisonniers , de leur lier les mains sur le dos , & de les forcer à être spectateurs de la destruction de leur infâme Dieu.*

Heureusement nous avions sur nous une assez bonne quantité de la même corde qui nous avoit servi à lier nos feux d'artifice , ce qui nous détermina à attaquer d'abord les gens de la Cabane , avec aussi peu de bruit qu'il nous seroit possible. Nous commençâmes par frapper à la porte , ce qui nous réussit précisément comme nous l'avions espéré. Un de leurs Prêtres venant pour ouvrir , nous nous en fîmes d'abord , lui mîmes un baillon à la bouche , afin qu'il n'appellât point au secours , nous lui liâmes les mains & le menâmes devant l'Idole où nous le couchâmes à terre , après lui avoir encore lié les pieds.

Deux de nous se mirent ensuite à côté de la porte , en attendant que quelqu'autre sortît , pour sçavoir ce qu'étoit devenu le premier ; & quand ils se virent trompés dans cette attente , ils frapèrent de nouveau tout doucement , ce qui en fit venir deux autres à la porte , & nous les traitâmes précisément de la même manière que leur compagnon ; nous les accompagnâmes tous quatre jusqu'auprès de l'Idole , où nous les placâmes à terre à quelque distance l'un de l'autre.

Quand nous revinmes sur nos pas , nous en vîmes deux autres venir hors de la tente , & un troisieme qui s'arrêtoit à la porte ; nous mîmes la main au collet aux deux premiers , sur quoi le troisieme s'étant retiré en poussant de grands cris , le Marchand Ecoissois le suivit de près , & prenant une des compositions , que nous avions faites , propre à ne répandre que de la fumée & de la puanteur , il y mit le feu , & le jetta au milieu de ceux qui y restoient encore. En même-tems l'autre Ecoissois & mon Valet ayant déjà lié les deux Tartares l'un à l'autre , les conduisirent vers l'Idole , pour voir si elle leur apporteroit du secours , & ils nous vinrent rejoindre à toutes jambes.

Lorsque l'espece de fumée , que nous avions jettée dans la Cabane , l'eût tellement remplie de fumée , qu'elle avoit presque suffoqué ces pauvres malheureux , nous y en jettâmes une d'une nature très-différente , qui donnoit de la lumière , comme

une chandelle ; nous la suivîmes , & nous n'aperçumes que quatre personnes , deux hommes , à ce que nous crûmes , & autant de femmes , qui aparemment s'étoient occupés aux préparatifs de quelqu'un de leurs sacrifices diaboliques. Ils nous parurent mortellement effrayés ; ils trembloient comme la feuille , & la fumée les avoit tellement étourdis , qu'ils n'étoient point en état de dire le moindre mot.

Nous les primes , & les liâmes comme les autres avec le moins de bruit qu'il fut possible , & nous nous hâtâmes à les faire sortir de la tente , parce qu'il ne nous étoit pas possible de souffrir davantage cette fumée épaisse & puante ; en un mot nous les placâmes auprès de leurs camarades devant leur divinité , & tout aussi-tôt nous mîmes la main à l'œuvre ; nous commençâmes par répandre sur l'Idole , & sur ses magnifiques vêtemens une bonne quantité de poix-résine , & suif mêlé de soufre , ensuite nous lui remplîmes la gueule , les yeux & les oreilles de poudre à canon , nous lui mîmes des fusées dans son bonnet , & nous couvrîmes le tout , pour ainsi dire , de feux d'artifice. Pour faciliter encore davantage notre dessein , mon valet se souvint d'avoir vu auprès de la tente un grand tas de foin & de paille ; il s'en fut de ce côté-là avec le Marchand Ecoffois , & ils en apportèrent autant qu'il leur fut possible. Tout étant préparé de cette maniere , nous déliâmes nos prisonniers,



leur ôtâmes les baillons de la bouche , les plaçâmes vis-à-vis de leur Dieu monstrueux , & ensuite nous y mîmes le feu.

Un quart-d'heure se passa à peu près avant que le feu prit à la poudre que nous lui avions mis à la gueule , dans les yeux , & dans les oreilles ; en s'allumant elle fendit presque toute la statue , la défigura tellement , que ce n'étoit plus qu'une masse informe. Peu contents encore de tout ce succès , nous l'entourâmes de notre paille , & persuadés qu'elle seroit absolument consumée en moins de rien , nous commençâmes à songer à nous retirer ; mais le Marchand Ecoissois nous en détourna , en nous assurant que si nous nous en allions , tous les pauvres Idolâtres se jetteroient dans le feu , pour y être consumés avec leur Idole. Nous résolûmes donc de nous arrêter , jusqu'à ce que la paille fût toute brûlée.

Le lendemain nous fîmes fort les occupés parmi nos compagnons de voyage , à tout préparer pour la marche , & personne ne pouvoit soupçonner que nous eussions été autre part que dans nos lits , puisqu'il n'est rien moins que naturel de courir la nuit , quand on prévoit une journée fatigante.

Mais l'affaire n'en resta pas-là ; le jour après une grande multitude de gens vint , non-seulement du village mais encore de tous les lieux d'alentour , aux portes de la Ville pour demander au Gouverneur Rus sien satisfaction de l'outrage qui avoit été fait

à leurs Prêtres , & au grand *Cham-Chi-Thaungu* ; c'est le terrible nom qu'ils donnoient à la plus difforme divinité qu'on puisse trouver dans tout le Paganisme. Le peuple de *Nortfinskoï* fut d'abord dans une très-grande consternation d'une visite si peu attendue , qui leur étoit faite par plus de trente mille personnes , qu'ils prévoyoiient devoir s'augmenter en peu de jours jusqu'au nombre de cent mille ames.

Le Gouverneur Ruffien leur envoya des gens pour tâcher de les apaiser , & leur donna les meilleures paroles imaginables ; il les assura , qu'il ignoroit absolument toute cette affaire , & qu'il étoit sûr qu'aucun Soldat de la Garnison n'avoit été hors de la Ville pendant toute cette nuit , que certainement cette violence n'avoit pas été commise par ses gens , & qu'il puniroit exemplairement les coupables , s'ils pouvoient les lui indiquer. Ils répondirent avec hauteur , que tout le Pays d'alentour avoit trop de vénération pour le grand *Cham-Chi-Thaungu* , qui demeure dans le Soleil , pour détruire sa statue ; que personne ne pouvoit avoir commis ce crime , que quelque mécréant de Chrétien , & que pour en tirer raison ils lui annonçoient la guerre , aussi-bien qu'à tous les Ruffiens qui n'étoient tous que des Chrétiens & des mécréans.

Le Gouverneur dissimula l'indignation que lui donnoit un discours si insolent , pour n'être pas la cause d'une rupture avec ses

Peuples conquis , que le Czar lui avoit ordonné de traiter avec douceur & avec honnêteté. Il continua à les traiter d'une manière très-civile ; & pour détourner leur ressentiment de dessus sa Garnison , il leur dit que ce matin-là même une Caravane étoit sortie de la Ville pour s'en aller dans la Russie : que c'étoit peut-être quelqu'un de ces voyageurs , qui leur avoit fait cet affront , & qu'il envoyeroit des gens , pour tâcher de le découvrir , s'ils vouloient se contenter de ce procédé.

Cette proposition sembla les calmer un peu ; & pour leur tenir parole , le Gouverneur nous envoya quelques-uns de ces gens , qui nous instruisirent en détail de tout ce qui venoit d'arriver , en nous insinuant , que si quelqu'un de la Caravane avoit donné occasion à cette émeute , il feroit bien de s'échapper au plutôt , & que coupable ou non , nous agirions prudemment , poussant notre marche avec toute la vitesse possible , pendant qu'il ne négligeroit rien pour amuser ces barbares , jusqu'à ce que nous fussions hors d'insulte.

Cette conduite du Gouverneur étoit certainement des plus obligeantes ; mais quand on en instruisit toute la Caravane , il n'y eut personne qui ne fût parfaitement ignorant de toute l'affaire ; & nous fûmes précisément ceux , qu'on soupçonna le moins. On ne nous fit pas seulement la moindre question là-dessus. Néanmoins celui qui



commandoit alors la Caravane, profita de l'avis du Gouverneur, & nous marchâmes pendant deux jours & deux nuits sans nous arrêter presque, afin de gagner *Jarawena*, une autre Colonie du Czar de Moscovie, où nous serions en sûreté. Je dois observer que la troisieme marche devoit nous faire entrer dans un grand Désert, qui n'a point de nom, & dont je parlerai plus au long dans son lieu. Si dans cette circonstance nous y étions trouvés, il est très-vraisemblable, comme on le va voir, que nous aurions été tous détruits.

C'étoit la seconde journée après la destruction de l'Idole, quand un nuage de poussière, qui paroissoit à une grande distance derriere nous, fit croire à quelques-uns de la Caravane, que nous étions poursuivis. Ils ne se trompoient pas. Nous n'étions pas loin du Désert, & nous avions passé par-devant un grand Lac, appelé *Schaks-Oser*, quand nous aperçumes un grand Corps de Cavalerie de l'autre côté du Lac, qui tiroit vers le Nord, pendant que nous marchions vers l'Ouest. Nous étions ravis qu'ils eussent pris à côté du Lac, au lieu que nous avions pris l'autre fort heureusement pour nous. Deux jours après nous ne les vîmes plus, car s'imaginant qu'ils nous suivoient toujours comme à la piste, ils avoient poussé jusqu'au fleuve *Udda*. Il est fort large, & fort profond, quand il s'étend plus vers le Nord, mais dans l'endroit où nous le vîmes, il est fort étroit & guéable.

Le troisieme jour ils virent leur méprise ; ou bien on les instruisit du véritable chemin que nous avions pris , & ils nous poursuivirent avec toute la rapidité imaginable ; nous les découvrîmes environ au coucher du Soleil , & nous avions par hasard choisi un endroit pour camper fort propre à nous y défendre. Nous étions à l'entrée d'un Désert de 5000 milles de longueur , & nous ne pouvions pas nous attendre à trouver d'autre Ville pour nous servir d'asyle , que *Jarawenna* , qui étoit encore à deux journées de nous : nous avions dans le lieu où nous étions plusieurs petits bois , & notre camp étoit par bonheur dans un passage assez étroit , entre deux boccages peu étendus , mais extrêmement épais , ce qui diminuoit un peu la crainte que nous avions d'être attaqués cette même nuit. Il n'y avoit que nous quatre qui sçavions au juste pourquoi nous étions poursuivis , mais comme les *Tartares Monguls* ont la coutume de parcourir le Désert en grandes troupes , les Caravanes se fortifient toujours contr'eux , comme contre des camps volans de voleurs de grand chemin , & ainsi nos gens ne furent pas surpris de se voir poursuivis par cette Cavalerie.

Non-seulement nous étions campés entre deux bois , mais notre front étoit encore couvert par un petit ruisseau , de maniere que nous ne pouvions être attaqués qu'à notre arriere-garde. Peu contents encore de tous ces avantages naturels de no-

tre Poste, nous nous fîmes un rempart devant nous de tout notre bagage, derriere lequel nous rangeâmes sur une même ligne nos Chameaux & nos Chevaux, & par derriere nous nous couvrîmes d'un abatis d'arbres.

Nous n'avions pas encore fini cette es- pece de fortification, quand nous eûmes déjà les Tartares sur les bras. Ils ne nous attaquèrent pas brusquement, comme nous avions cru, ni en voleurs de grand chemin. Ils commencerent par nous envoyer trois Députés pour nous dire de leur livrer les coupables qui avoient insulté leur Prêtre, & *brulé par le feu* leur Dieu *Cham Chi-Thaungu*, afin qu'ils fussent *brûlés par le feu*, pour expier leur crime; & ils nous dirent que si on leur accorderoit leur juste demande, ils se retireroient sans faire le moindre mal au reste de la Caravane, sinon qu'ils nous brûleroient tous tant que nous étions.

Nos gens furent fort étourdis de ce compliment; ils se regarderent les uns les autres, pour examiner si quelqu'un ne découvroiroit pas par sa contenance qu'il étoit particulièrement intéressé dans cette affaire. Mais celui qui avoit fait le coup s'apelloit *Personne*. Là-dessus le Commandant de la Caravane fit assurer aux Députés qu'il étoit très-persuadé que les coupables n'étoient pas dans notre champ; que nous étions tous des Marchands d'une humeur paisible,



& qui ne voyagions que pour les affaires de notre commerce ; que nous n'avions pas songé à leur faire le moindre chagrin , que par conséquent ils feroient bien de chercher leurs ennemis autre part , & de ne nous pas troubler dans notre marche , ou bien que nous ferions tous nos efforts pour nous défendre , & pour les faire repentir de leur entreprise.

Ils furent si éloignés de croire cette réponse satisfaisante , que le lendemain au lever du Soleil ils approcherent de notre Camp pour le forcer , mais quand ils en virent l'affiète , ils n'osèrent pas nous venir voir de plus près , que de l'autre côté du petit ruisseau , qui couvroit notre front. Là ils s'arrêtèrent , en nous étalant une si terrible multitude , que le plus brave de nous en fut effrayé ; ceux qui en jugèrent le plus modestement , crurent qu'ils étoient dix mille tout au moins. Après nous avoir considérés pendant quelques momens , ils poussèrent des hurlemens épouvantables , en couvrant l'air d'un nuage de flèches. Nous nous étions heureusement assez bien précautionnés contre un pareil orage ; nous nous cachâmes derrière nos ballots ; & si je m'en souviens bien , aucun de nous ne fut blessé.

Quelques tems après , nous les vîmes faire un mouvement du côté droit , & nous nous attendîmes à être attaqués par derrière , quand un Cosaque de Jarawena ,

qui étoit dans le service Moscovite, un fin drôle, s'approchant du Commandant de la Caravane, lui dit que s'il vouloit, il se faisoit fort d'envoyer toute cette canaille vers *Sibeilka*; c'étoit une Ville éloignée de nous de plus de cinq journées du côté du Sud. Voyant que le Commandant ne demandoit pas mieux, il prend son arc & ses flèches, & se met à cheval. S'étant séparé de nous du côté de notre Arriere-Garde, il prend un grand détour, & joignant les Tartares en qualité d'exprès, qui leur venoit donner des lumières sur ce qu'ils cherchoient à découvrir, il leur dit, que ceux qui avoient détruit *Cham-Chi-Thaungu* s'en étoient allés du côté de *Sibeilka* avec une Caravane de *Mecréans*, dans la résolution de brûler encore *Schal-Isar*, le Dieu des *Tartares Tonguois*.

Comme ce garçon étoit une espece de Tartare lui-même, & qu'il parloit parfaitement bien leur langage, il ménagea si bien son histoire, qu'ils y ajouterent foi sans la moindre difficulté. Dans le moment même ils s'en allerent à toute bride, & trois heures après nous n'en vîmes plus un seul, nous n'en entendîmes plus parler, & nous n'avons jamais sçu s'ils poussèrent jusqu'à *Sibeilka*, ou non.

Après nous être tirés de ce danger, nous marchâmes en sureté jusqu'à la Ville de *Jarawena*, où il y a une garnison Moscovite, & nous y restâmes pendant cinq

jours, pour nous refaire de la fatigue que nous avions essuyée dans nos dernières marches, pendant lesquelles nous n'avions pas eu le loisir de fermer l'œil.

Delà nous entrâmes encore dans un affreux Désert, que nous ne pûmes traverser qu'en vingt & trois jours; nous nous étions fournis de quelques tentes pour passer les nuits plus commodément, & de seize chariots du Pays, pour porter notre eau & nos provisions. Nous en tirions encore ce service, que pendant la nuit ils nous tenoient lieu de retranchement, étant arrangés tout autour de notre Camp, en sorte que si les Tartares nous avoient attaqués sans une supériorité excessive du nombre, nous aurions pû les repousser sans peine.

Dans ce désert nous vîmes un grand nombre de ces chasseurs qui fournissent tout le monde de ces belles Fourures de *Sables & d'Ermines*. Ils sont pour la plûpart *Tartares Monglus*, & bien souvent ils attaquent de petites Caravanes; mais la nôtre n'étoit pas leur gibier, aussi n'en avons-nous jamais vu de troupes entières. J'aurois été fort curieux de voir les animaux, dont ils tirent ces peaux précieuses, mais il me fut impossible de parvenir à mon but; car ces Messieurs n'osèrent pas aprocher de nous, & ç'auroit été une grande imprudence à moi de me séparer de la Caravane pour les aller voir.



Au fortit de ce Désert nous entrâmes dans un Pays assez bien peuplé, & rempli pour ainsi dire de Villes & de Châteaux, où le Czar a établi des Garnisons pour la sûreté des Caravanes, & pour défendre le Pays contre les courses des Tartares, qui sans cela rendroient les chemins fort dangereux. Sa Majesté Czarienne a donné des ordres fort précis aux Gouverneurs de ces Places, de ne rien négliger pour mettre les Marchands & les Voyageurs hors d'insulte, & de leur donner des escortes d'une forteresse à l'autre, au moindre bruit qui se répandroit de quelque invasion des Tartares.

Conformément à ces ordres le Gouverneur d'*Adinkoy*, à qui j'eus l'honneur de rendre mes devoirs, avec le Marchand Ecoffois qui le connoissoit, nous offrit une Escorte de 50 hommes jusqu'à la Garnison prochaine, si nous croyions qu'il y eût le moindre danger dans la route.

Je m'étois imaginé pendant tout le voyage, que plus nous aprocherions de l'Europe, & mieux nous trouverions les gens polis, & les Pays peuplés, mais je m'étois fort trompé à tous ces deux égards, puisque nous avions encore à traverser le Pays des *Tartares Tonguois*, où nous vîmes les mêmes marques d'un Paganisme barbare, & même des marques encore plus grossières que celles qui nous avoient si fort choqués auparavant. Il est vrai qu'étant en-

tièrement assujettis par les Moscovites, & mieux tenus en bride que les autres, ils n'étoient ni si insolens, ni si dangereux que les *Monguls*, mais en récompense nous vîmes clairement qu'ils ne cédoient à aucun Peuple barbare de l'Univers, en grossièreté de manieres, en Idolâtrie, & en nombre de Divinités. Ils sont tous couverts de peaux de bêtes Sauvages, aussi-bien que leurs maisons; & il n'est pas possible de distinguer un homme d'une femme, ni par l'habit, ni par l'air. En tems d'Hyver quand toute la terre est couverte de neige, ils vivent dans des souûterreins, distingués en plusieurs différentes cavernes.

Si les *Monguls* avoient leur *Cham-Chi-Thaungu* pour toute la Nation, ceux-ci avoient des Idoles en chaque tente & en chaque cave. D'ailleurs ils adoroient le Soleil, les Étoiles, la Neige, l'Eau, en un mot; tout ce qui offroit à leur esprit quelque chose de merveilleux; & comme leur crasse ignorance leur fait trouver du surprenant par-tout, il n'y a presque rien qui ne soit honoré de leurs Sacrifices.

Il ne m'arriva rien de particulier dans toute cette étendue de Pays, dont les bornes étoient éloignées du Désert, dont j'ai parlé en dernier lieu, de plus de 400 milles. La moitié de ce terrain peut bien passer pour un Désert aussi, & nous fûmes obligés de voyager pendant douze jours sans rencontrer ni maison, ni arbre, & de porter avec nous

notre eau, & nos autres provisions.

Après nous être tirés de cette solitude, nous parvînmes en deux jours de marche à la Ville de *Janezay*, située près d'un grand Fleuve du même nom. On nous dit-là que ce Fleuve sépare l'Europe de l'Asie, de quoi nos faiseurs de Cartes Géographiques ne tombent pas d'accord. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il borne vers l'Orient l'ancienne *Sybérie*, qui ne fait qu'une Province du vaste Empire des Moscovites, quoiqu'elle soit plus grande que toute l'Allemagne.

Je remarquai que dans cette Province même, le Paganisme & l'ignorance la plus brutale ont par-tout le dessus, excepté dans les garnisons Russiennes.

Toutel'étendue de terrein entre le Fleuve *Oby* & le Fleuve *Janezay*, est peuplée de Païens, & de Païens aussi barbares que les Tartares les plus reculés, & même que les Sauvages les plus brutaux de l'Asie & de l'Amérique.

Je pris la liberté de dire à tous les Gouverneurs Moscovites, que j'eus l'honneur d'entretenir, que ces pauvres Païens, pour être sous le Gouvernement d'une Nation Chrétienne, n'en sont pas plus prêts à embrasser le Christianisme. Ils me répondirent presque tous que je n'avois pas tort, mais que c'étoit une affaire qui ne les regardoit pas. *Si le Czar*, disoient-ils, *avoit envie de convertir ses Sujets Sybériens, Tonguois &*



*Monguls , il devoit envoyer pour cet effet des Ecclésiastiques & non pas des Soldats ; & puisqu'il s'y prend d'une autre maniere , il est naturel de croire que notre Monarque songe plus à se rendre ces Peuples soumis à son Empire , qu'à en faire des Chrétiens.*

Depuis le Fleuve *Janezay* jusqu'à l'*Oby* , il nous fallut traverser un Pays abandonné en quelque sorte ; ce n'est pas que le terroir soit ingrat , & incapable d'être cultivé ; il n'y manque que des habitans & de l'industrie. A le considérer en lui-même , c'est un Pays très-agréable , & très-fertile ; le peu d'habitans qu'il contient , consiste entièrement en Païens , si vous en exceptez ceux que l'on y envoie de la Russie. Je dois observer ici en passant , que c'est justement dans ce Pays , situé de l'un & de l'autre côté de l'*Oby* , que sont envoyés en exil les criminels Moscovites , qui ne sont pas condamnés à mort , & il leur est presque impossible de s'en échaper jamais.

Il ne m'arriva rien qui soit digne d'être rapporté jusqu'à mon arrivée à *Tobolski* , la Capitale de la *Sybérie* , où je demeurai pendant un tems considérable , par la raison que voici.

Nous avons mis à peu près sept mois à faire notre voyage , & l'Hyver aprochoit à grand pas. La Caravane devoit aller à *Moscow* , mais nous n'y avons aucunes affaires , mon Associé & moi ; c'étoit notre Patrie que nous avons uniquement en vue ,

& cette considération méritoit bien que nous tinssions un petit conseil à part. Il est vrai qu'on nous disoit merveille des traîneaux tirés par des *Rennes*, qui rendent si faciles & si rapides les voyages qu'on entreprend en tems d'Hiver ; je sçai bien que ce qu'on nous en raportoit, quelque surprenant qu'il fût, étoit la vérité toute pure. Les Russiens aiment mieux voyager en Hiver qu'en Été, parce que dans leurs traîneaux ils passent les jours & les nuits avec toute la commodité imaginable, tandis qu'ils parcourent un espace extraordinaire. Tout le Pays est couvert de neige durcie par le grand froid, qui fait une seule surface douce, & égale des Plaines, des Rivières, des Montagnes & des Lacs.

Mais je ne pouvois rien gagner par un Voyage de cette nature. Pour aller en Angleterre, je ne pouvois prendre que deux chemins. Je pouvois aller avec la Caravane jusqu'à *Jareslaw* & delà tourner vers l'Ouest, pour gagner *Narva* & le *Golfe de Finlande*. Il m'étoit facile de passer delà par mer, ou par terre à *Dantzick*, où peut-être je pouvois trouver l'occasion de me défaire avantageusement de mes Marchandises des Indes. Ou bien je devois quitter la Caravane à une petite Ville située sur la *Dwina*, d'où en six jours de tems je pouvois venir par eau à *Archangel*, & de passer par-là par mer à *Hambourg*, en Hollande ou en Angleterre.

Or il étoit également extravagant de songer à l'un ou à l'autre de ces voyages pendant l'Hiver. Il étoit impossible d'aller à Dantzick par mer , parce que la Mer Baltique est toujours gelée dans cette Saison , & de vouloir voyager par terre dans ce Pays-là , qui étoit aussi scabreux que de marcher mal accompagné au travers des *Tartares Monguls*. D'un autre côté ; si j'étois arrivé à Archangel au mois d'Octobre , j'aurois trouvé tous les Vaisseaux partis , & la Ville presque déserte , puisque les Marchands , qui y font leur séjour pendant l'Été , ont coutume de se retirer pendant l'Hiver à Moscow. Ainsi j'aurois dû y essuyer un froid extrême , & peut-être une grande disette de vivres , sans compter une vie triste & désagréable , faute de compagnie.

Il valoit mieux par conséquent laisser-là la Caravane , & faire tous les préparatifs nécessaires pour passer l'Hiver dans la Capitale de la *Syberie* , où je pouvois faire fond sur trois choses très-essentiellles , sçavoir l'abondance des vivres , une maison bonne & chaude , avec du bois en quantité , & enfin très-bonne compagnie.

Je me trouvois alors dans un Climat bien différent de celui de mon Paradis terrestre , ma chere Isle , où je ne sentis jamais le froid que pendant les frissons de ma fièvre : au contraire , j'avois bien de la peine à y souffrir des habits sur mon corps ; & je n'y faisois du feu que hors de la maison , uniquement



ment pour me préparer quelques mets. Ici je commençai par me fournir de trois bonnes camisoles, & de quelques grandes robes qui me pendoient jusqu'aux pieds, & dont les manches étoient boutonnées jusqu'au poignet. Il faut remarquer même que toutes ces différentes sortes d'habits étoient doublés de bonnes fourrures.

Pour chauffer ma maison, je m'y pris d'une autre maniere que celle dont on se sert en Angleterre, où l'on fait du feu dans des cheminées ouvertes, qui sont placées dans chaque chambre, ce qui laisse l'air aussi froid qu'il l'étoit auparavant, dès que le feu est éteint. Je fis placer une cheminée, semblable à une fournaise, dans un endroit qui étoit le centre de six chambres différentes; le tuyau par où devoit sortir la fumée, alloit d'un côté, & l'ouverture par laquelle sortoit la chaleur, étoit justement du côté opposé: par-là toutes les chambres étoient entretenue dans une chaleur égale, sans qu'on découvrit le feu nulle part, de la même maniere que dans les bains d'Angleterre.

C'est ainsi que mes apartemens étoient toujours chauds, quelque froid qu'il fût au-dehors, & je n'étois jamais incommodé par la fumée.

Ce qui doit paroître d'abord fort incroyable, c'est ce que j'ai insinué touchant la bonne compagnie que je trouvai dans un Pays barbare, dans une des Provinces des

plus Septentrionales de la Moscovie ; un Pays situé dans le voisinage de la Mer Glaciale , & seulement éloigné de quelque degrés de la *Nouvelle Zemble*.

Mais on y ajoutera foi sans peine , quand on voudra bien se souvenir que j'ai dit que la *Syberie* est le séjour des Criminels d'Etat de la Moscovie. La Ville Capitale en doit être par conséquent pleine de Noblesse , de Généraux , de grands Seigneurs & de Princes même. J'y trouvai le célèbre Prince *Galiezin* , le vieux Général *Robotiski* , & plusieurs autres personnes du premier rang , parmi lesquels il y avoit plusieurs Dames de distinction.

Par le moyen du Marchand Ecoffois , qui fut obligé de se séparer ici de moi , je fis connoissance avec plusieurs de ces Seigneurs , & même avec quelques-uns du premier ordre ; j'en reçus plusieurs agréables visites , qui contribuèrent beaucoup à me faire trouver courtes les tristes soirées de l'Hiver. Ayant lié conversation un jour avec le Prince . . . . qui avoit été autrefois un des Ministres d'Etat de sa Majesté Czarienne , je lui entendis raconter les choses les plus merveilleuses de la grandeur , de la Magnificence , de la Domination étendue , & du pouvoir absolu de son Maître , l'Empereur de la grande Russie. Je l'interrompis , pour lui dire que je m'étois vu autrefois un Monarque plus absolu que le Czar de Moscovie , quoique mes Sujets ne fus-

sent pas si nombreux , ni mon Empire tout-à-fait si grand que celui de cet Empereur. Ce discours donna une grande surprise au Prince Ruffien , qui me regardant avec une attention extraordinaire , me pria très-sérieusement de lui dire s'il y avoit quelque réalité dans ce que je venois de lui debiter si gravement.

Je lui promis que son étonnement cesseroit , dès que j'aurois eu le loisir de m'expliquer , & là-dessus je lui dis que j'avois eu le pouvoir de disposer absolument de la fortune & de la vie de mes Sujets , & que malgré mon despotisme , il n'y avoit eu personne dans tous mes Etats , dont je n'eusse été aimé avec une tendresse filiale.

Il me répondit en branlant la tête , qu'effectivement de ce côté-là j'avois surpassé de beaucoup le Czar son Maître. *Ce n'est pas tout , Monseigneur , repris-je , toutes les terres de mon Royaume m'appartenoient en propre , tous mes Sujets n'étoient que mes Fermiers , sans y être contraints , & tous tant qu'ils étoient , ils auroient hasardé leur vie pour sauver la mienne ; jamais Prince ne fut plus tendrement aimé , & en même-tems si fort respecté , & si craint de son Peuple.*

Après l'avoir encore amusé pendant quelque-tems de ces magnifiques chimeres , fondées pourtant sur des réalités , mais très-minces , je lui fis voir clair dans le fond de cette affaire , & je lui donnai



un détail de tout ce qui m'étoit arrivé dans l'Isle , & de la maniere que j'y avois gouverné mes Sujets ; en un mot , je lui fis là-dessus précisément le même recit que j'ai communiqué au Public.

Toute la Compagnie fut ravie de cette Relation , & sur-tout le Prince , qui me dit en poussant un grand soupir , que la véritable grandeur de l'homme , consistoit à être son propre maître , & à s'acquérir un empire despotique sur ses propres passions ; qu'il n'auroit pas changé une Monarchie comme la mienne , contre toute la Domination de son Auguste Maître , qu'il trouvoit une félicité plus véritable dans la retraite à laquelle il avoit été condamné , que dans la grande Autorité dont il avoit autrefois joui à la Cour de son Empereur , & que selon lui , le plus haut degré de la Sagesse humaine , consistoit à proportionner nos desirs & nos passions , à la situation où la Providence trouvoit bon de nous ménager un calme intérieur , au milieu des tempêtes & des orages qui nous environnent extérieurement.

*Pendant les premiers jours que je passai ici , continua-t-il , j'étois accablé de mon prétendu malheur ; je m'arrachais les cheveux , je déchirois mes habits ; en un mot , je m'emportoais à toutes les extravagances ordinaires à ceux qui se croient accablés par leurs infortunes ; mais un peu de tems , & quelques réflexions me porté-*

rent à me considérer moi-même d'une manière tranquille, aussi-bien que les objets qui m'environnoient. Je trouvai bientôt que la Raison humaine, dès qu'elle a l'occasion d'examiner à loisir tout le détail de la vie, & la nature des secours qu'elle peut emprunter du monde pour la rendre heureuse, est parfaitement capable de se procurer une félicité réelle, indépendante des coups du sort, & entièrement convenable à nos desirs les plus naturels, & au grand but pour lequel nous sommes créés. Je compris en peu de jours, qu'un bon air à respirer, des alimens simples pour soutenir notre vie, des habits propres à nous défendre des injures de l'air, & la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour la conservation de la santé, est tout ce que le monde peut contribuer à la félicité véritable de l'homme. J'avoue que la grandeur, l'autorité, la richesse, & les plaisirs qu'elle nous procure, & dont j'ai eu autrefois ma bonne part, sont capables de nous prodiguer mille agrémens; mais d'un autre côté, toutes ces sources de plaisirs influent terriblement sur les plus mauvaises de nos passions. Elles fertilisent, pour ainsi dire, notre ambition, notre orgueil, notre avarice, & notre sensualité. Ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les semences de tous nos autres crimes. Elles n'ont pas la moindre relation avec ces talens qui font l'homme sage,

ni avec ces vertus qui constituent le caractère du Chrétien. Privé à présent de tout ce bonheur extérieur si fécond en vices , éloigné de son faux brillant, je ne le regarde que de son côté ténébreux , je n'y trouve que de la difformité , & je suis pleinement convaincu que la vertu seule rend l'homme véritablement sage , grand , riche , & qu'elle seule le prépare à la jouissance d'une félicité éternelle. Dans cette pensée , ajoutait-il , je me trouve plus heureux au milieu de ce desert , que tous mes ennemis qui sont dans la pleine possession de la richesse & de l'autorité qu'ils m'ont fait perdre , & dont je me sens déchargé comme d'un fardeau.

Vous penserez peut-être , Monsieur , me dit-il encore , que je suis uniquement forcé à entrer dans ces vues , par la nécessité , & que par une espece de Politique je fais de pareilles réflexions , pour adoucir un état que d'autres pourroient nommer misérable ; mais vous vous tromperiez. S'il est possible à l'homme de connoître quelque chose de ses propres sentimens , je puis vous assurer que je ne voudrois pas retourner à la Cour , quand le Czar , mon Maître , auroit envie de me rétablir dans toute ma grandeur. Si jamais j'en suis capable , j'avoue que mon extravagance approchera de celle d'un homme , qui délivré de la prison de cette chair , & ayant déjà un goût de la félicité céleste , voudroit



*revenir sur la terre , & se livrer de nouveau aux foiblesses honteuses , & à la misère de la vie humaine.*

Il prononça ce discours avec tant de chaleur , & avec une action si pathétique , qu'on pouvoit lire dans tout son air , qu'il exprimoit les véritables sentimens de son cœur.

Je lui dis que je m'étois cru autrefois une espece de Monarque dans l'état que je lui avois dépeint , mais que pour lui , il n'étoit pas seulement un Souverain despotique , mais encore un grand *Conquérant* , puisque celui qui remporte la victoire sur les desirs rebelles , qui s'affujétit soi-même , & qui rend la volonté absolument dépendante de sa raison , mérite mieux ce titre glorieux , que celui qui terrasse les murailles de la plus forte Place. « Je vous conjure pourtant , » Monseigneur , *ajoutai-je* , de m'accorder la liberté de vous faire une seule » question. S'il vous étoit entièrement libre de sortir de cette solitude , & de mettre fin à votre exil , vous en serviriez- » vous ?

*Monseigneur* , me répondit-il , *votre question est subite , & il faut faire quelques distinctions très-exactes pour y répondre juste. Je vais pourtant y satisfaire avec toute la candeur dont je suis capable. Rien au monde ne seroit assez fort pour me tirer de mon exil , que les deux motifs suivans ; la satisfaction de voir mes parens , & le plaisir de vivre dans un climat un peu plus modéré. Mais*

*je puis vous protester, que si mon Souverain vouloit me remettre dans la pompe de sa Cour, & dans l'embarras qui accompagne l'autorité du ministère, je n'abandonnerois pas ces Lieux sauvages, ces Deserts & ces Lacs glacés pour le faux brillant de la gloire & de la richesse, ni pour les plaisirs, ou pour mieux dire, les folies du Courtisan le plus favorisé du Prince.*

» Mais, Monseigneur, repris-je, peut-  
 » être n'êtes-vous pas seulement banni des  
 » plaisirs de la Cour, de l'autorité, & des  
 » richesses, dont vous avez joui autrefois ;  
 » il se peut que vos biens soient confisqués,  
 » & que vous soyez privé de quelques-unes  
 » des commodités de la vie, & que vous  
 » n'ayez pas assez largement de quoi subve-  
 » nir aux besoins d'un état médiocre. *Vous*  
*ne devinez pas mal*, me repliqua-t-il, *si*  
*vous me considérez en qualité de Prince,*  
*comme je suis réellement. Mais si vous me*  
*regardez simplement comme une Créature hu-*  
*maine confondue avec le reste des hommes,*  
*vous comprendrez facilement que je ne sçau-*  
*rois tomber dans la disette, à moins d'être*  
*attaqué par quelque maladie durable. Vous*  
*voyez notre maniere de vivre, nous sommes*  
*ici cinq personnes de qualité, nous vivons*  
*dans la retraite, & d'une maniere convena-*  
*ble à des exilés ; nous avons sauvé tous*  
*quelque chose du débris de notre fortune, ce*  
*qui nous exempte de la fatigue de gagner no-*  
*tre subsistance par la chasse. Cependant les*

*pauvres soldats qui se trouvent ici, & qui courent les bois pour prendre des renards & des sables, sont tout autant au large que nous. Le travail d'un mois leur fournit tout ce qui leur est nécessaire pour une année entiere. Comme nous dépensons peu, nos besoins sont petits, & il nous est aisé d'y subvenir abondamment.*

Je m'étendrois trop, si je voulois rapporter toutes les particularités de l'entretien que j'eus avec cet homme véritablement grand. Il y fit voir un génie supérieur, une grande connoissance de la véritable valeur des choses, & une sagesse soutenue par une noble piété. Il n'étoit pas difficile de se persuader, que le mépris qu'il avoit pour le monde étoit sincere, & l'on verra dans la suite de mon histoire que ces aparences n'étoient pas trompeuses.

J'avois déjà été là pendant huit mois dans un hiver extrêmement obscur, & d'un froid si excessif, que je n'osois pas me hasarder dans les rues, sans être enfoncé dans les fourrures, & sans même avoir un masque devant le visage, qui en fût doublé. Il n'y avoit qu'un trou pour la respiration & deux autres pour me donner la liberté de voir, & de distinguer les objets. Pendant trois mois nous n'eûmes que cinq heures de jour, ou tout au plus six, & le reste du tems, il auroit fait une obscurité absolue, si la terre n'avoit pas été couverte de neige. Nos chevaux étoient conservés sous terre, & les trois va-



lets que nous avions loués , pour avoir soin de nous & de nos bêtes , souffrirent si fort de la saison , que de tems en tems il fallut leur couper quelque doigt , ou quel orteil , de peur que la gangrène nes'y mît.

Il est vrai que nous étions fort chaudement dans la maison , nos murailles étoient épaisses , les fenêtres petites , & doubles. Les vivres ne nous manquoient pas ; ils consistoient principalement en viande de *Renne séchée* , en biscuit fort bon , en poisson sec , en mouton , & en chair de buffle , qui est un fort bon manger à peu près du goût du bœuf. Notre boisson étoit de l'eau mêlée d'esprit de vin , au lieu d'eau-de-vie ; & quand nous voulions nous régaler , nous avions au lieu de vin , de l'hydromel , qui étoit admirable. D'ailleurs les chasseurs qui ne laissoient pas de battre les bois , quelque tems qu'il fit , nous apportoient de tems en tems du gibier fort gras & d'un goût excellent ; ils nous fournissoient aussi quelquefois de grandes pieces d'ours qu'on mange-là comme une venaison excellente ; mais nous n'y trouvions pas grande délicatesse nous autres Anglois. Ce qui nous venoit fort à propos , c'est que nous avions avec nous une grande provision de Thé parfaitement bon , dont nous pouvions régaler nos amis. En un mot , à tout prendre , il ne nous manquoit rien pour vivre agréablement.

Nous étions entrés dans le mois de Mars , les jours commençoient à s'allonger , & le

froid à devenir supportable; plusieurs voyageurs faisoient déjà les préparatifs nécessaires, pour partir en traîneau, mais pour moi, qui avois pris une ferme résolution d'aller à *Archangel*, & non pas vers la Moscovie, & vers la mer Baltique, je ne fis pas le moindre mouvement, persuadé que les Vaisseaux qui viennent du Sud ne partent guères pour cette partie du monde qu'au mois de Mai ou au commencement de Juin, & que par conséquent si j'y arrivois au commencement d'Août, j'y ferois avant qu'aucun Vaisseau ne fût prêt pour le retour.

Ainsi je vis partir avant moi tous les voyageurs & tous les Marchands, qui avoient dans le fond raison de me devancer. Il arrive toutes les années, qu'ils quittent *la Syberie*, pour aller en partie à *Moscow*, & en partie à *Archangel*, pour débiter leurs fourrures, & pour acheter à la place tout ce qui leur est nécessaire pour assortir leurs Magasins; ils ont 800 milles à faire pour revenir chez eux, & par conséquent il faut qu'ils se dépêchent.

Je ne commençai à emballer mes hardes & mes marchandises, qu'à la fin de Mai, & pendant que j'étois dans cette occupation, je me mis à penser à tous ces exilés, qu'on laisse en liberté, dès qu'ils sont arrivés en *Syberie*. Ils peuvent aller par-tout où ils veulent, & j'étois fort surpris de ce qu'ils ne songeoient pas à gagner quelque autre partie du Monde où ils pourroient vivre plus à leur aise, & dans un meilleur Climat.

Mon étonnement cessa dès que j'eus proposé ma difficulté au Prince, dont j'ai fait déjà plusieurs fois mention. Voici ce qu'il me répondit. *Il faut considérer d'abord, Monsieur, l'endroit dans lequel nous sommes, & en second lieu la situation où nous nous trouvons. Nous sommes environnés ici nous autres exilés, de barrières plus fortes que des grilles & des verroux. Du côté du Nord, nous avons une mer innavigable, où jamais Vaisseau, ni chaloupe ne trouva passage; & quand nous aurions quelque Navire en notre possession, nous ne sçaurions de quel côté faire voile. De toute autre part nous ne sçaurions nous sauver, qu'à travers une étendue de terrain appartenant à sa Majesté Czarienne, d'environ trois cens quarante lieues. Il n'est pas possible de s'y glisser par des chemins détournés, il est absolument nécessaire de suivre les grandes routes frayées par les Gouverneurs des Places, & de passer par des Villes où il y a garnison Russe; en suivant les chemins ordinaires, nous serions découverts indubitablement, & en prenant des routes détournées, nous ne sçaurions manquer de mourir de faim. Par conséquent il est clair qu'on ne sçauroit former une pareille entreprise, sans se rendre coupable de la plus haute extravagance.*

Cette seule réponse me réduisit au silence, & me satisfit pleinement. Elle me fit parfaitement bien comprendre que ces exilés étoient tout autant emprisonnés dans les



vastes Campagnes de la Syberie, que s'ils étoient resserrés dans la Citadelle de Moscow. Cette conviction ne m'empêcha pas de me mettre dans l'esprit que j'étois en état de tirer ce grand homme de sa triste solitude, ni d'en former le dessein, quelque dangereux qu'il pût être pour moi-même. Un soir je trouvai l'occasion de lui expliquer mes pensées là-dessus, & de lui en faire la proposition. Je lui représentai qu'il m'étoit fort aisé de l'emmener avec moi, puisqu'il n'étoit gardé de personne, & que j'avois résolu de m'en aller à Archangel, & non à Moscow. Que dans cette route je pouvois marcher avec mon train, en guise d'une petite Caravane, & qu'ainsi je ne serois pas obligé de chercher des gîtes dans les garnisons Russiennes; mais que je pourrois camper toutes les nuits où je voudrois; que de cette manière je le pouvois facilement conduire à Archangel, le mettre en sûreté à bord d'un Vaisseau Anglois, ou Hollandois, & le mener avec moi dans des Pays où personne ne songeroit à le poursuivre. Je l'affurai en même-tems que j'aurois soin de lui fournir pendant le voyage tout ce dont il auroit besoin, jusqu'à ce qu'il fût en état de subsister par lui-même.

Il m'écouta avec grande attention, & pendant tout le tems que je parlois il me regarda fixement; je pus voir même par tout son air, que ce que je lui disois le mettoit dans la plus violente agitation. Sa couleur chan-

geoit à tout moment , ses yeux paroissent tantôt vifs, tantôt éteints , & son cœur sem-  
blot flotter entre plusieurs passions opposées.  
Qui plus est, il ne fut pas d'abord en état  
de me répondre, quand j'eus fini , & que  
j'attendois impatiemment sa réponse.

S'étant enfin un peu remis , *quel état  
malheureux* , s'écria-t-il , *que celui des pau-  
vres mortels , quand ils ne se précaution-  
nent pas avec toute l'attention possible con-  
tre tous les dangers qui menacent leur foi-  
ble vertu ? Les actes de l'amitié la plus sin-  
cere peuvent leur devenir des pièges & avec  
la meilleure intention du monde ils devien-  
nent les tentateurs les uns des autres. Mon  
cher ami* , continua-t-il d'un air plus cal-  
me, *il y a tant de désintéressement dans l'of-  
fre que vous me faites , que je connoitrois  
fort peu le monde si je ne m'en étonnois pas,  
& que je serois le plus ingrat des hommes ,  
si je n'en avois pas toute la reconnoissan-  
ce possible. Mais parlez-moi naturellement,  
avez-vous cru que le mépris que je vous ai  
fait voir pour le monde étoit sincère : &  
que je vous ai découvert le fond de mon ame  
en vous assurant que dans mon exil je m'é-  
tois procuré une félicité supérieure à tous les  
avantages qu'on peut emprunter de la gran-  
deur & des richesses ? M'avez-vous cru sin-  
cere , quand je vous ai protesté , que je re-  
fuserois de rentrer dans la condition bril-  
lante , où je me suis vu autrefois à la Cour  
de mon Maître ? M'avez-vous cru honné-*

*ce homme ou m'avez vous pris pour un de ces hypocrites qui se dédommagent de leur mauvaise fortune par une fausse ostentation de piété & de sagesse ?*

Il s'arrêta-là, non pas pour attendre ma réponse, mais parce que l'agitation de son cœur l'empêchoit de poursuivre. J'étois plein d'admiration pour les sentimens de ce grand homme ; cependant, je ne négligeai rien pour l'y faire renoncer. Je me servis de quelques argumens pour le porter au dessein de se retirer de sa triste situation, je tâchai de lui faire considérer ma proposition, comme une porte que le Ciel ouvroit à sa liberté, & comme un ordre qu'il recevoit de sa Providence de se mettre dans un état plus agréable, & de se rendre utile aux autres hommes.

*Que sçavez-vous, me répondit-il, si au lieu d'un ordre de la Providence, ce n'est pas plutôt une ruse du Démon qui, dans ma délivrance offre à mon ame l'idée d'une grande facilité, uniquement pour me faire tomber dans un piège, & pour me porter à courir moi-même à ma ruine ? Dans mon exil je suis libre de toute tentation de retourner à ma misérable grandeur ; & si j'étois libre, peut-être que l'orgueil, l'ambition, l'avarice & la sensualité, dont la source n'est jamais entièrement tarie dans la nature humaine, m'entraîneroient de nouveau avec impétuosité. Alors cet heureux prisonnier redeviendrait au milieu des douceurs d'une liberté extérieure, l'esclave de ses sens*



*& de ses passions. Non, non, mon cher Monsieur, il vaut mieux que je reste dans mon exil, banni de la Cour, & exempt de crime, que de me délivrer de cette vaste solitude, aux dépens de la liberté de ma raison, & aux dépens d'une félicité éternelle; sur laquelle je fixe à présent mes yeux, & que je pourrois perdre de vue si j'acceptois vos offres obligeantes. Je suis un homme foible, naturellement sujet à la tyrannie des passions; ne me tirez pas de mon heureuse défiance; ne soyez pas en même tems mon ami & mon tentateur.*

Si j'étois surpris de son discours précédent, celui-là me rendit absolument muet. Son ame luttoit d'une telle force contre ses desirs, & contre ce penchant naturel à tout homme de chercher ses commodités, que quoiqu'il fit un tems extraordinairement froid, il étoit tout en eau. Voyant qu'il avoit grand besoin de se tranquilliser, je lui dis en peu de mots, qu'il feroit bien de considérer cette affaire à loisir, & d'une maniere calme, & là-dessus je m'en retournai chez moi.

Environ deux heures après j'entendis quelqu'un à la porte de ma chambre; & lorsque je me levois pour l'ouvrir, il m'en épargna la peine; c'étoit le Prince lui-même. *Mon cher ami, me dit-il, vous m'avez presque persuadé; mais la réflexion est venue à mon secours, & je me suis raffermi absolument dans mon opinion; ne le*

*trouvez pas mauvais , je vous en prie. Si je n'accepte pas une offre aussi obligeante , & aussi désintéressée que la vôtre ; si je la refuse , ce n'est pas faute de reconnoissance , j'en ai toute la gratitude possible , soyez-en sûr. Mais vous ne voudriez pas que je me rendisse malheureux ; vous avez trop de bon sens même , pour ne vous pas réjouir la victoire que j'ai remportée sur moi-même.*

*» J'espere , Monseigneur , lui répartis-  
 » je , que vous. êtes pleinement convain-  
 » cu , qu'en rejetant le parti que je vous  
 » propose , vous ne désobéissez pas à la  
 » voix du Ciel. Monsieur , me dit-il , si cet-  
 te proposition m'avoit été faite par une di-  
 rection particuliere de la Providence , une  
 direction toute pareille m'auroit forcé à l'ac-  
 cepter , & par conséquent j'ai eu lieu de  
 croire que c'est par soumission à la voix du  
 Ciel que je refuse un parti si avantageux en  
 aparence Vous allez vous séparer de moi ,  
 & si vous ne me laissez par entièrement li-  
 bre , du moins vous laisserez homme de bien &  
 armé contre mes desers d'une sage précaution ,  
 & d'une timidité prudente.*

*Je ne pouvois que tomber d'accord de la sagesse de sa résolution , en lui protestant néanmoins , que mon but avoit été uniquement de lui rendre service. Il m'embrassa là-dessus , avec une action tendre & passionnée , & m'assura qu'il étoit convaincu de la pureté de mes intentions , & qu'il seroit charmé de m'en pouvoir té-*

moigner sa reconnoissance. Pour me faire voir, que ces protestations étoient sincères, il m'offrit un magnifique présent de *Sables*, & d'autres fourrures de prix. J'avois de la peine à me résoudre à l'accepter d'un homme qui étoit dans une malheureuse situation ; mais il ne voulut point être refusé, & pour ne le pas déobliger force me fut de prendre un présent si magnifique.

Le jour après, je lui envoyai mon Valet avec un présent de Thé, où j'avois joint deux pieces de Damas de la Chine, & quelques petites pieces d'or du Japon, qui ne pesoient pas six onces en tout ; par conséquent il s'en falloit bien que mon présent n'égalât le sien, qu'à mon retour en Angleterre je trouvai de la valeur de plus de 200 liv. sterl.

Il accepta le Thé, une piece de Damas, & une seule petite piece d'or marquée du coin du Japon, qu'il ne prit sans doute que comme une curiosité ; & me renvoyant le reste, il me fit dire qu'il seroit bien-aise d'avoir une conversation avec moi.

M'étant venu voir là-dessus, il me dit que je sçavois ce qui s'étoit passé entre nous & qu'il me conjuroit de ne lui en plus parler ; mais qu'il seroit bien-aise de sçavoir, si lui ayant fait une offre si généreuse, je serois d'humeur à rendre le même service à une personne qu'il me nommeroit, & pour laquelle il s'intéressoit de la maniere la plus



tendre. Je lui répondis naturellement, que je parlerois contre ma conscience, si je disois que j'étois prêt à faire autant pour un autre que pour lui, pour qui je sentoís un profond respect, accompagné d'une parfaite estime. Cependant, continuai-je, si vous vouliez bien me nommer la personne en question, je vous répondrai avec franchise; & si ma réponse vous déplaît, j'ose espérer pourtant que vous ne m'en voudrez point de mal. Il me dit qu'il s'agissoit de son fils unique, que je n'avois jamais vu, & qui se trouvoit dans la même condition que lui, éloigné de *Sobolski* de plus de deux cens milles, mais qu'il trouveroit le moyen de le faire venir, si j'étois disposé à lui accorder cette grace.

Je n'hésitai pas un moment, je lui dis que j'y consentois de bon cœur; & que ne pouvant pas lui montrer à lui-même jusqu'à quel point je le considérois, je serois charmé de lui en donner des marques dans la personne de son fils. Le lendemain il envoya des gens pour aller chercher le jeune Prince, il arriva trois semaines après; amenant avec lui six ou sept chevaux chargés des plus riches fourrures, dont la valeur montoit à une somme très-considérable.

Ses Valets conduisirent les chevaux dans la Ville, en laissant leur jeune Seigneur à quelque distance delà; mais il entra la nuit *incognito* dans ma maison, & son Pere

me le presenta. Dans le même moment nous concertâmes tout pour notre Voyage, & nous en réglâmes les préparatifs.

J'avois troqué dans cette Ville une partie de mes Marchandises des Indes contre une bonne quantité *de Sables, d'Hermines, de Renards noirs, & autres Fourrures de prix*. Ce que j'avois donné en échange, consistoit sur-tout en Noix muscades, & en clous de gérofle, & dans la suite je me défis de ce qui m'en restoit à Archangel, où j'en tirai un meilleur parti que je n'aurois pu faire à Londres. Ce commerce plut fort à mon Associé, qui étoit plus avide de gain que moi, & dont le Négoce étoit plus le fait qu'il n'étoit le mien. Il se félicitoit fort du parti que nous avions pris de rester si long-tems dans la Syberie, à cause des profits considérables que nous y avions faits.

C'étoit au commencement de Juin, que je partis de cette Ville si éloignée des routes ordinaires du commerce, qu'elle ne doit pas faire grand bruit dans le Monde. Notre Caravane étoit extrêmement petite, puisqu'elle ne consistoit qu'en trente chevaux & chameaux en tout. Tout cela passoit sous mon nom, quoiqu'il y en eût onze dont le jeune Prince étoit Propriétaire.

Ayant un si gros équipage, je devois avoir naturellement un bon nombre de Domestiques; par conséquent ceux du

Prince pouvoient bien passer pour les miens. Ce Seigneur lui-même prit le titre de mon *Maître-d'Hôtel*, ce qui aparemment me fit prendre pour un homme d'importance, mais cette vanité me chatouilla fort peu.

Nous fûmes obligés d'abord de passer le plus grand & le plus désagréable Désert que j'aie rencontré dans tout ce Voyage. Je l'appelle le *Désert le plus désagréable*, parce qu'en plusieurs endroits le terrain est marécageux, & fort inégal en plusieurs autres. Tout ce qui nous en consolait, c'étoit la pensée que nous n'avions rien à craindre de ces Brigands de Tartares, qui ne passent jamais l'*Obi*, ou du moins très-rarement. Cependant nous fûmes fort trompés dans ce calcul-là.

Le jeune Prince avoit avec lui un très-fidèle Domestique Moscovite, ou plutôt Sybérien, qui connoissant parfaitement bien tout ce Pays, nous conduisit par des routes particulieres, pour éviter les Villes qui sont sur les grands chemins, comme *Tumen*, *Soly*, *Kamskoy* & plusieurs autres; il sçavoit que les Garnisons Russiennes, qui s'y trouvent, observent avec une exactitude très-scrupuleuse l'ordre qu'elles ont d'examiner les Voyageurs, pour voir si quelque Exilé de marque ne s'aviserait pas de se glisser parmi d'autres Passagers, dans le cœur de la Moscovie.

Les mesures que nous prîmes ne nous



exposoient pas à de pareilles recherches ; mais d'un autre côté elles nous forçoient à faire tout notre Voyage par le Désert, & à camper toutes les nuits sous nos tentes, au lieu qu'en passant par les Villes, nous aurions pu jouir de toutes les commodités imaginables. Le jeune Prince sentoît si bien les désagrémens où ma bonté pour lui m'engageoit, qu'il ne vouloit pas me permettre de camper plusieurs fois quand nous nous trouvions près de quelque Ville. Il se contentoit de coucher lui-même dans les bois avec son fidèle Valet, & il sçavoit nous rejoindre dans les endroits, où nous étions convenus de l'attendre.

Nous entrâmes dans l'Europe en passant la Riviere apellée *Kama*, qui dans cet endroit sépare l'Europe de l'Asie. La premiere Ville Européenne qu'on rencontre de ce côté-là, s'apelle *Soly-Kamskoy*, c'est-à-dire, la grande Ville sur le Fleuve *Kama*. Nous crumes voir-là le peuple mieux poli dans sa maniere de vivre, dans ses habillemens, & dans sa religion ; mais nous nous trompâmes. Dans le Désert que nous avions à traverser, & qui de ce côté-là n'a que deux cens milles d'étendue, quoiqu'il en ait sept cens dans d'autres endroits, nous trouvâmes les Habitans peu différens des *Tartares Monguls*. Ils donnent dans un Paganisme tout aussi grossier que les Sauvages de l'Amérique. Leurs Bourgs & leurs Maisons sont pleines d'Idoles, & leur ma-

niere de vivre est entièrement barbare , excepté dans les Villes & dans les Villages qui en sont proches , où l'on trouve des Chrétiens qui se disent de l'Eglise Grecque , mais qui ont mêlé leur Religion de tant de Cérémonies superstitieuses , qui leur restent de leur ancienne Idolâtrie , qu'on prendroit leur Culte plutôt pour un *Sortilège* que pour un Culte Chrétien.

En traversant cette vaste Solitude , après avoir banni toute idée de danger de mon esprit , comme je l'ai déjà insinué , je courus risque d'être massacré avec toute ma suite , par une troupe de Brigands ; je n'ai jamais pu sçavoir quelles gens c'étoient , si c'étoit une bande d'une espece de Tartares apellés *Ostiachi* , ou s'ils s'étoient répandus delà des bords de l'Oby ; ou bien si c'étoit une troupe de Chasseurs de la Sybérie , qui s'étoient assemblés pour prendre une autre proie que des *Sables* & des *Renards*. Ce que je sçais parfaitement bien , c'est qu'ils étoient tous à cheval , qu'ils étoient armés d'arcs & de fleches , & que quand nous les rencontrâmes pour la premiere fois , ils étoient à peu près au nombre de 45. Ils approcherent de nous jusqu'à deux différentes reprises , & nous environnant de tous côtés , ils nous examinerent avec une très-grande attention. Ensuite ils se posterent justement dans notre chemin , comme s'ils avoient envie de nous couper le passage.

Là-dessus , n'étant en tout que seize

personnes, nous plaçâmes devant nous nos Chameaux, tous sur une même ligne, afin d'être plus en état de repousser cette canaille, & ayant fait halte, nous envoyâmes le Valet Sybérien du Prince pour les reconnoître. Son Maître y consentit de bon cœur, d'autant plus qu'il craignoit que ce ne fût une troupe de Sybériens, détachée exprès pour l'attraper dans sa fuite, & pour le ramener par force.

Ce brave Domestique s'avança de leur côté, & se tenant à une certaine distance, il leur parla dans tous les différens dialectes de la Langue Sybérienne, sans pouvoir entendre un seul mot de ce qu'ils lui répondoient. Cependant il comprit par leur action, & par plusieurs signes qu'ils lui faisoient, qu'ils tireroient sur lui, s'il avoit la hardiesse d'approcher davantage. Il retourna là-dessus sur ses pas, pour nous venir faire son rapport, sans avoir grande chose à nous dire, sinon qu'il les croyoit *Kalmuchs* ou *Circassiens* par leurs habits, & que selon toutes les apparences, il devoit y en avoir une plus grande quantité répandue dans le Désert, quoiqu'il n'eût jamais entendu dire auparavant que ces Barbares se fussent si fort avancés du côté du Nord. C'étoit une triste consolation pour nous, mais il n'y avoit point de remède.

Il y avoit à notre gauche, à un quart de mille de nous, & tout près de la route, un petit bosquet, où les arbres étoient extrêmement



mement ferrés , & je considérai d'abord qu'il falloit nous avancer jusques-là , & nous y fortifier le mieux qu'il nous seroit possible. Nous devions nécessairement gagner par-là un double avantage : les branches épaisses & entrelassées , nous mettoient à couvert des fleches de nos ennemis , & ils ne pouvoient jamais nous attaquer en corps. A parler franchement , c'étoit le vieux Pilote Portugais qui m'en fit d'abord venir la pensée. Ce bon homme avoit cette excellente qualité , qu'il conservoit toujours son sang froid dans le péril , & par-là , il étoit toujours plus propre à nous donner de bons conseils , & à nous inspirer du courage.

Nous exécutâmes d'abord ce projet avec toute la diligence possible , & nous gagnâmes le petit Bois en question , sans que les Tartares ou les Brigands fissent le moindre mouvement pour nous en empêcher. Quand nous y fumes arrivés , nous trouvâmes , à notre grande satisfaction , que c'étoit un terrain marécageux , & qu'il avoit d'un côté une grande source d'eau , qui se répandoit dans une espece de petit Lac , & qui à quelque distance delà , étoit jointe par une autre source de la même grandeur. En un mot , nous nous vîmes justement auprès de l'origine d'une Riviere considérable , qu'on appelle *Writska*.

Les arbres qui croissent à l'entour de cette source , n'étoient qu'environ au nom-

bre de deux cens , mais ils étoient fort ferrés , comme j'ai déjà dit , & revêtus d'un branchage extrêmement touffu : en forte que dès que nous nous vîmes les maîtres de ce Bocage , nous nous crûmes hors de danger , à moins que nos ennemis ne missent pied à terre pour nous attaquer.

Pour rendre encore cette entreprise plus difficile , notre vieux Portugais s'avisa de couper de grandes branches , & de les laisser pendre dans les arbres , ce qui nous environna comme d'une fortification suivie.

Nous nous tinmes-là en repos , pour voir ce que les ennemis entreprendroient contre nous , mais ils ne firent pas le moindre mouvement pendant un espace de tems considérable ; mais à peu près deux heures avant la nuit , ils vinrent directement à nous ; & quoique nous ne nous en fussions pas aperçus , nous trouvâmes que leur nombre étoit fort augmenté , & qu'ils étoient du moins quatre-vingt Cavaliers , parmi lesquels nous crûmes remarquer quelques femmes.

Ils n'étoient éloignés de nous que d'une demi-portée de fusil , quand nous tirâmes un seul coup sans balle , en leur criant en même-tems , en Langue Russe , *ce qu'ils vouloient , & qu'ils eussent à se retirer.* Comme ils ne nous entendoient pas , ce coup ne fit que redoubler leur fureur. Ils avancèrent à toute bride du côté du bois ,

fans s'imaginer que nous nous y fussions si bien barricadés , qu'il étoit absolument impossible de s'y faire un passage. Notre Portugais qui avoit été notre Ingénieur , étoit aussi notre Capitaine. Il nous pria de ne point faire feu , que lorsque nous verrions l'ennemi à la demi-portée du pistolet , afin que nous fussions sûrs de notre coup. Nous lui dîmes de nous en donner le signal , & il tarda si long-tems , que quelques-uns des ennemis n'étoient éloignés de nous que de la longueur de deux piques , quand nous fîmes notre décharge.

Nous vîmes si juste , ou pour mieux dire , la Providence dirigea si bien nos coups , que nous en tuâmes quatorze , sans compter les chevaux , & ceux qui n'étoient que blessés. Car nous avions tous chargé nos armes de deux ou trois balles tout au moins.

Ils furent terriblement étonnés d'une décharge si peu attendue , & se retirèrent à plus de deux cens verges de nous. Nous eûmes dans cet intervalle non-seulement le tems de recharger nos fusils , mais encore de faire une sortie , & de saisir cinq ou six chevaux , dont les Maîtres avoient aparemment perdu la vie. Nous vîmes facilement que nos Ennemis étoient Tartares , mais il ne nous fut pas possible de voir de quel pays ils étoient , ni par quel motif extraordinaire ils s'étoient avancés jusques-là.

Environ une heure après ils firent un se-



cond mouvement pour nous attaquer , & ils furent reconnoître notre petit bois de toutes parts , pour voir s'ils n'y pouvoient pas trouver un autre passage ; mais remarquant que nous étions prêts à leur tenir tête de tous côtés , ils se retirèrent de nouveau , & pour nous , nous prîmes la résolution de nous tenir-là clos & couverts pendant toute la nuit.

Nous dormîmes fort peu , comme on croira sans peine : & nous passâmes presque toute la nuit à nous fortifier davantage , à barricader tous les endroits par lesquels les ennemis pouvoient le plus facilement venir à nous , sans négliger de poser par-tout des sentinelles , & de faire une garde exacte.

Dans cette posture nous attendîmes le jour avec impatience ; mais il nous fit faire une découverte fort désagréable. Les ennemis , que nous croyions découragés par la réception qu'ils avoient reçue , s'étoient augmentés jusqu'au nombre de plus de trois cens , & ils avoient dressé dix ou douze tentes ou huttes , comme s'ils avoient pris la résolution de nous assiéger. Ils avoient placé ce petit Camp dans la plaine , à un petit quart de lieue de nous : nous fûmes tous fort consternés de cette vue , & j'avoue que pour moi je me crus perdu avec tout ce que j'avois de richesses avec moi. Quoique cette dernière perte eût été considérable , ce n'étoit pas celle-là qui me touchoit le

plus ; ce qui m'effrayoit davantage , c'étoit la pensée de tomber entre les mains de ces Barbares à la fin d'un si long voyage , après avoir échapé à tant de dangers , & surmonté des difficultés si grandes & si nombreuses ; de périr à la vue du Port , pour ainsi dire , & dans le moment même que je m'étois cru en sûreté. Pour mon Associé , sa douleur alloit jusqu'à la rage ; il protesta que la perte de ces biens & celle de sa vie lui étoient égales , qu'il aimoit mieux périr en combattant , que de mourir de faim , & qu'il se défendroit jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le jeune Prince , qui étoit aussi brave que le plus vaillant guerrier de l'Univers , étoit aussi du sentiment qu'il falloit se battre jusqu'au dernier souffle de vie , & le vieux Pilote croyoit que , de la manière que nous étions postés , nous pouvions faire tête à nos ennemis , & les repousser. Tout le jour se passa de cette manière , sans que nous pussions parvenir à une résolution fixe. Vers le soir nous aperçumes qu'un nouveau renfort étoit venu aux Tartares ; ce qui nous fit croire qu'ils s'étoient séparés en différentes bandes pour roder par - tout , & pour chercher quelque proie , & que les premiers avoient détaché quelques - uns des leurs , pour donner avis aux autres du butin qu'ils avoient découvert.

Craignant que le lendemain ils ne fussent encore plus forts , je me mis à questionner

les gens que nous avions amenés avec nous de *Tobolski*, pour sçavoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque route détournée par laquelle nous pouvions échaper à ces canailles pendant la nuit, & nous retirer vers quelque Ville, ou bien trouver quelque part une escorte pour nous conduire à travers le Désert.

Le Sybérien, Domestique du Prince, nous dit que si nous aimions mieux leur échaper que de les combattre, il se faisoit fort de nous tirer delà pendant la nuit, par un chemin qui alloit du côté du Nord vers *Petrou*, & de tromper indubitablement les Tartares qui nous tenoient comme assiégés. Il y ajouta que malheureusement son Seigneur lui avoit protesté qu'il vouloit se battre & non pas se retirer.

Je lui répondis qu'il avoit mal pris les expressions de son Maître, qui étoit trop sage, pour vouloir se battre simplement pour avoir le plaisir de se battre; & quoiqu'il eût déjà donné de grandes marques de son intrépidité, il ne voudroit pas résister avec dix-sept ou dix-huit hommes à cinq ou six cens Tartares, sans y être contraint par une nécessité inévitable. Si vous sçavez réellement, ajoutai-je, un sûr moyen de nous tirer d'ici sains & saufs, c'est l'unique parti qu'il y a à prendre. Il me repliqua que si son Seigneur vouloit le lui ordonner, il consentoit à perdre la tête, s'il n'exécutoit pas le projet dont il s'agissoit.



Il ne fut pas difficile de porter le jeune Prince à une résolution si sensée ; il donna à son Domestique les ordres nécessaires, & dans le moment même, nous préparâmes tout pour faire réussir cette entreprise salutaire.

Dès qu'il commença à faire obscur, nous allumâmes du feu dans notre petit Camp, en prenant nos mesures pour le faire durer pendant toute la nuit, afin de faire croire aux Tartares que nous y étions encore ; & aussi-tôt que nous vîmes paroître les étoiles, qui étoit le tems que le *Sybérien* avoit marqué pour notre départ, nos bêtes de charges étant déjà en état de marcher, nous suivîmes notre guide qui ne consultoit que l'*Etoile polaire*, pour nous mener par ce pays dont une grande partie ne consistoit qu'en plaines.

Après avoir marché vigoureusement pendant deux heures, nous vîmes que l'obscurité commençoit à disparoître, & qu'il faisoit plus clair qu'il n'étoit nécessaire pour notre dessein ; la Lune se levoit, ce qui nous auroit été fort désavantageux, si les Tartares s'étoient aperçus de notre retraite. Heureusement ils en furent les dupes, & nous arrivâmes le matin à six heures, après avoir fait quarante mille de chemin, & es- tropié plusieurs de nos bêtes, à un Village appelé *Kermazinskoi*, où nous nous reposâmes, sans entendre dire la moindre chose de nos ennemis pendant tout le jour.

Environ deux heures avant la nuit nous nous remîmes en marche, & nous restâmes en chemin jusqu'au lendemain à huit heures du matin; il nous fallut passer une petite riviere apellée *Kirtza*, pour arriver à un grand Bourg bien peuplé, & habité par des Russiens, & nommé *Ozomois*. C'est-là que nous nous délassâmes pendant quelque-tems; nous y aprîmes que plusieurs *Hordes de Tartares Kalmucs* s'étoient répandues dans le Désert, mais que nous n'en avions rien à craindre; ce qui nous donna une très-grande satisfaction.

Nous restâmes-là cinq jours entiers, tant pour goûter quelque repos après des marches si fatigantes, que pour nous y fournir de quelques chevaux dont nous avions grand besoin. Nous avons les obligations les plus essentielles au brave Sybérien qui nous avoit conduits jusques-là, & mon Associé & moi nous lui donnâmes la valeur de dix pistoles, pour le récompenser de cet important service.

Une autre marche de cinq jours nous mena à *Veuslîma* sur la riviere de *Weitzogda*, qui se jette dans la *Dwina*, & delà nous vîmes à *Lwrenskoy* le trois de Juillet. Nous goûtions-là le plaisir de voir la fin de notre Voyage par terre, puisque nous étions sur le bord de la *Dwina*, fleuve navigable, qui nous pouvoit conduire en sept jours à Archangel. Nous y louâmes deux grandes Chaloupes pour notre bagage, & une es-

pece de Barque fort commode pour nous-mêmes ; nous nous embarquâmes le sept & nous arrivâmes tous sains & saufs à Archangel le dix-huit , ayant été en chemin dans tout notre Voyage par terre , y compris notre séjour à *Tobolski* , un an , cinq mois & trois jours.

Nous fûmes obligés de rester dans cette Ville six semaines pour attendre l'arrivée des Vaisseaux , & nous aurions été forcés d'y rester bien plus long-tems , si un Hambourgeois n'étoit entré dans le Port un mois avant le tems ordinaire qu'arrivent les Vaisseaux Anglois.

Après avoir mûrement délibéré sur le parti que nous devons prendre , nous considérâmes que nous pourrions nous défaire de nos Marchandises aussi avantageusement à Hambourg qu'à Londres , & nous résolûmes de nous embarquer tous dans ce Navire ; nous convinmes du *Fret* , & dans le moment je fis embarquer toutes mes denrées. Il étoit fort naturel de faire aller à bord mon *Maître-d'Hôtel* , en même-tems , pour en avoir soin , & par-là le jeune Prince eut toute la commodité imaginable de se tenir à l'écart , pendant tout le tems qu'il nous falloit pour faire nos préparatifs. Il ne quitta pas le bord pendant tout ce tems-là , de peur d'être reconnu dans la Ville par quelque Marchand Moscovite.

Nous partîmes d'Archangel le 20 d'Août , & sans avoir de grands malheurs dans no-



tre Voyage, nous entrâmes dans l'Elbe le 13 de Septembre. Nous trouvâmes à Hambourg, mon Affocié & moi, des occasions très-favorables de vendre nos Marchandises, tant celles des Indes, que les fourrures que nous avions aportées de la Sybérie. En partageant avec lui le produit de tous nos effets, j'eus pour ma part 3475 livres Sterling . . . . 17 Schelins & 3 sols, malgré plusieurs pertes que nous avions faites, & les grandes charges que nous avions été obligés de soutenir; il est vrai que je comprends dans ma portion une partie de Diamans, que j'avois achetée à Bengale pour mon compte particulier, & qui valoient bien 600 livres sterling.

Ce fut-là que le jeune Prince prit congé de nous. Il monta l'Elbe dans le dessein d'aller à la Cour de Vienne, où il espéroit trouver de la protection, & d'où il pouvoit entretenir correspondance avec ceux des amis de son Pere, qui étoient encore en vie. Il ne se sépara pas de moi sans me témoigner, de la maniere la plus forte, la reconnoissance qu'il sentiroit toute sa vie pour le service que je lui avois rendu, & pour les tendres marques d'amitié que j'avois données au Prince son pere.

Après avoir resté quatre mois à Hambourg, je passai par terre en Hollande, où m'étant embarqué dans le *Pacquebot*, j'arrivai à Londres le 10 de Janvier 1705, dix ans & neuf mois après mon départ d'Angleterre.

Je me trouve à présent dans ma patrie , bien résolu de ne plus me fatiguer en cherchant des Aventures par le monde ; il est tems que je me prépare à un voyage plus long que tous ceux que je viens de décrire. Pendant une vie de soixante-douze ans , variée par un si grand nombre de différentes révolutions , j'ai appris suffisamment à connoître le prix de la retraite , & le bonheur inestimable qu'un homme sage doit trouver à finir ses jours en paix.

*Fin de la quatrieme & derniere Partie.*

